

**Brigade Mondaine
[237] – La fausse
piste de
Courchevel**

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gerard de Villiers

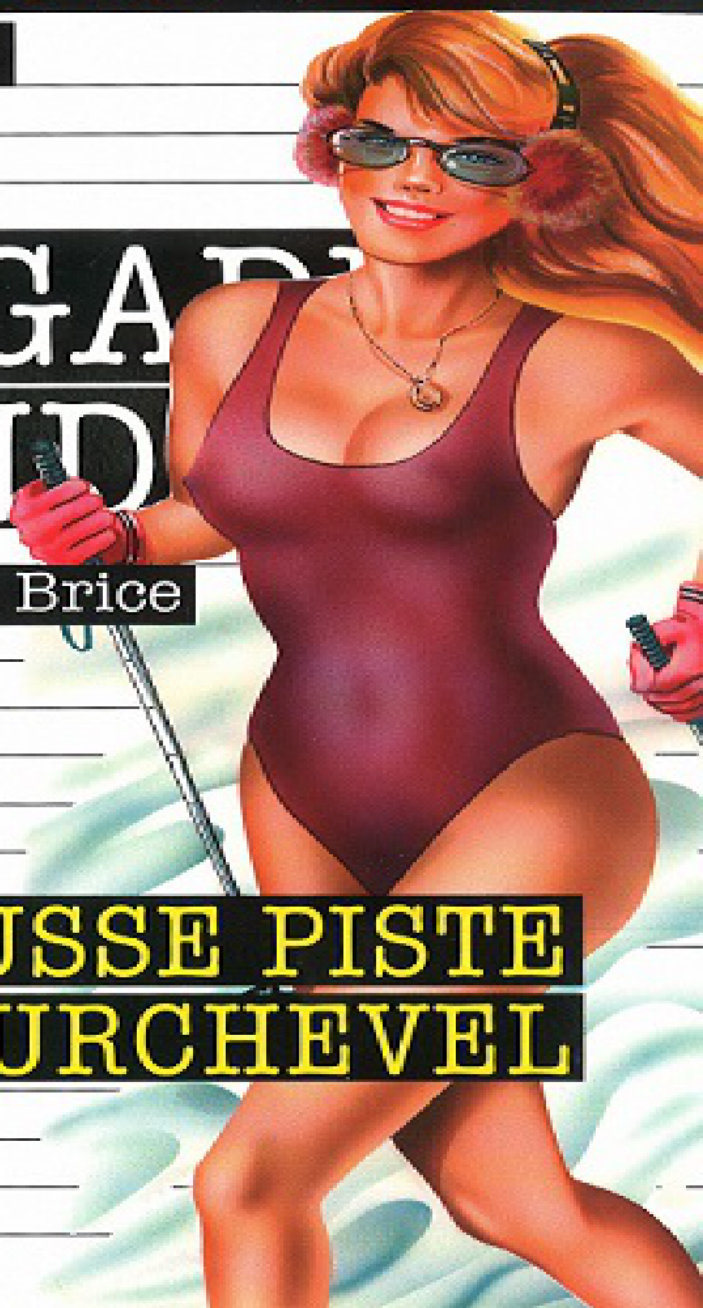
PRÉSENTE

BRIGADE MOND

Par Michel Brice

LA FAUSSE PISTE DE COURCHEVEL

VAUVENARGUES



MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE (N°237)

LA FAUSSE PISTE DE COURCHEVEL

Les dossiers Brigade Mondaine de cette collection sont fondés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages ;

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard...

© CEGEP/VAUVENARGUES 2003. ISBN : 2-7443-0859-5

QUATRIÈME

En connaisseur, Boris Corentin examinait les photos que son amie Sabrina venait de lui confier. Elles la représentaient dans une partouze, en plein déchaînement sexuel avec un homme... qu'elle n'avait jamais rencontré...

Rien de tragique, si Sabrina n'avait pas été l'épouse d'un très riche, très influent et très catholique homme d'affaires italien. Lié à la mafia, qui plus est.

Et les trois autres femmes, mariées à des hommes tout aussi fortunés et influents, n'aient pas reçu des photos les représentant dans des situations tout aussi... compromettantes.

Ce qui aurait pu être qu'une plaisanterie de mauvais goût était en train de devenir une sale affaire...

Chapitre I



Vue en très gros plan, à travers le téléobjectif de son Nikon numérique, Érica Frisch était encore plus belle que d'habitude. Surtout avec la lueur dansante du feu de bois, qui jetait des ombres mouvantes sur le visage sublime de la blonde Allemande. Celle-ci, les yeux mi-clos et les lèvres entrouvertes, s'appêtait à engloutir le membre dressé comme un totem de Jean-Luc Degendre, l'un des rois de l'immobilier de Courchevel. Et ce visage aux traits de madone germanique, qui semblait rendre un hommage quasi-religieux au morceau d'homme fièrement érigé devant elle, avait des allures de peinture flamande.

« On dirait un Vermeer ! pensa Anthony Vilar. L'érotisme en plus, évidemment. »

L'œil rivé au viseur de son appareil, le jeune photographe suisse se sentit parcouru d'un frisson de plaisir. Mais d'un plaisir qui n'avait rien de sexuel. Chez lui, l'excitation était avant tout esthétique. Les débordements érotiques du cercle d'intimes de Sarah et Maurice Vartanian, dans leur somptueux chalet de Courchevel, étaient d'abord, pour lui, une source d'inspiration.

Une inspiration qui, parce qu'il avait du talent, donnait de superbes résultats.

Si ses thèmes favoris avaient été différents – paysages urbains, portraits ethniques, etc. –, Anthony Vilar aurait pu exposer ses œuvres dans les galeries

de Paris ou de New York, aux côtés des plus grands. Malheureusement, ses photos à lui étaient destinées à ne jamais quitter l'anonymat de son petit chalet, situé non loin de celui des Vartanian. Et lui-même était condamné à rester pour toujours son seul et unique admirateur.

C'était une cause entendue, une fois pour toutes. Une sorte de « contrat moral » passé entre lui, Sarah et Maurice Vartanian, et leurs amis les plus proches. Toutes et tous faisaient partie d'une jet-set qui prenait régulièrement ses quartiers d'hiver à Courchevel, une des stations les plus luxueuses et les plus huppées des Alpes françaises. « Courch », comme ils disaient familièrement, avec cette forme de snobisme typique des gens fortunés.

Et fortunés, ils l'étaient tous, sans exception. Certains, en plus, étaient même célèbres. Comme par exemple Mark Welming, cet acteur anglais, spécialiste des films d'action, qu'on voyait régulièrement sur tous les écrans du monde. Sur les petits écrans aussi, chaque fois que ses films passaient à la télé.

Mais qu'aucun de ses innombrables fans n'avait jamais vu comme Anthony Vilar le voyait en ce moment à travers son objectif : allongé, entièrement nu, sur une peau d'ours, pendant que Dona Flora Alvara, la superbe épouse d'un richissime marchand d'art madrilène, s'empalait fougueusement sur sa virilité en grimaçant d'extase.

Anthony ajusta sa focale et, sans que son index ne quitte le déclencheur, « mitraillassa » sans discontinuer pendant une quinzaine de secondes. Il voyait déjà le résultat : une trentaine de très gros plans successifs de l'intimité de Dona Flora, de sa pilosité noire tondue « à l'iroquois », et de sa corolle intime écartelée par le pieu de chair aux veines saillantes qui semblait vouloir lui remonter jusqu'à la gorge.

Les photos, prises à un quart de seconde d'intervalle, formeraient une sorte de film d'animation au cours duquel on verrait le membre puissant de l'acteur plonger comme au ralenti dans le ventre en fusion de l'Espagnole.

C'était saisissant, vu d'aussi « près » : chaque fois que Flora se laissait retomber, avec un gémissement de plaisir, et que le membre épais de Mark disparaissait en elle jusqu'à la garde, on aurait dit que les énormes sacs bruns qui pendaient entre les jambes de l'Anglais appartenaient à... sa partenaire.

« Une femme qui a des couilles ! » plaisanta mentalement Anthony Vilar.

Tout en sachant que ce genre de plaisanteries, d'ordre privé, étaient les seules qu'il pouvait s'autoriser.

Pour le reste, il n'était pas question de rigoler.

Si jamais une seule de ses photos « sortait » de son petit labo numérique privé pour se retrouver dans la presse ou, tout simplement, entre des mains extérieures au « cercle des intimes »... ça lui coûterait cher. Très cher.

D'abord, Anthony serait banni de chez Sarah et Maurice, banni du « cercle », banni de leurs soirées spéciales... éjecté de la jet-set, pour qui il ne

serait plus qu'un paria. Un pestiféré.

Et ça, snob comme il l'était, c'était déjà un châtiment dont la seule perspective le terrifiait.

Mais Anthony savait qu'il risquait encore plus.

Parmi ces gens qui se lâchaient aussi totalement devant lui, certains avaient le bras long. Et des relations dans toutes sortes de milieux. Y compris dans la mafia italienne, pour quelques-uns. Personne n'en parlait jamais, bien sûr : c'était l'« omerta » complète. Mais tout le monde le savait.

De même que tout le monde savait qu'une photo prise ici, pendant ces soirées spéciales, ne pouvait l'être que par lui. Puisque personne d'autre ne bénéficiait d'une telle confiance...

Du coup, Anthony Vilar était conscient que le moindre faux pas, la moindre bavure, risquait de lui coûter infiniment plus qu'un simple bannissement mondain : la vie, tout simplement.

Il chassa ces sombres pensées et se remit à son « travail », cherchant un autre « sujet ». De toute façon, il n'avait jamais envisagé de commettre de telles imprudences. Ce serait se priver d'une des rares choses qui l'amusaient encore, lui qui, à vingt-cinq ans, était déjà blasé, revenu de tout.

La faute à son éducation, sans doute : né dans une famille de la grande bourgeoisie de Lausanne, élevé dans les meilleures institutions suisses, gavé de tout, il traînait avec lui cette lassitude caractéristique des gosses de riches.

Mais c'était également son milieu et ses origines qui lui avaient servi de passeport pour être admis dans le cercle très privé des intimes de Sarah et Maurice Vartanian. Et permis de gagner, de leur part, une confiance qu'ils n'accordaient qu'avec parcimonie. Et certainement jamais à ce degré-là.

Petit à petit, à force de le voir traîner parmi eux, les membres de ce cercle très fermé avaient fini par l'adopter. Au point d'arriver à se « lâcher » devant lui comme s'il n'existait pas.

Ce privilège unique, Anthony Vilar n'y aurait renoncé pour rien au monde.

Encore une fois, il se hâta de chasser de son esprit une très mauvaise idée : celle qui venait de le traverser en voyant Carina Meister et Lola Paris, tête-bêche, chacune « dégustant » goulûment la féminité de l'autre.

L'idée... c'était la véritable fortune qu'il pourrait tirer des clichés qu'il se mit à faire à l'instant même. En les vendant aux enchères à une presse « people » pas trop scrupuleuse.

Carina Meister, en effet, était un top-model allemand mondialement célèbre qui faisait régulièrement la couverture des magazines les plus glamour. Dans ses interviews, elle déclarait systématiquement que, dans sa vie privée, elle était sage comme une image et se gardait religieusement pour le prince charmant qu'elle épouserait un jour.

Quant à Lola Paris, célèbre actrice française, elle était la vedette d'une série-télé qui battait régulièrement des records d'audience... en prônant les valeurs morales traditionnelles de la famille et du couple.

Anthony Vilar, de toute façon, ne portait pas de jugement sur qui que ce soit et n'avait qu'une morale : chacun était libre de faire ce qui lui plaisait, tant que ça n'embêtait personne d'autre.

Le plus tranquillement du monde, il traversa le grand salon des Vartanian, encombré de couples, de trios et même de quatuors enchevêtrés, et vint s'asseoir par terre à côté des deux filles. Il avait envie de faire une série de gros plans sans recourir au téléobjectif.

En le découvrant tout près d'elles, son Nikon à la main, Carina Meister et Lola Paris s'arrachèrent brièvement au ventre de leur partenaire pour lui adresser un sourire et un clin d'œil complice. Elles avaient toutes les deux le bas du visage trempé par la liqueur intime qui ruisselait entre les jambes de l'autre.

— Tu veux nous rejoindre ? proposa Carina dans un éclat de rire.

— Une petite partie à trois, ça te dirait ? renchérit Lola.

— Non merci, fit Anthony dans un sourire.

Lola Paris tendit une main et, sans façon, palpa l'entrejambe du photographe. Sans y découvrir la moindre protubérance révélatrice d'un début d'excitation.

— Décidément, fit-elle, y'a pas moyen de te décoincer, mon petit Tony. Comment ça se fait qu'on ne t'ait jamais vu avec une fille. Ni avec un mec, d'ailleurs. Tu fais quoi, pour prendre ton pied ? Tu te branles devant tes photos, tout seul dans ton coin ?

« Tony » se contenta de sourire, sans répondre. Lola, sans le savoir, avait raison : il lui arrivait effectivement de se masturber devant son écran d'ordinateur, en regardant ses photos les plus excitantes. Mais pas si souvent que ça, à vrai dire. Son plaisir à lui était plutôt cérébral.

Dans le fond, il était une sorte d'intellectuel du sexe...

En riant comme des gamines – qu'elles n'étaient pas loin d'être –, Carina et Lola replongèrent leur visage entre les cuisses de l'autre. Elles étaient belles, toutes les deux. Vraiment belles. Et roulées comme des déesses. Anthony ne put s'empêcher de penser aux millions d'hommes qui deviendraient fous de désir en voyant les photos qu'il était en train de faire.

Et qui ne les verraient jamais.

À intervalles réguliers, Carina et Lola levaient le visage vers lui en adressant des sourires salaces et des clins d'œil aguicheurs à son objectif.

Anthony, lui, mitraillait avec application. Tout en bénissant une fois de plus le nom – qu'il ignorait – de l'homme qui avait inventé la photo numérique. Celle-ci, grâce à la « barrette mémoire » des nouveaux appareils-photo,

permettait de prendre des clichés en nombre quasi-infini, sans avoir à se préoccuper de gâcher de la pellicule... puisqu'il n'y avait plus de pellicule : juste cette « barrette mémoire » qui en tenait lieu et qui était capable d'emmagasiner autant d'images qu'on voulait.

Plus question non plus de développement sur papier : on branchait l'appareil-photo sur l'ordinateur, les images apparaissaient sur l'écran, on gardait en mémoire celles qu'on voulait et on jetait les autres dans la « poubelle » virtuelle. Ce qui, d'ailleurs, n'empêchait pas, le cas échéant, de faire quelques tirages papier grâce à une simple imprimante personnelle. Résultat : des économies non négligeables. Les photos s'en trouvaient même améliorées, puisque leur quantité illimitée encourageait à en prendre beaucoup plus, ce qui augmentait le nombre des images réussies...

Oui, décidément, la vie d'Anthony Vilar avait changé depuis l'invention du numérique.

Qui offrait, en plus, un tas d'autres possibilités passionnantes...

Ayant épuisé le « sujet » Carina et Lola, Anthony en chercha un autre en parcourant du regard l'immense salon des Vartanian. On ne reconnaissait qu'avec difficulté les participants à l'« orgie la plus chic de Courch », comme ils disaient entre eux en plaisantant, vu que la pièce n'était éclairée que par quelques lampes basses et par le grand feu de bois.

Mais il avait l'habitude de ce manque de lumière et utilisait toujours une barrette ultra-sensible pour ce genre de soirées...

Anthony Vilar revint vers Érica Frisch, la sculpturale épouse du milliardaire allemand Joseph Frisch. Elle était toujours agenouillée devant le feu, aux pieds de Jean-Luc Degendre. Celui-ci, la tête levée, grimaçait de plaisir pendant qu'Érica lui administrait une de ces « gorges profondes » dont elle seule semblait avoir le secret. Elle avait pour cet exercice un talent et des capacités stupéfiants. Le membre viril de Jean-Luc Degendre était d'une longueur nettement supérieure à la moyenne. Ce qui n'empêchait pas Érica Frisch de l'engloutir totalement, jusqu'à ce que son nez vienne se perdre dans la toison intime du roi de l'immobilier. À ce stade de ce qu'il fallait bien appeler une performance, l'Allemande arrivait à lui lécher les bourses, sans sortir son membre de sa bouche. Un véritable exploit, qu'Anthony Vilar s'empressa d'immortaliser.

Après être restée de longues secondes ainsi, son partenaire entièrement avalé, Érica Frisch le fit lentement glisser hors de ses lèvres. Décidant que le moment de la « mise à mort » était venu, elle ouvrit grand la bouche et se mit à imprimer d'une main un mouvement de va-et-vient de plus en plus rapide à ce morceau d'homme qui semblait sur le point d'exploser. De l'autre, elle malaxait savamment les sacs bruns qui pendaient en-dessous.

Anthony braqua son objectif et saisit en une succession de gros plans la série de jets crémeux et abondants qui se répandirent sur le visage extatique

de l'Allemande. Qui lécha ensuite jusqu'à la dernière goutte, avec des mines gourmandes, la semence achevant de s'écouler du membre viril.

Le tout sans se préoccuper un seul instant des « clic-clic-clic » répétés qui résonnaient à quelques centimètres de sa tête.

Anthony Vilar chercha une autre « cible », et finit par la trouver en la personne de Jenny Albright. L'Anglaise, une somptueuse rousse mariée au richissime lord Clarendon, était à quatre pattes devant un canapé et poussait des râles de bonheur presque continus. La raison en était que François Carrera, un célèbre pilote de Formule 1, la prenait en levrette à un rythme soutenu. Le garçon – un athlète de haut niveau comme tous les pilotes de F1 – semblait infatigable, et ses coups de reins évoquaient la régularité des pistons des anciennes locomotives à vapeur. Comme un cavalier émérite qui flatte la croupe de sa monture pour la récompenser, François Carrera caressait avec des gestes circulaires la magnifique croupe blanche, tavelée de taches de son, de Jenny, sans cesser de la pilonner.

Lorsqu'Anthony Vilar vint se placer devant Jenny Albright pour immortaliser son visage en pleine extase, l'Anglaise lui sourit à travers ses longues mèches rousses, collées à son visage par la sueur.

— Ça t'excite, hein, petit salaud ? demanda-t-elle d'une voix hachée.

— Oui, répondit Anthony pour lui faire plaisir.

— Tu veux que je te suce, pendant qu'il me baise ?

— Non merci, tu es gentille, répondit le photographe aussi aimablement que possible. Je suis très bien comme ça.

Il s'éloigna pour faire une série de plans d'ensemble de Jenny et de son partenaire.

Décidément, qu'est-ce qu'elles avaient toutes, ce soir, à vouloir lui sauter dessus ? D'habitude, elles le laissaient tranquille, sachant, comme tout le monde, que ce qui l'excitait, lui, c'était de prendre des photos. Pas de participer.

Il fallait croire qu'elles étaient juste un peu plus chaudes que d'habitude, voilà tout.

Il y avait des jours... ou plutôt des nuits, comme ça...

Et cette nuit, en particulier, était une de ces nuits où, dans l'immense et somptueux chalet des Vartanian, l'ambiance était plus que chaude. Plus qu'érotique.

Elle avait quelque chose de... bestial. Au sens primitif du terme. Et les rythmes lourds et sensuels d'une musique « r'n b » [1], que Sarah Vartanian avait mise en fond sonore, ne faisaient qu'accentuer cette impression... de jungle.

Oui, pensa Anthony en se laissant tomber dans un fauteuil, histoire de souffler un peu. Tous ces corps enchevêtrés dans la pénombre, sur lesquels le

feu de bois jetaient des lueurs étranges, cette sueur qu'ils dégageaient et dont l'odeur légèrement acre finissait par dominer celle des eaux de toilette et des parfums hors de prix... C'était bien à un déchaînement de passions animales qu'il était en train d'assister. À la libération d'instincts primaires, et même primitifs, crevant la surface lisse et polie de la civilisation et de l'éducation.

Pour un peu, on aurait entendu grogner, comme la nuit, dans la savane, autour des campements.

D'ailleurs, les soupirs, les gémissements et les râles qui s'élevaient d'un peu partout pour former une seule et même voix, celle de la célébration du plaisir, n'étaient pas loin d'évoquer les feulements sourds et les cris perçants qui déchiraient les nuits africaines.

Anthony Vilar posa un instant son appareil sur ses genoux pour contempler le spectacle de ses propres yeux.

Il méritait qu'on s'y attarde.

Avachi sur un canapé, entièrement nu, Donatello Brusco, l'un des rois du prêt-à-porter italien, offrait sa virilité distendue à quatre filles qui se la disputaient comme une gourmandise, avec des gloussements de collégiennes. Sur un autre canapé, Yolande Michelis, la jeune épouse d'un ministre français, « s'occupait » à elle seule de cinq partenaires masculins : le premier, couché sous elle, déchirait le puits de ses reins ; le deuxième, debout entre ses jambes écartelées, s'enfonçait jusqu'au fond de son ventre ; deux autres, à genoux à côté d'elle sur le canapé, se laissaient masturber en cadence ; un cinquième, enfin, à califourchon sur sa poitrine, faisait coulisser son membre turgescent entre ses lèvres écarlates.

Ailleurs, Anthony distingua un amas de cinq ou six corps qui, sur un tapis d'Iran, formaient une sorte de masse grouillante et soufflante où il était presque impossible de dire où finissait l'un, et où commençait l'autre.

Installée dans un fauteuil, Sarah Vartanian, la maîtresse de maison, une brune à la quarantaine encore superbe, se laissait dévorer l'entrejambe par une femme que, de dos, Anthony eut du mal à identifier.

Un peu plus loin, son mari, Maurice Vartanian, l'un des rois du prêt-à-porter en France comme Donatello Brusco l'était en Italie, un verre de whisky à la main, observait le va-et-vient des lèvres d'Irina Derrieux, coulisant autour de sa virilité courte mais épaisse comme un bras d'enfant.

D'ailleurs, il y avait un grand nombre de couples, dans le cercle des intimes des Vartanian. Des couples qu'on aurait dits « libérés » dans les années soixante ou soixante-dix, mais auxquels on ne donnait même plus ce qualificatif. Aujourd'hui, dans ce milieu très privilégié et très à part, c'étaient... des couples, tout simplement.

Anthony Vilar se fit une fois de plus la réflexion que tous ces gens formaient une sorte d'élite, au sein de la société internationale contemporaine : hommes riches, capitaines d'industrie, femmes superbes, top-

models, sportifs de haut niveau, actrices et vedettes en tout genre, stars de la jet-set... Et que ça ne manquait pas de sel de les contempler ainsi, totalement livrés à leurs bas instincts, dans un abandon justifié – à leurs yeux – par la certitude que personne ne saurait jamais ce qui se passait entre ces murs. À l'exception des participants, bien sûr. Qui étaient tous liés par le même désir de secret absolu... ce qui était la meilleure des garanties.

S'ils tenaient tant au secret, d'ailleurs, ce n'était pas tant pour des questions de morale : il y avait longtemps que les partouzes ne choquaient plus personne, ou presque. C'était pour préserver leur « image » auprès de leur public. Que ce public se compose d'actionnaires d'une multinationale, ou de fans ordinaires. Dans le fond, ils pratiquaient la discrétion pour des raisons professionnelles.

Anthony fit encore une fois ou deux le tour de l'immense salon, histoire d'augmenter encore un peu sa provision d'images de la soirée. Il fit des gros plans d'à peu près tout le monde, des plans larges, des plans de groupe, des plans serrés sur une féminité ruisselante de plaisir ou sur une virilité se libérant impétueusement de sa sève... Puis, il en eut assez et retourna s'asseoir dans son fauteuil.

Soudain, il s'aperçut que tout ça lui avait donné soif et se leva pour aller au buffet se servir un grand verre d'eau minérale gazeuse – il ne buvait presque jamais d'alcool, estimant que la boisson enlevait de la précision à son travail.

En revenant, son verre à la main, il aperçut Sabrina et fut frappé par le fait que c'était la première fois de la soirée qu'il remarquait sa présence.

C'était sans doute parce que Sabrina se tenait un peu à l'écart de la partouze, au fond de l'immense pièce de réception, dans un fauteuil profond prolongé d'un repose-pieds sur lequel elle avait allongé les jambes.

Anthony Vilar sourit et se dirigea vers elle.

Il connaissait bien Sabrina, aussi bien que tout le monde ici, et comme tout le monde, n'ignorait pas qu'elle avait une particularité presque... anormale, chez les amis de Sarah et Maurice Vartanian : les partouzes n'étaient tout simplement pas sa « tasse de thé ». En effet, Sabrina Ricordi, une Française mariée à un richissime propriétaire de journaux italien, Giovanni Ricordi, n'avait jamais participé « activement » aux soirées très spéciales des Vartanian, dans leur chalet de Courchevel. Elle était depuis de longues années une amie très proche de Sarah Vartanian, qui ne manquait jamais de l'inviter. Mais elle restait systématiquement à l'écart. La plupart du temps, elle faisait ce qu'elle était en train de faire en ce moment même : elle lisait un magazine de mode en sirotant un verre de champagne.

Bien sûr, les participants mâles – et quelques femmes aussi – avaient presque tous essayé, à tour de rôle, de la convaincre de se joindre à eux – et à elles.

D'autant que Sabrina méritait largement le qualificatif de « créature de rêve », avec son mètre quatre-vingts, ses longs cheveux blonds, ses yeux bleus, sa moue boudeuse et sensuelle, et ses formes à donner le vertige au rédacteur en chef de *Playboy*. Mais toutes leurs tentatives s'étaient soldées par des échecs. Tous – et toutes – avaient essuyé des refus souriants, mais fermes et définitifs.

— Alors, fit Anthony en s'asseyant familièrement sur l'accoudoir de son fauteuil. Toujours pas d'humeur à faire des galipettes ?

Sabrina eut un petit rire cristallin :

— Tu ne vas pas t'y mettre aussi, non ? D'autant que si quelqu'un est bien placé pour me comprendre, c'est bien toi ! Toi non plus, on ne t'a jamais vu participer.

— Oui, mais moi, je participe à ma manière : en faisant des photos.

— Tu n'es qu'un sale voyeur ! rigola Sabrina.

Anthony Vilar se cala sur son accoudoir.

— Et toi, dit-il, tu ne te rinces pas l'œil, peut-être ?

La jeune femme eut une de ces moues qui semblaient en permanence imprimées sur ses lèvres charnues.

— J'avoue qu'au début, ça m'est arrivé, dit-elle. Par curiosité. Mais je m'en suis vite lassée.

— Tu vas me dire que c'est comme les films pornos : quand on en a vu un... Tu ne vas quand même pas prétendre que tu n'aimes pas le sexe. Surtout roulée comme tu l'es : ça serait dommage.

Sabrina eut un nouveau rire :

— Je te remercie du compliment. De la part d'un connaisseur comme toi, ça me va droit au cœur...

Bien sûr que si, j'aime le sexe. Mais uniquement avec mon mari. Je suis une femme fidèle, qu'est-ce que tu veux. C'est complètement rétro, je sais, mais c'est comme ça.

Anthony Vilar s'étrangla à moitié avec son eau gazeuse :

— Dis plutôt que tu as peur des repréailles exercées par ton mari, si jamais il apprenait que tu t'es fait sauter par quelqu'un d'autre.

Sabrina Ricordi laissa tomber son magazine sur le tapis et leva vers le photographe un visage candide.

— C'est vrai, dit-elle, je l'avoue. Giovanni à l'esprit beaucoup moins ouvert que tout le reste de cette joyeuse bande. C'est son côté catholique traditionaliste. Sa famille est proche du Vatican depuis toujours, ça doit venir de là. S'il apprenait que j'ai fait une chose pareille, ça serait... je n'ose même pas imaginer sa réaction.

Anthony Vilar se laissa glisser de l'accoudoir et se retrouva dans le

fauteuil, serré contre Sabrina.

— Mais personne ne le saurait, lui souffla-t-il à l'oreille comme un démon tentateur. Ça ne sortirait pas d'ici...

— Peut-être, mais moi, je le saurais. Et comme je ne sais pas mentir...

Mais tu y participes quand-même, à ces soirées, insista Anthony. Puisque tu es là.

Sabrina secoua sa tête blonde, ce qui fit voler quelques mèches à travers son visage.

— Ce n'est pas pareil, tu le sais bien. Je respecte la liberté de chacun et les autres respectent la mienne.

Chacun fait ce qu'il a envie de faire... ou de ne pas faire. C'est très bien comme ça.

Elle retrouva sa bonne humeur pour ajouter :

— Dis-donc, tu es venu pour essayer de me convertir à la partouze, ou quoi ?

— Pas du tout, rigola Anthony. Je suis venu parce que je te trouve particulièrement en beauté ce soir, et que je voudrais faire quelques portraits de toi, si tu permets.

— Pas de problème. Si ça te fait plaisir...

Anthony Vilar quitta le fauteuil et, son appareil devant le visage, se mit à chercher le meilleur angle. Tout naturellement, Sabrina Ricordi prit une succession de poses avec une précision de mannequin professionnel. Ce qui n'avait rien d'étonnant, étant donné qu'elle avait débuté dans cette profession. Tout le monde le savait, « Tony » Vilar comme les autres. Il savait aussi que c'était comme ça qu'elle avait rencontré son richissime futur époux : quand celui-ci était venu, à Milan, assister à un défilé de haute-couture auquel elle participait.

La version officielle était que, dans un premier temps, Sabrina n'avait pas été enthousiasmée par les avances pressantes de Giovanni Ricordi, qui avait vingt ans de plus qu'elle. Mais elle n'avait pas mis trop longtemps à se laisser convaincre : le mariage avec un homme riche, ça restait quand même l'une des meilleures manières possibles de « faire une fin », pour un mannequin. Parce que ce métier-là, ça ne dure pas éternellement. Tandis que la fortune, si. Même après un éventuel divorce. À condition d'être d'abord mariée, évidemment.

Sabrina allongea sur le repose-pied du fauteuil ses longues jambes moulées dans un fuseau de lycra, et leva les bras derrière la tête, ce qui fit ressortir le volume de sa poitrine, moulée dans un body noir comme dans une seconde peau. Anthony tournait autour d'elle, sans cesser d'appuyer sur le déclencheur de son appareil. Tout naturellement, le visage de l'ex-mannequin prit des expressions sensuelles, en accord avec le côté lascif des poses qu'elle

prenait... le plus innocemment du monde.

Sans trop l'avouer, Sabrina Ricordi prenait un réel plaisir à se laisser photographier ainsi. Elle « sentait » littéralement le regard du photographe caresser chaque parcelle de son corps et de son visage, par le biais de l'objectif. Pour elle, c'était presque une autre manière de faire l'amour. Une manière secrète, intime, qu'elle n'avouerait jamais à personne – et surtout pas à son mari. Mais surtout, c'était un moment de sensualité sans risques. Parce que ces photos-là, contrairement à celles que « Tony » avait passé le reste de la soirée à prendre, étaient d'une parfaite innocence. Même Giovanni pourrait les voir sans que ça pose de problème. Encore que... à bien y réfléchir, elle aimait autant qu'il ne les voie pas. Pointilleux comme il l'était sur la vertu de sa jeune et superbe femme, il trouverait encore le moyen de piquer une crise de jalousie.

*

* *

Sabrina Ricordi se laissa langoureusement aller en arrière, dans sa grande baignoire-jacuzzi. Sa salle de bains se trouvait au premier étage de son chalet de Courchevel (celui de son mari, pour être exact), ce qui lui avait permis de faire remplacer par une vitre le mur donnant sur les pistes, sans craindre les regards indiscrets.

En regardant, de loin, les skieurs évoluer sur la surface blanche comme des fourmis sur un lavabo, elle étendit ses longues jambes jusqu'à ce que ses pieds reposent sur les rebords de la vasque. Il était onze heures du matin et le soleil était déjà haut dans un ciel parfaitement bleu. Immergée jusqu'au menton dans l'eau chaude et mousseuse, Sabrina eut un frisson délicieux en pensant que dehors, malgré le beau temps, il devait faire cinq ou six degrés en dessous de zéro. Ce qui était normal, pour un mois de février. Un mois de vacances scolaires où la station était aussi fréquentée qu'à Noël.

Les skieurs se précipitaient sur les pistes aux premières lueurs de l'aube. Les journées étaient courtes, en cette saison, et il fallait profiter de chaque minute de soleil.

Sabrina, elle, se couchait tard et se levait de même. Elle aimait skier elle skiait même très bien –, mais les bousculades matinales aux remonte-pentes, ce n'était pas son truc.

« Pas plus que les partouzes », pensa-t-elle, riant toute seule en évoquant la soirée très chaude de Sarah et Maurice Vartanian, l'avant-veille.

Soudain, le souvenir de tous ces corps s'abandonnant au plaisir avec un déchaînement sauvage lui envoya une boule de chaleur au creux du ventre. Et même... un peu plus bas. Sans même qu'elle le décide, ses mains trouvèrent

toutes seules, sous l'eau, le chemin de la corolle nacrée qui s'épanouissait sous sa pilosité blonde...

Quand Sabrina sortit de sa salle de bains, enveloppée d'un confortable peignoir de coton blanc, elle était détendue, heureuse de vivre. Giovanni, son mari, était en voyage d'affaires pour encore au moins une semaine. Elle ne savait même pas où. Il lui confiait peu de chose sur ses occupations de patron de presse et Sabrina, que le sujet n'intéressait guère, ne le questionnait jamais. Tout ce qu'il lui importait de savoir, c'était que l'argent continuait à rentrer et que rien ne menaçait le confort de son existence.

Tout en réfléchissant à ce que pourrait bien être le programme de sa journée – shopping, visite aux copines, ski, snack au bord de la piscine du Lana ou du Byblos des Neiges, les deux plus beaux palaces de « Courch » ?... –, elle descendit se faire une orange pressée. La cuisine était située non loin de l'entrée du chalet. En passant devant, son regard tomba sur une enveloppe de papier craft qu'on avait poussée sous la porte et qui avait glissé jusqu'au milieu du parquet. Elle la ramassa machinalement et l'emporta avec elle dans la cuisine.

Quelques instants plus tard, elle laissa tomber le verre qu'elle avait pris dans le vaisselier, juste avant d'ouvrir l'enveloppe. Le verre explosa sur le carrelage avec un fracas que Sabrina n'entendit même pas. Les mains légèrement tremblantes, les yeux hagards et la bouche ouverte, elle contemplait fixement, l'une après l'autre, les photos sur papier glacé qu'elle venait de découvrir. Celles-ci, de toute évidence prises l'avant-veille, chez les Vartanian, la représentaient en train de se faire prendre dans toutes les positions par un homme qu'elle se rappelait vaguement avoir aperçu dans le groupe, mais qu'elle ne connaissait même pas. Et certainement pas... à ce point-là !

Pourtant, il n'y avait pas d'erreur possible : c'était bien elle que cet homme possédait successivement en levrette, à la « missionnaire », et à qui elle pratiquait une fellation goulue.

Un frisson glacé lui parcourut l'épine dorsale en imaginant la réaction de Giovanni quand il verrait ces images. Sa colère froide... la haine qu'elle lirait dans ses yeux... Et pire que tout, le divorce qu'il demanderait immédiatement. Un divorce au terme duquel elle finirait répudiée, avec une pension misérable. Pratiquement à la rue... Elle était mariée sous la loi italienne, et la loi italienne, ce n'était pas la Californie. Avec des éléments pareils dans le dossier, elle finirait sans rien. Comme elle avait commencé.

Parce que, bien sûr, cet envoi anonyme ne pouvait avoir un autre but : la faire chanter, sous la menace de les envoyer à son mari.

Restait à attendre que le maître-chanteur se manifeste, pour savoir ce qu'il allait exiger en échange de sa discrétion. Et à prier pour être en mesure de satisfaire ses exigences...

Bien sûr, ces photos n'étaient rien d'autre que des montages. Sabrina était bien placée pour savoir qu'elle n'avait jamais partouzé avec personne.

Mais il s'agissait visiblement de photos numériques, tirées sur papier.

Le montage était indécélable à l'œil nu. Indécélable autrement aussi, d'ailleurs.

Ce serait sa parole contre les photos.

Et elle savait bien que Giovanni aurait plutôt tendance à croire les photos que sa parole.

Forcément, avec son passé...

Chapitre II



Chaque fois qu'elle mettait les pieds au bord de la piscine privée des Vartanian, qui occupait une aile de leur immense chalet, Sabrina Ricordi était estomaquée par la taille et le luxe de l'endroit.

Mais aujourd'hui, elle n'était pas d'humeur à admirer les vastes baies vitrées donnant sur les pistes, les chaises-longues en teck, les équipements de musculation, ni le marbre rose et noir qui tapissait le fond du bassin de vingt mètres.

Elle déboula au bord de la piscine, comme une furie, vêtue des baskets, du jogging moulant et de la parka qu'elle avait à peine pris le temps d'enfiler avant de sortir de chez elle. Soudainement enveloppée par la chaleur un peu humide de l'endroit, elle se débarrassa dans un réflexe de sa parka, qu'elle jeta sur un fauteuil de plage.

Sarah Vartanian, qui faisait ses brasses matinales dans sa piscine, eut un sourire de tigresse.

— Tu sais que ça te va bien, ce petit ensemble de sport ? lança-t-elle à sa visiteuse. Et puis, ça met drôlement tes formes en valeur. Tu vas les rendre tous dingues, si tu sors comme ça.

Arrivée au bord du bassin, elle sortit de l'eau pour se diriger vers Sabrina.

Sarah Vartanian était entièrement nue. À « quarante et quelques », comme elle disait, elle était encore superbe : ventre ferme, croupe aguichante, seins

ronds et bien accrochés... Sans compter un petit « plus » : Sabrina ne put retenir un coup d'œil involontaire à l'impressionnant « tablier de sapeur », d'un noir de jais, qui remontait d'entre les cuisses de Sarah pour venir lui dévorer le nombril.

En suivant le regard de Sabrina, l'épouse du roi du prêt-à-porter eut un rire qui révéla sa dentition impeccable.

— Je sais, dit-elle, aucune de nos amies ne comprend pourquoi je ne me débroussaille pas un minimum : au moins une épilation-maillot.

— Et pourquoi tu ne le fais pas ? demanda innocemment Sabrina, sans que la réponse l'intéresse vraiment.

Sarah s'approcha d'elle et, d'un geste rapide et enveloppant, caressa furtivement ses seins, qui pointaient sous le tissu soyeux de son jogging.

— D'abord parce que Maurice a toujours aimé ça, dit-elle. Ensuite, parce que ça fait parler les curieuses. Et que ça leur donne envie de voir quel goût ça a. En général, elles ne le regrettent pas. Les mecs non plus, d'ailleurs. Ça les fait grimper aux rideaux, un truc pareil. Ça te dirait de goûter, toi aussi ?

— Non, merci, fit Sabrina en rougissant malgré elle.

— Allez, quoi, ne fais pas ta chochette. Il n'y a que nous deux, ici. Je te jure que ça restera notre petit secret.

— Non, reprit Sabrina, un peu plus sèchement en reprenant conscience du motif de sa visite. D'ailleurs, je suis venue pour une raison bien précise.

— Tu veux dire : autre que le seul plaisir de me voir ? rigola Sarah.

Sabrina, elle, ne riait pas du tout. Elle ouvrit l'enveloppe de papier kraft qu'elle cachait dans son haut de jogging et mit les photos sous le nez de Sarah Vartanian.

Laquelle, loin de s'affoler, les examina avec une mine gourmande.

— Eh ben, ma salope !... lâcha-t-elle avec une sorte d'admiration.

Sabrina explosa :

— Mais enfin, merde ! Tu sais très bien que ce sont des montages !

Sarah hocha la tête, comme si elle n'en était pas entièrement convaincue.

— Peut-être, dit-elle... En tout cas, c'est drôlement bien foutu. Fais voir...

Elle s'empara des photos et les examina avec un plaisir évident.

— Mais c'est notre ami Gérard !...

— Qui ?

— Gérard Deloise. Un de nos amis qui a fait fortune dans les cours par correspondance. Il était là, l'autre soir.

— Il était peut-être là, s'énerva Sabrina, mais pas comme ça ! Pas... avec moi !

— Je sais, je sais, fit tranquillement Sarah Vartanian.

Qui ajouta, d'un ton presque fébrile :

— Moi qui ai toujours rêvé de te voir participer plus activement à nos petites sauteries... J'aurai au moins vu ça. Je peux dire que ça me console, d'une certaine manière.

Sabrina, incapable de se contenir davantage, cria presque :

— Mais enfin, tu ne vois pas que je suis dans une merde épouvantable à cause de ces saloperies ? Si jamais Giovanni tombe dessus, je suis foutue ! Tu m'entends ? Foutue ! Tu le connais : puritain comme il est, il demandera le divorce, il l'obtiendra, et moi je me retrouverai sans un rond. À poil, pour ainsi dire !

Cette expression arracha un sourire à Sarah Vartanian, qui se laissa tomber sur une chaise-longue matelassée. Sabrina, dans un réflexe, en fit autant. Avec une « innocence » parfaitement feinte, Sarah ouvrit grand les jambes pour poser les pieds au sol, de chaque côté du « transat ». Comme elle se trouvait juste en face de Sabrina, elle lui offrait une vue imprenable sur sa féminité la plus intime, qu'on devinait à travers son épaisse toison noire.

— Écoute, dit-elle, tu ne crois pas que tu fais tout un drame pour pas grand-chose ? Pour moi, c'est une blague qu'on a voulu te faire, rien de plus. Il n'y a vraiment pas de quoi en faire un plat.

— Une blague ? s'étrangla Sabrina. Si on te faisait ça à toi, ça serait peut-être une blague ! Ton mari est au courant de tes partouzes, il y participe, même. Mais moi, c'est tout à fait différent ! En tout cas, cette petite ordure d'Anthony, il va me le payer, je t'en donne ma parole !

— Parce que tu es convaincue que c'est lui ? demanda Sarah sur un ton détaché.

Sabrina en écarquilla les yeux de stupéfaction.

— Qui veux-tu que ce soit ? fit-elle. Il n'y a pas d'autre photographe que lui à tes soirées, que je sache ?

— Bien sûr que non. Mais je l'imagine mal en train de s'amuser à ça. Ce n'est pas du tout son genre.

— Il faut croire qu'il a changé de genre.

Toujours aussi « innocemment », Sarah Vartanian laissa glisser une main en direction de son bas-ventre. Ce que Sabrina fit semblant de ne pas remarquer.

— Bien, fit Sarah, admettons... Et pourquoi, d'après toi, est-ce que Tony aurait fait une chose pareille ?

— Mais pour me faire chanter, tiens ! cria Sabrina. Pour me menacer de montrer ces photos à Giovanni, si je ne... je ne sais pas quoi, d'ailleurs.

— Oui, justement, fit Sarah : qu'est-ce qu'il pourrait exiger en échange ? De l'argent ? Il sait bien que tu n'en as pas en ton nom personnel, et que si tu

demandais une grosse somme à ton mari pour payer un maître-chanteur, Giovanni découvrirait le pot-aux-roses et que le chantage n'aurait plus lieu d'être. Alors, quoi d'autre ?

Sabrina se leva d'un bond et attrapa sa parka.

— C'est bien ce que j'ai l'intention de lui demander, fit-elle. Et pas plus tard que tout de suite !

La main de Sarah s'affairait avec un mouvement circulaire entre ses cuisses. Elle avait la tête renversée sur le haut de la chaise-longue et sa respiration devenait insensiblement plus rauque.

— Où vas-tu ? demanda-t-elle.

— Mais chez lui, tiens !

— Ne te fatigue pas. Il s'est absenté pour un jour ou deux.

Sabrina, découragée, laissa retomber sa parka.

— Tu sais quoi ? dit-elle.

— Quoi ? fit Sarah, qui ne la regardait même plus.

Ses paupières étaient toujours fermées. Le mouvement de sa main s'était accéléré en même temps que sa respiration.

Sabrina avait les larmes aux yeux.

— Franchement, dit-elle, je m'attendais à autre chose de ta part. À un peu plus de compréhension. À... je ne sais pas, moi : à un minimum de soutien moral, chez quelqu'un qui se prétend mon amie.

Sarah cessa d'un seul coup de se caresser, ouvrit les yeux et la regarda. Sabrina éprouva une impression étrange en rencontrant ce regard, soudain devenu dur, presque méchant.

— Je suis ton amie, dit-elle sur un ton qui pouvait laisser supposer le contraire. Mais toi, tu n'es qu'une petite sainte-nitouche. Si tu avais joué le jeu en faisant comme tout le monde, au lieu de te croire si supérieure, ton mari aurait été obligé de l'accepter. Et tu ne serais pas là, maintenant, à pleurnicher sur trois malheureuses photos de cul.

Estomaquée, ne sachant pas quoi répondre, Sabrina ne prononça pas un mot de plus et sortit.

*

* *

Le commandant de police Boris Corentin, as des as de la section des Affaires recommandées, la section reine de la célèbre Brigade Mondaine, regardait pensivement la neige tomber sur la place Saint-Michel. Derrière la fenêtre de son bureau, situé au deuxième étage du 36, quai des Orfèvres, il

philosophait depuis un moment sur l'utilité d'être un flic d'élite, quand on n'avait aucune affaire un tant soit peu sérieuse à se mettre sous la dent.

Depuis quelques jours en effet, c'était le calme plat. On continuait, certes, à braquer les banques et à attaquer les transports de fonds au lance-roquettes. Les terroristes islamistes ourdissaient toujours de sombres complots contre la sécurité des personnes et des biens. L'insécurité régnait plus que jamais dans les cités, et l'immigration sauvage prenait des proportions endémiques.

Mais côté Mondaine, rien. Rien de nouveau, en tout cas.

Boris Corentin s'apprêtait à descendre boire une bière dans un de ses « abreuvoirs » favoris, place Saint-Michel, quand le téléphone sonna.

Il s'assit négligemment sur le coin du plateau métallique pour décrocher.

— *Affaires recommandées...*

— Je voudrais parler au commissaire Corentin, s'il-vous-plaît, fit une voix jeune et féminine.

— Ce n'est plus le commissaire, c'est le commandant. Et c'est lui.

— Boris ?

Cueilli par la surprise, Boris marqua un temps avant de demander :

— Qui est à l'appareil ?

— Sabrina.

Il effectua mentalement un scanner ultra-rapide de son impressionnant tableau de chasse. Qui comptait plusieurs Sabrina.

— Sabrina comment ? demanda-t-il prudemment.

Il y eut un petit rire léger au bout du fil.

— Sabrina... Sabine, fit la voix.

Devant l'absence de réaction de Boris, elle précisa :

— Sabine Vannier.

— Ah, Sabine ! fit Boris à qui tout revenait d'un seul coup. En voilà une surprise ! Qu'est-ce que tu deviens, depuis le temps ?

— Je suis mariée. Avec Giovanni Ricordi. Tu sais, le magnat de la presse italienne ? J'ai un appartement à Rome, un autre à New York, un chalet à Courchevel, une armée de domestiques et une carte American Express dont je fais chauffer le plastique, tu peux me faire confiance.

— Je te félicite, fit Boris le plus sincèrement du monde. Belle réussite. Je suis content pour toi.

D'autant plus content que quand il l'avait connue, six ou sept ans plus tôt, Sabine Vannier, qui ne s'appelait pas encore Sabrina Ricordi, travaillait comme call-girl de luxe chez « Madame » Amandine, une proxénète mondaine dont le réseau s'étendait sur les cinq continents. Boris avait largement contribué à faire « tomber » madame Amandine. Quant à Sabine,

qui s'était trouvée malgré elle impliquée dans une histoire de trafic de drogue, il lui avait sauvé la mise parce qu'elle n'était qu'une comparse involontaire, utilisée par la mafia Albanaise, en cheville avec la proxénète. Bref, une histoire assez compliquée, qui aurait pu conduire Sabine derrière les barreaux pour de longues années, si sa bonne foi n'avait pas été reconnue... essentiellement grâce aux éléments de preuve fournis par Boris.

À l'époque, Sabine avait témoigné à Boris sa reconnaissance, qui était grande, en lui offrant pour tout un week-end ce qu'elle avait de plus précieux : elle-même.

Un souvenir qui, à présent, revenait à la mémoire de Corentin avec une vivacité que les années n'avaient pas entamé.

Au téléphone, Sabine Vannier, alias Sabrina Ricordi, lui résuma les épisodes suivants, qu'il avait manqués.

Après cette malencontreuse affaire, elle avait en toute discrétion repris ses activités de call-girl. Mais avec une agence d'« escorts » londonienne, histoire de se refaire, si l'on pouvait dire, une virginité. C'était même grâce à ça qu'elle avait rencontré son mari, le patron de presse italien Giovanni Ricordi. Qui avait d'abord été son client. Tombé fou d'elle, il l'avait épousée à trois conditions : un, qu'elle arrête de faire son métier de call-girl ; deux, qu'elle change de prénom ; trois, qu'ils adoptent pour toutes leurs relations une version « officielle » de leur rencontre. À savoir : Sabrina était top-model et Giovanni en était tombé amoureux en la voyant défiler sur les podiums.

— Je te réitère mes félicitations, fit Boris. En somme, tu es une femme heureuse ?

Il y eut un silence au bout du fil.

— Je l'étais il y a encore trois jours, lâcha finalement Sabrina. C'est depuis, que ça s'est gâté. Mais alors, salement ! Boris, j'ai besoin de toi ! Il faut absolument que tu m'aides ! Oui, je sais... encore !

*

* *

Le commissaire divisionnaire Charlie Badolini, patron de la Brigade Mondaine et tabagique inguérissable, écrasa dans son gros cendrier en onyx sa énième Job Spécial de la matinée.

— En somme, Boris, si je comprends bien, fit-il de sa voix éraillée par des années de tabac brun consommé sans filtre, vous avez envie de vous payer un petit séjour hivernal à Courchevel aux frais de la maison. Et vous avez décidé d'emmener Brichot avec vous. C'est très attentionné de votre part.

Assis à côté de Boris, face au bureau directorial de style Empire, le capitaine de police Aimé Brichot, l'inséparable partenaire et ami de Corentin

depuis de longues années, eut un toussotement embarrassé.

— Si vous toussez pour me montrer que vous souffrez des bronches et que vous avez besoin d'un séjour à la montagne, grogna Badolini, ça ne prend pas.

— Non, écoutez, patron, intervint Boris. Sérieusement, je flaire du pas très net, moi, dans cette histoire de photomontages. Franchement, je crois que ça vaut le coup d'aller creuser la question. De toute façon, c'est l'affaire de deux ou trois jours. Si c'est un pétard mouillé, on revient, et puis c'est tout. De toute façon, on est en roue libre en ce moment, Mémé et moi. Alors...

Charlie Badolini secoua sa tête ronde, au crâne traversé par une mèche unique, selon la coiffure popularisée par l'ancien président Valéry Giscard d'Estaing.

— Tout ce ramdam pour une ancienne pute qui se retrouve sur des photos pornos. Vous avouerez que c'est le retour aux sources, non ? Et qu'est-ce qui vous dit qu'elle ne les a pas vraiment faites, ces photos ? Après tout, elle n'est pas du genre farouche, votre copine.

Boris sortit son paquet de Gitanes blondes de sa veste en cuir.

— Mais c'est elle-même qui me le dit, patron. Et je la connais assez pour savoir qu'elle ne ment pas. Vous venez de faire allusion à son passé. C'est justement parce que ce passé est révolu, et qu'elle est mariée à un catholique puritain, que ces photos représentent pour elle une véritable catastrophe ! Croyez-moi, elle n'est pas assez bête pour avoir commis volontairement une imprudence pareille, avec le mari qu'elle a.

— Donc, vous croyez vraiment à son histoire de chantage ?

Boris eut une moue incertaine.

— Disons qu'il y a toutes les chances que ce soit ça, patron, même si aucun maître-chanteur ne s'est encore manifesté.

Aimé Brichot remonta du bout de l'index ses lunettes de myope qui avaient toujours tendance à glisser sur l'arête de son nez.

— En tout cas, dit-il, un chantage avec le sexe comme moyen de pression... Reconnaissez qu'on tombe dans notre spécialité, patron.

Badolini lui jeta un regard en-dessous et alluma une autre Job Spécial.

— Bien, lâcha-t-il enfin dans un soupir interminable. C'est d'accord. Mais je ne veux pas vous voir passer plus de trois jours là-bas, c'est clair ? Vous n'y allez pas pour faire du ski. D'autre part, la maison vous sera reconnaissante de fonctionner à l'économie. Parce que Courchevel, à ce qu'on dit, ce n'est pas donné.

Boris quitta son fauteuil, imité par Brichot, et se dirigea vers la porte capitonnée du bureau. Juste avant de sortir, il adressa un large sourire à son supérieur hiérarchique :

— Ne vous en faites pas pour les frais, patron : on est invités.

Chapitre III



Un juron, poussé par Aimé Brichot, fit se retourner Boris. Qui se retint d'éclater de rire en découvrant son partenaire et ami, étalé de tout son long, le nez dans la poudreuse.

— Décidément, Mémé, fit-il, ça commence bien, ton séjour à Courchevel !

— Comme si je l'avais fait exprès ! râla Aimé en se relevant et en époussetant la neige qui le recouvrait. A-t-on idée, aussi, d'habiter des patelins pareils ! Elle ne pourrait pas habiter Paris comme tout le monde, ta copine ?

Corentin ne révéla pas cette réflexion, qu'il mit sur le compte de la mauvaise humeur de son coéquipier. Mauvaise humeur que Brichot traînait depuis Paris, en même temps qu'un méchant rhume. Il n'avait pratiquement pas desserré les dents pendant tout le trajet en TGV, de la gare de Lyon jusqu'à Chambéry, ni durant la course en taxi jusqu'à Courchevel 1850, où se trouvait le chalet de Sabrina et Giovanni Ricordi.

— En tout cas, Mémé, plaisanta Boris, maintenant qu'on arrive dans le grand monde, j'espère que tu vas faire un effort et te montrer un peu plus aimable.

Sous le bonnet de laine rouge qui lui donnait des allures de nain de jardin, Brichot lui jeta un regard torve.

— C'est de ton ancienne call-girl que tu parles, à propos de « grand monde » ? grogna-t-il.

— Justement, rigola Boris : après avoir été demi-mondaine, elle est devenue mondaine tout court. Ça force le respect, non ?

Aimé ne répondit pas, pour éviter d'être encore plus désagréable. Corentin s'arrêta au milieu du chemin qui conduisait au chalet Arol, celui de Sabrina, ex-Sabine, et prit une inspiration profonde.

— Tu sens cet air, Mémé ? Cette pureté ? Ça fait du bien, non ? C'est autre chose que les gaz d'échappement qu'on respire à Paris ! Et ce ciel bleu, en plus ! Je vais te dire : moi, en tout cas, je ne regrette pas d'être venu. Tu vas voir que ce petit séjour va nous faire un bien fou.

— À condition de rester couverts, fit sombrement Brichot, vu qu'il doit faire moins dix en ce moment et qu'on doit facilement descendre à moins vingt la nuit...

Boris lui administra une bourrade qui se voulait encourageante sur l'épaule, et ils parcoururent les quelques mètres qui les séparaient encore de leur destination.

Le chalet de Sabrina et Giovanni Ricordi avait trois étages, plusieurs terrasses, et une immense toiture couverte d'une épaisse couche de neige, d'où émergeaient quatre cheminées en pierre. Les volets comme les tours de porte étaient en bois sculptés de motifs savoyards. L'ensemble était magnifique, tout en dégageant une chaleureuse intimité.

Quelques secondes à peine après que Boris eut appuyé sur le carillon, la porte principale s'ouvrit à la volée, sur une Sabrina resplendissante.

De toute évidence, malgré ses malheurs, elle s'était faite belle pour accueillir Boris : fuseau gainant ses longues jambes et combinaison zippée moulant sa poitrine somptueuse. Incidemment, le zip de la combinaison était ouvert très bas, ce qui avait pour effet de lui laisser la moitié des seins à l'air libre. D'autant qu'elle ne portait visiblement pas de soutien-gorge.

Aimé Brichot ne put s'empêcher de loucher dans cette direction, ce qui le fit rougir à sa manière inimitable : les pommettes d'abord, puis le front, puis les oreilles, le nez enfin.

Sabrina se jeta dans les bras de Boris.

— Tu ne peux pas savoir comme je suis heureuse de te voir !... De VOUS voir, se rattrapa-t-elle en apercevant Aimé. C'est vraiment gentil à vous d'être venus aussi vite à mon secours.

— J'espère seulement qu'on va pouvoir effectivement te secourir, fit Boris en pénétrant à sa suite dans le chalet.

— Et moi donc !

L'intérieur du chalet Arol était encore plus beau que l'extérieur. Partout, ce n'était que parquets blonds impeccablement cirés, meubles cossus,

boiseries chaleureuses, vastes cheminées en pierre, décoration luxueuse...

— J'ai six chambres d'amis, annonça Sabrina en les conduisant aux leurs. Vous voyez que ce n'était pas la peine d'aller à l'hôtel. En ce moment, en plus, je suis toute seule. Giovanni est en voyage d'affaires quelque part...

— Où ça ? interrogea Boris.

Sabrina haussa les épaules :

— Je n'en sais rien, à vrai dire. Je ne lui demande jamais où il va. Et comme il sait que je m'en fous, il ne se croit pas obligé de me le dire. Je lui demande seulement quand il revient, pour être sûre d'être là pour l'accueillir.

— Et il revient quand ? demanda Corentin.

— Dans huit jours.

Elle tourna vers lui un visage soudain angoissé :

— Ça devrait vous laisser le temps d'arranger mon problème, non ?

— J'espère, fit pensivement Boris.

Le temps de défaire leurs sacs et de se rafraîchir, Boris et Aimé rejoignirent Sabrina dans son confortable salon, où elle avait allumé un feu de bois pour la circonstance. Aimé se laissa tomber dans un fauteuil club et Boris s'installa près de leur hôtesse, sur le canapé.

Celle-ci tenait dans une main, derrière son dos, les fameuses photos. Elle était visiblement gênée, tout-à-coup, de les montrer à Corentin.

— C'est bête, fit-elle, mais maintenant que tu es là, je... Enfin, ça m'embête de te montrer ça.

Boris eut un sourire rassurant.

— Allez, fit-il, pas de manières entre nous. Je te rappelle qu'on est de la Mondaine, et que ce genre de truc, on en voit toute la journée.

— Peut-être, fit Sabrina en rougissant légèrement... mais pas avec moi dessus.

— Mais puisque ce n'est pas toi, justement...

À regret, Sabrina lui tendit les photos. Boris les examina en tâchant de conserver un masque aussi « professionnel » que possible. Il eut un geste pour les passer à Aimé Brichot, mais la jeune femme l'arrêta.

— Non, je t'en prie ! Toi, ça va encore. Après tout, on a été... disons, très proches, tous les deux.

Elle se tourna vers Aimé :

— Mais vous, monsieur... monsieur ?

— Brichot. Aimé Brichot.

— Mais vous, ça me gêne vraiment. Excusez-moi.

D'un geste agacé, Aimé s'empara des photos.

— Écoutez, mademoiselle... madame, pardon. Je suis un professionnel,

au même titre que Boris. Je vous assure que j'ai autant l'habitude que lui de ce genre de choses, et qu'il y a longtemps qu'elles ne me font plus ni chaud ni froid !

Sabrina n'insista pas.

Malgré ce qu'il venait de dire, Aimé éprouva un choc en découvrant les images en question. Sa température monta de plusieurs degrés et il se sentit rougir une nouvelle fois.

C'était vrai qu'il en avait vu, des photos pornos, et de toutes sortes, encore. Mais celles-là dégageaient une sexualité si torride, si... bestiale !...

Après les avoir néanmoins scrupuleusement examinées les unes après les autres (il n'y en avait que trois), il se hâta de les rendre à Boris, comme si elles lui brûlaient les doigts.

Corentin les regarda encore.

— Il faut reconnaître que c'est bien fait, dit-il. Du vrai travail de pro. Impossible de voir le montage à l'œil nu.

— C'est bien ça le drame, renchérit Sabrina. C'est de la photo numérique : on peut fabriquer toutes les images qu'on veut, le trucage est invisible. Même avec une loupe ou un microscope.

Corentin tapota l'un des clichés, celui où Sabrina se faisait prendre en levrette par un homme dont on distinguait nettement le visage.

— Et ce type-là, dit-il, qui est-ce ?

— D'après Sarah Vartanian, répondit Sabrina, un certain Gérard Deloise. Un type qui a fait fortune dans les cours par correspondance, à ce qu'il paraît.

— Il était là, à cette fameuse soirée ?

— Oui. Mais je l'avais à peine remarqué. Tu sais, il y avait au moins quarante personnes, et je ne connaissais pas tout le monde.

— Mais, reprit Boris, en supposant que ton mari tombe sur ces photos, tu n'aurais qu'à demander à ton... partenaire virtuel de lui affirmer sur l'honneur qu'il ne t'a jamais touchée.

Sabrina eut un petit rire désabusé.

— Ce n'est pas aussi simple, fit-elle. D'abord, ce type a peut-être quitté Courchevel. Bien sûr, je pourrais toujours demander à Sarah Vartanian de me donner ses coordonnées... Mais en admettant même qu'il donne sa parole à Giovanni, ça ne suffirait pas. Le problème, tu vois, c'est que ces photos existent. Et Giovanni les considérerait de toute façon comme une injure faite à son honneur de grand patron et à sa dignité de mari. Et cette injure, il m'en rendrait responsable. D'abord parce que, même en spectatrice, j'y étais, à cette fameuse partouze, ce que Giovanni me reprocherait en premier lieu. Ensuite parce que, d'une certaine façon, je me suis prêtée à ces photos.

— Vous voulez dire, intervint Aimé Brichot, en vous laissant tirer le portrait au cours de la soirée en question par ce jeune photographe. Ce...

comment s'appelle-t-il, déjà ?

— Anthony Vilar.

— Justement, fit Boris. Il est temps qu'on y arrive, à celui-là. Tu m'as bien dit que personne d'autre que lui n'a pu faire ces photos... ni ces montages ?

Sabrina lâcha un bref soupir et croisa les jambes. Le frottement du tissu synthétique de son fuseau moulant envoya des picotements dans l'échine de Boris.

— Je te l'ai dit, fit-elle : personne d'autre que lui n'a jamais eu le droit de faire des photos chez les Vartanian. Tout le monde a en lui une confiance absolue. Personnellement, je ne vois que deux possibilités : soit il est devenu fou, soit c'est quelqu'un d'autre qui a utilisé son matériel et ses photos pour faire ces saloperies.

Boris se laissa aller en arrière dans les profondeurs du canapé et réfléchit. Ce moment de silence rappela à Sabrina qu'elle n'avait même pas proposé à boire à ses hôtes, ce qu'elle fit aussitôt.

Quelques instants plus tard, Corentin trempa ses lèvres dans son verre de whisky avant de demander :

— Si je me souviens bien, tu m'as dit au téléphone que ce... Anthony Vilar s'était absenté de Courchevel pour quelques jours ?

— Oui. C'est ce que m'a dit Sarah, en tout cas.

— Elle le connaît bien, apparemment.

— Comme nous tous.

Aimé arracha son bonnet de laine, qui commençait à lui donner trop chaud.

— En tout cas, dit-il, c'est louche, cette absence. Ça serait même presque une preuve de culpabilité.

— Comme tu dis, Mémé, fit Boris. Au fait... toujours pas de demande de rançon ? Ou de quoi que ce soit d'autre ?

— Toujours pas, répondit Sabrina.

Corentin fit tinter les glaçons au fond de son verre.

— J'avoue que c'est encore ça qui m'embête le plus. Les malfaiteurs, quels qu'ils soient, finissent presque toujours par se faire prendre parce qu'ils demandent une rançon ou autre chose. Pour la bonne raison que cette démarche les oblige à se manifester. Mais là...

Il reposa son verre sur la table basse.

— Bien, dit-il, je crois que dans l'immédiat, la première démarche qui s'impose, c'est d'aller faire un tour chez ton ami le photographe. Je propose même qu'on y aille tout de suite.

— Mais puisqu'il s'est absenté... protesta Sabrina.

— Il est peut-être revenu, sait-on jamais ? Et puis au moins, comme ça, on saura où il habite, Aimé et moi. Ça nous permettra d’y retourner seuls, le cas échéant.

Ils enfilerent leur parka, Aimé remit son bonnet, et Sabrina Ricordi les guida à travers la station chic qui s’était mise à briller de tous ses feux nocturnes. Ils traversèrent des galeries marchandes où s’alignaient les boutiques de luxe, passèrent devant deux palaces illuminés, le Lana et le Byblos des Neiges, et cheminèrent un moment entre des chalets privés encore plus impressionnants que celui des Ricordi. Sabrina s’arrêta finalement devant une maison savoyarde d’apparence plus modeste que les autres, mais néanmoins cossue. Elle sonna à la porte. Plusieurs fois. Sans aucun résultat.

Boris Corentin et Aimé Brichot se regardèrent. Dans l’œil de sa flèche, Aimé vit ce qu’il avait l’intention de faire.

— Non, Boris, je t’en prie, fit-il. Je sais à quoi tu penses, mais je te rappelle que c’est parfaitement illégal.

— Je sais, merci, répliqua Corentin et sortant de sa poche le passe-partout miniature qu’il avait pris l’habitude d’avoir toujours sur lui. Mais il faut savoir ce qu’on veut : les réponses, soit on va les chercher là où on a une chance de les trouver, soit on attend qu’elles nous tombent du ciel. Personnellement, je préfère la première solution.

Devant la mimique hautement désapprobatrice de Brichot, il ajouta :

— De toute façon, je suppose qu’aucun de vous n’ira me dénoncer. Je me trompe ?

— Ça va pas, la tête, fit Aimé, indigné.

— Moi pareil, ajouta Sabrina : une tombe.

Moins d’une minute plus tard, ils pénétraient tous les trois, Boris en tête, dans le petit chalet d’Anthony Vilar.

Aimé Brichot renifla :

— Ça sent une drôle d’odeur. Tu ne trouves pas, Boris ?

— En effet. Mais je n’arrive pas à savoir quoi. Sûrement pas les produits de développement, puisque ce photographe ne fonctionne qu’au numérique.

Ils allumèrent les lumières et débouchèrent dans un petit salon parfaitement rangé. Pas un coussin de travers sur l’unique canapé.

— Une vraie maison de vieux garçon maniaque, remarqua Sabrina. Quand tu penses qu’il n’a même pas vingt-cinq ans...

Corentin ressortit dans le couloir de l’entrée et se dirigea vers une porte située au fond. Il l’ouvrit et donna la lumière.

Et se figea sur place.

Un garçon d’une vingtaine d’années était assis sur un fauteuil de bureau, devant un ordinateur. Il avait la tête renversée en arrière, ce qui rendait

parfaitement visible la marque du lacet – ou du fil de nylon – qui avait servi à l'étrangler.

Corentin sursauta : arrivée juste derrière lui, Sabrina venait de pousser un hurlement en découvrant le spectacle. Elle se mit à sangloter nerveusement dans son épaule.

— C'est lui ? demanda Boris.

Sabrina, incapable de regarder une nouvelle fois le cadavre d'Anthony Vilar, hocha affirmativement la tête contre la poitrine de Corentin.

Qui la confia à Brichot.

— Emmène-là dans le salon, dit-il, le temps que je vérifie deux ou trois choses.

Pendant qu'Aimé réconfortait de son mieux Sabrina, Boris examina le « laboratoire » virtuel du jeune photographe.

Il y avait bien une imprimante couleur – celle probablement, qui avait servi à tirer les clichés envoyés à Sabrina –, mais aucun double sur papier de ces images.

Il alluma l'ordinateur et ouvrit l'application « photoshop » qui servait à tous les photographes numériques à travailler, ranger, modifier leurs clichés, ou à intervenir dessus d'une manière ou d'une autre. Il ouvrit successivement plusieurs « dossiers » qui, en guise d'intitulés, ne portaient que des dates. « Sans doute celles des soirées spéciales chez les Vartanian », pensa Boris. Chacun de ces dossiers virtuels contenait des centaines de photos pornos, réalisées dans le même décor, de toute évidence le chalet des Vartanian. Boris reçut une série de chocs en reconnaissant au passage un certain nombre de célébrités en plein déchaînement sexuel. « Ces gens sont complètement fous, ou totalement inconscients, pensa-t-il, de se laisser photographier comme ça... »

Mais ça, c'était leur problème. Pas le sien.

Sabrina, quant à elle, ne figurait sur aucune de ces images compromettantes – pour elle, en tout cas –, sauf dans le dossier portant la date de la dernière partouze, celle à laquelle elle avait assisté en spectatrice.

Boris reconnut les clichés « originaux », ceux qui avaient servi de « base » au montage : on y voyait trois hommes différents, avec trois partenaires différentes, dont aucune n'était Sabrina. Celle-ci, en revanche, figurait sur une série de portraits relativement innocents. Mais les mines sensuelles qu'elle y prenait collaient parfaitement aux situations sexuelles dans lesquelles on l'avait mise malgré elle.

— Décidément, murmura Boris, c'est bien du travail de pro.

Malheureusement, il eut beau chercher dans tous les dossiers virtuels possibles, et jusque dans la « mémoire » du « disque dur » de l'ordinateur, il ne trouva aucune trace des images une fois montées, telles que Sabrina les

avait reçues.

En d'autres termes : aucune preuve que ces photos étaient bien des montages.

Et la seule personne au monde qui aurait pu en attester était là, devant lui, aussi morte qu'on pouvait l'être.

Car Boris ne doutait plus, à présent, que feu Anthony Vilar était l'auteur des photomontages. D'abord, parce que c'était du « travail de pro », justement, et que Vilar, d'après ce qu'il savait, était un pro. Ensuite, parce que personne n'avait pénétré ici par effraction – avant lui, en tout cas. Enfin, parce que tout, dans ce labo virtuel, était aussi impeccablement rangé que dans le salon. Y compris autour de l'ordinateur. Ce qui n'aurait certainement pas été le cas si quelqu'un d'autre que Vilar, ce maniaque de l'ordre, avait travaillé de longues heures devant cet écran.

Boris rejoignit Aimé et Sabrina dans le petit salon du photographe. Brichot avait déniché une bouteille de fine et en avait servi un verre à la jeune femme, qui se remettait doucement de ses émotions.

— Alors ? interrogea Aimé.

— Alors, rien, soupira Boris en se laissant tomber dans un fauteuil. J'ai bien retrouvé les photos originales, mais aucune trace des montages. Et comme ceux-ci sont aussi indécélables qu'un « couper-coller » sur un traitement de texte...

— Je suis foutue ! acheva Sabrina en se remettant à pleurer. Mon mari est capable de se venger de la façon la plus abominable qui soit, pour une femme...

Boris s'assit près d'elle et la prit dans ses bras. Elle s'y blottit et il sentit contre sa poitrine l'élasticité de ses seins magnifiques. Malgré lui, une bouffée de chaleur lui envahit le bas-ventre.

— Ne t'en fais pas, dit-il. On est là, Mémé et moi. On va s'occuper sérieusement de ton affaire.

Il se tourna vers Brichot :

— Parce que maintenant, dit-il, on peut parler d'une affaire. Et même d'une affaire très sérieuse. Je ne sais pas encore qui est derrière tout ça, mais ce sont des gens qui ne plaisantent pas. La preuve : ils n'ont pas hésité à tuer.

— Pourquoi ? demanda Aimé. Pour s'assurer que le photographe ne parlerait pas ?

— Ça me paraît évident.

— À moi aussi. Ce qui l'est moins, du coup, c'est l'implication de Sabrina. On n'hésite pas à tuer Anthony Vilar pour s'assurer de son silence, et à elle, on se contente de lui envoyer les photomontages sans rien lui demander... Il y a quelque chose qui ne colle pas, dans toute cette histoire.

Boris se leva, entraînant doucement Sabrina avec lui.

— C'est aussi mon avis, Mémé. Mais on finira bien par découvrir le pourquoi du comment. Dans un premier temps, on va ramener Sabrina chez elle : elle a besoin de se reposer après le choc qu'elle a reçu.

Ensuite, on va faire deux choses. Un : appeler « Baba » pour lui dire qu'on est sur une véritable affaire et que notre petit séjour ici risque d'être plus long que prévu. Deux : prévenir les collègues du coin pour qu'ils fassent évacuer le cadavre en toute discrétion. Il faut que personne ne s'affole, si on veut pouvoir enquêter tranquillement. Pour tout le monde ici, on s'en tient jusqu'à nouvel ordre à la version précédente, à savoir qu'Anthony Vilar a tout bonnement eu envie de changer d'air et qu'il a quitté Courchevel sans prévenir.

Ils refermèrent avec soin la porte du chalet. Il ne s'agissait pas que quelqu'un, la voyant ouverte, s'amuse à la pousser et tombe sur le cadavre du photographe.

— Une dernière chose, suggéra Aimé Brichot quand ils furent repartis dans la nuit glacée de Courchevel : je suggère qu'on fasse enlever et examiner le matériel informatique d'Anthony Vilar par des experts de Lyon ou de Grenoble. Des fois qu'au fin fond de la « mémoire », du « disque dur », ou de je ne sais pas quoi, on trouve des choses qui t'auraient échappé.

— Excellente idée, Mémé, fit Corentin.

Contre qui la belle Sabrina Ricordi se serrait un tout petit peu plus fort que son état émotionnel ne le nécessitait.

Boris, chez qui le souvenir du week-end torride qu'il avait passé avec elle quelques années plus tôt était encore vivace, voyait se dessiner la perspective d'une nouvelle nuit très chaude... par ce froid glacial.

Chapitre IV



En dévalant la piste des « Creux Noirs », dont le sommet culminait à 2.700 mètres, Boris eut une pensée fugitive pour Charlie Badolini, qui avait bien précisé : « Vous n’allez pas là-bas pour faire du ski ». Mais une pensée extrêmement fugitive. Car pendant qu’il traçait un sillon quasi-vertical dans la neige fraîche de cette piste pour skieurs chevronnés, c’était plutôt Sabrina Ricordi qui occupait son esprit.

Sabrina, qui lui avait proposé de s’offrir ensemble quelques descentes, et qui filait à une cinquantaine de mètres devant lui.

Malgré la beauté presque irréelle de ce paysage de montagnes, figées sous une couche de neige étincelante sous le ciel bleu, Boris avait du mal à détacher son regard de la silhouette de la jeune femme.

L’ensemble fuseau-gilet qu’elle portait la veille paraissait ample et flottant, à côté de la combinaison de ski qui la moulait à présent. Le tissu, prévu pour la haute montagne et les grands froids, ne nécessitait, en dessous, qu’un simple slip et tee-shirt. Et Boris se demandait même si Sabrina portait l’une de ces deux choses, tant l’étoffe brillante de sa « combi » lui collait à la peau. Le spectacle des deux demi-sphères de sa croupe ronde et ferme, ondulant comme un balancier dans ses mouvements de skieuse confirmée, avait un pouvoir quasi-hypnotique. Quant au côté « face », qu’il avait pu apprécier tout à l’heure, c’était à la limite de l’insoutenable pour un homme à femmes normalement constitué. Les deux fruits magnifiques accrochés au

torse de Sabrina semblaient vouloir faire exploser le tissu de sa tenue de ski. On en distinguait même les pointes, dures comme des crayons.

Quand elle avait traversé en compagnie de Boris une partie de Courchevel 1850 pour aller prendre le téléphérique, pas mal de têtes masculines s'étaient tournées sur son passage. Et Corentin n'avait pas pu s'empêcher de penser qu'en d'autres lieux, un corps pareil dans une tenue pareille aurait constitué un véritable appel au viol.

Mais Courchevel en avait vu d'autres. Et continuait à en voir d'autres.

Il fallait bien reconnaître que Sabrina Ricordi n'était pas la seule « bombe sexuelle » de la station. Par égards pour elle, Boris avait fait mine de ne pas trop remarquer celles qu'ils avaient croisées entre le chalet et le téléphérique. Une véritable galerie de filles qui, toutes, auraient pu orner le fameux dépliant central de *Playboy* ou de *Penthouse*. Une ou deux d'entre elles étaient des actrices ou des chanteuses connues. Toutes étaient accompagnées par des hommes pour qui, à l'évidence, elles constituaient un signe extérieur de richesse supplémentaire.

Mais pour l'heure, Sabrina suffisait largement au bonheur de Boris.

D'autant que la veille au soir, comme il s'y attendait, elle n'avait pas résisté à l'envie de ressusciter le souvenir de leurs anciennes amours.

Sabrina avait besoin de se libérer du stress causé à la fois par cette affaire de photos, et par le choc qu'elle avait éprouvé en découvrant le cadavre d'Anthony Vilar. Sous pression, au bord des larmes, elle s'était littéralement jetée sur Boris. « Baise-moi ! Fais-moi jouir ! l'avait-elle presque supplié. J'en ai besoin ! Tu ne peux pas savoir comme j'en ai besoin ! »

Boris ne s'était pas fait prier. Et il avait pu constater que Sabrina ne mentait pas. La fureur presque bestiale avec laquelle elle s'était empalée sur lui, avec laquelle elle lui avait agrippé les fesses pour le faire pénétrer plus profondément en elle ; son exigence qu'il la prenne aussi par les reins, sans ménagements, d'une seule et violente poussée... Tout cela traduisait plus que le désir qu'elle avait de lui : une sorte de nécessité impérieuse. Comme si sa santé mentale, presque sa vie, en dépendait.

Il avait fallu des heures de saillies répétées, violentes, sauvages, pour que Sabrina soit enfin calmée, apaisée, et finisse par s'endormir sur l'épaule de Boris comme une petite fille rassurée.

Non sans que Corentin se fasse au passage la réflexion que la « sagesse » de Sabrina n'avait pas tenu très longtemps. Elle restait peut-être à l'écart des partouzes mondaines, mais sa soi-disant fidélité à son mari avait éclaté en morceaux, à la fois sous la pression des événements et la tentation causée par la présence de son ancien amant.

Près de deux heures après s'être élancés du haut de la piste des Creux Noirs, Sabrina et Boris se rejoignirent à la hauteur de la station, mille mètres plus bas. Comme prévu, Aimé Brichot les attendait en sirotant un vin chaud, à

la grande terrasse du restaurant le « Jardin Alpin. »

Brichot était toujours enveloppé dans sa parka et coiffé du bonnet rouge qui semblait vissé sur son crâne à moitié chauve depuis son arrivée. Un homme en tenue de montagne bleue, rayée de blanc, de la gendarmerie alpine, était assis à côté de lui. Comme Boris et Sabrina, Aimé et le gendarme portaient des lunettes de soleil pour se prémunir contre la redoutable ophtalmie des neiges, due à la réverbération du soleil sur la blancheur des sommets.

— Alors, lança Brichot, ça s'est bien passé, cette petite partie de glisse ?

— Formidable, répondit Boris. On t'a regretté.

— Ça m'étonnerait, fit Aimé avec un regard en dessous à Sabrina, dont les cris de plaisir, la nuit dernière, étaient parvenus jusqu'à sa chambre. De toute façon, tu sais bien que le ski et moi, ça fait deux. Je suis très bien ici, au soleil. Et au moins, je ne risque pas de me casser une jambe. Au fait, je te présente le capitaine de gendarmerie François Killy, qui n'a aucun lien de parenté avec Jean-Claude, je lui ai déjà posé la question [2]. Capitaine, si vous voulez bien répéter au commandant Corentin les informations que vous m'avez communiquées tout à l'heure...

— Bien sûr, fit le gendarme en se redressant instinctivement sur sa chaise. Voilà : l'identité judiciaire de Grenoble a passé le chalet du photographe Anthony Vilar au peigne fin. On n'a pas trouvé le moindre indice. Son assassin n'a laissé aucune trace dans la maison. Ni effraction, ni empreintes. On a discrètement interrogé les voisins : personne n'a remarqué d'allées et venues suspectes dans le secteur, aux alentours de la date du crime. Quant au matériel informatique, les spécialistes n'y ont trouvé aucune trace des photomontages dont vous m'avez parlé.

Sabrina détourna pudiquement le regard à cette allusion aux clichés qui la représentaient dans des postures si... fâcheuses.

Boris soupira pensivement et, sans lui demander la permission, avala une gorgée du vin chaud d'Aimé.

— Tout ça ne nous aide pas beaucoup, dit-il, mais confirme au moins que ma première impression était la bonne : c'est bien du travail de professionnel.

— Tu parles des photomontages ou de l'assassinat ? fit Aimé.

— Les deux.

Sabrina fit un signe au serveur pour qu'il vienne prendre leurs commandes.

— On aurait envoyé un tueur professionnel pour éliminer Anthony ? dit-elle... C'est incroyable !

— Pas si on imagine, fit Corentin, que ceux qui l'ont fait disparaître sont les mêmes que ceux qui l'ont... disons, obligé à faire ces montages.

Sabrina ouvrit des yeux ronds :

— « Obligé » ?

— Eh bien oui, reprit Boris. Tu m'as dit toi-même que tout le monde avait la plus absolue confiance en Anthony Vilar. Ce qui semble évident, pour qu'un tas de gens aussi importants ou célèbres lui aient permis de les photographier dans des situations si... délicates. Il n'est pas illogique de penser que cette confiance était parfaitement justifiée. Et que c'est contre son gré, sous la pression, que Vilar a exécuté ces montages... Peut-être même l'a-t-on fait chanter, qui sait ?

Il y eut un silence lourd de cogitations communes.

— Cela dit, ajouta Corentin, ce n'est qu'une hypothèse, bien sûr.

Il se tourna vers Aimé :

— Au fait, toujours pas de nouvelles d'un quelconque maître-chanteur ?

Brichot secoua la tête. Son visage, sous le soleil, commençait à prendre des rougeurs inquiétantes.

— Toujours rien, fit-il. Je suis resté au chalet après votre départ à tous les deux. J'en suis parti il y a vingt minutes. Pas de message sous la porte. Et pas un coup de téléphone.

— Heureusement, fit Sabrina, affolée. Si mon mari avait appelé et que vous aviez répondu...

— Je n'aurais pas décroché, s'empressa de la rassurer Brichot. J'avais branché le répondeur.

Il y eut un nouveau silence, opportunément « meublé » par le serveur apportant les consommations. Chacun avala pensivement une gorgée de la boisson chaude qu'il avait commandée pour lutter contre le froid : malgré le soleil, il faisait plusieurs degrés en dessous de zéro.

— Tu sais quoi ? lâcha finalement Boris à l'intention de Sabrina. J'ai très envie de rendre une petite visite à ton amie Sarah Vartanian.

Une heure plus tard, Corentin sonnait à la porte de l'impressionnante demeure montagnarde du roi du prêt-à-porter et de sa femme. Sabrina, en froid avec son amie depuis sa dernière visite, avait préféré ne pas l'accompagner. Quant à Brichot, sa flèche lui avait demandé de rester avec Sabrina au chalet. Toujours dans l'éventualité où le commanditaire des fameuses photos se serait manifesté.

Une soubrette en tablier blanc lui ouvrit et le conduisit dans un immense salon dont il reconnut presque chaque élément de décor. Pour la bonne raison que ce décor était celui des innombrables photos pornos qu'il avait vues sur l'ordinateur d'Anthony Vilar.

Pour l'heure, le salon en question était vide. À l'exception de la maîtresse des lieux, qui lui tendit la main en lui souriant de sa dentition étincelante.

— Sarah Vartanian, se présenta-t-elle.

— Commandant de police Boris Corentin. Merci de me recevoir aussi vite, madame.

— Je vous en prie. Je suis rarement débordée pendant les vacances.

Elle le considéra des pieds à la tête d'un œil gourmand, et l'invita à s'asseoir près d'elle sur un canapé. Elle portait un haut très ouvert sur la naissance de ses seins, et une jupe longue en daim, façon *cow-girl*, qui lui descendait jusqu'aux bottines. Mais qui était fendue jusqu'à l'aine. La jupe en question s'ouvrit, laissant apparaître une cuisse longue et ferme, sans que sa propriétaire fasse rien pour rectifier sa tenue.

Boris se dit que pour ses « quarante et quelques », comme avait dit Sabrina, Sarah Vartanian était drôlement bien conservée. Comme toutes les femmes, d'ailleurs, qui ont le temps et les moyens.

— Vous m'avez dit au téléphone que vous étiez un ami de Sabrina, fit-elle. Un ami de longue date ?

Corentin préféra rester évasif :

— Oui. Mais nous nous étions perdus de vue depuis pas mal d'années. Elle m'a, disons... appelé au secours.

Sarah Vartanian eut un rire sec.

— À cause de cette ridicule histoire de photos, qu'elle prend tellement au tragique...

Boris la considéra avec une pointe d'étonnement :

— Vous, en tout cas, vous n'avez pas l'air de prendre au tragique les ennuis de votre amie.

Le regard de Sarah Vartanian se durcit imperceptiblement.

— Comme je le lui ai dit l'autre jour : si elle avait, dès le début, obligé son mari à accepter chez elle un minimum de liberté de mœurs, elle ne vivrait pas aujourd'hui comme une bonne sœur cloîtrée.

Corentin esquissa un sourire en pensant à certaines choses que la « bonne sœur cloîtrée » lui avait faites la nuit précédente...

— Peut-être, dit-il. Mais il se trouve que son mari est à cheval sur certains principes. Les respecter, c'est peut-être sa façon à elle de l'aimer, après tout.

Sarah Vartanian eut un drôle de sourire :

— Vous voulez dire qu'elle crève de peur devant lui, oui ?

— C'est possible. Mais tout le monde n'est pas obligé de vivre comme vous.

La quadragénaire brune se redressa dans le canapé et se pencha vers Boris.

— Il se trouve que je suis heureuse et fière de ma façon de vivre, monsieur Corentin, dit-elle. Oui, j'aime le sexe. C'est même une des choses que j'aime le plus au monde. Et oui, j'organise des partouzes dans mes différentes résidences. J'ajoute que mon mari partage mes goûts et que ces plaisirs pris en

commun n'ont fait que solidifier notre couple. Vous n'allez pas me le reprocher, quand-même ?

Boris leva une main apaisante :

— Loin de moi cette idée ! Chacun est libre de faire ce qui lui plaît dans le cadre de sa vie privée. Tant que ça se passe, selon la formule officielle, « entre adultes consentants », la loi n'y trouve rien à redire. Et moi non plus.

Le ton de Sarah Vartanian se radoucit. Sa voix, légèrement rauque, devint presque caressante :

— Je sais que je n'arriverai jamais à convaincre Sabrina, dit-elle. Mais vous, en revanche, je serais heureuse de vous accueillir parmi nous, à l'occasion d'une de nos prochaines... petites soirées.

Boris, qui n'avait jamais eu de goût pour les partouzes, remercia et assura avec un sourire poli qu'il prenait bonne note de l'invitation.

— Bien, dit-il, puisque je suis quand même venu pour ça, j'espère que vous me permettrez de vous poser quelques questions.

— Je vous en prie, fit Sarah Vartanian en se rapprochant de lui imperceptiblement.

Sa cuisse, toujours dénudée, frôlait à présent celle de Boris. Qui, pour ne pas gâcher ses bonnes dispositions, ne s'écarta pas.

— Pour en revenir à la dernière... soirée qui a eu lieu chez vous, c'est-à-dire ici même, et au cours de laquelle ont été prises les photos qui ont servi à réaliser les montages...

— Eh bien ?

— Sabrina me certifie qu'elle n'a, à aucun moment, participé aux... ébats collectifs. Avec personne. Pouvez-vous me le confirmer ?

Dans un rire, Sarah Vartanian rejeta la tête en arrière. Ce qui eut pour effet – sans doute pas involontaire – de faire saillir sa poitrine sous le nez de Boris.

— Ça, dit-elle, je peux vous le certifier sur l'honneur. Elle est restée à l'écart toute la soirée, sage comme une image, à lire et à boire un verre dans le fauteuil que vous voyez, là-bas, au fond. C'est d'ailleurs là que Tony – Anthony Vilar – a pris quelques photos d'elle. Des photos tout ce qu'il y a de convenable. Des portraits, si je me souviens bien.

— Des portraits, ajouta Boris, qui ont été utilisés pour la placer ensuite dans des situations beaucoup moins... sages...

Sarah Vartanian eut un geste d'impuissance signifiant qu'elle n'y était pour rien.

— ... avec un de vos amis, acheva Corentin, un certain Gérard Deloise.

— C'est ce que j'ai vu, en effet, sur les photos que Sabrina m'a montrées.

— Je vous demanderai de me donner les coordonnées de ce Gérard Deloise, reprit Boris.

L'expression de Sarah Vartanian se durcit.

— Ça m'embête un peu, dit-elle, mais je suppose que je n'ai pas le choix. Je vous les donnerai. Mais promettez-moi d'être discret.

— J'essaierai, fit froidement Boris, qui n'était pas d'humeur à promettre quoi que ce soit.

Il enchaîna :

— À propos de cet Anthony Vilar, que vous surnommez « Tony », j'ai toutes les raisons de penser que c'est bien lui qui s'est livré à ces petites... fantaisies.

L'hypothèse de Boris eut le don de rendre sa bonne humeur à Sarah Vartanian.

— Ça, il en est bien capable ! fit-elle en riant. Mais uniquement dans le secret de son petit labo virtuel. Pour s'amuser tout seul, si vous voyez ce que je veux dire.

Boris réfléchit quelques instants. Puis, dans une soudaine inspiration, demanda :

— « Tony » ne participe jamais à vos soirées ? Je veux dire... activement ?

— Jamais, fit Sarah Vartanian avec une brusquerie qui étonna Boris.

— Pourquoi ? Il est homosexuel ?

— Mais pas du tout ! fit Sarah avec la même force.

Sentant qu'il y avait là quelque chose à creuser, Corentin y alla au culot :

— Il a été votre amant ?

— Vous plaisantez ! Quelle horreur ! Bien sûr que non ! Jamais !

Boris la fixa intensément.

— Pourquoi le niez-vous avec une telle énergie ?

— Mais... parce que c'est vrai, tout simplement !

Le rouge de l'indignation montait aux joues de la quadragénaire.

— Je ne dis pas que vous mentez, insista Boris. Je suis juste un peu surpris que l'idée d'avoir couché avec lui provoque chez vous une réaction si... horrifiée. Surtout qu'il était plutôt joli garçon... et que des amants, vous en avez eu beaucoup ?...

Le visage de Sarah Vartanian, coloré quelques instants plus tôt, était soudain devenu blême. Elle posa sur Boris des yeux hagards et balbutia :

— Comment ça, « était » ?... Vous avez dit « était », j'ai bien entendu ?

Corentin se traita mentalement de tous les noms. Ça, ça lui avait échappé ! Pour une bourde, c'en était une ! Et magistrale !

Mais vu que le mal était fait, autant assumer jusqu'au bout. Et même, peut-être, en tirer avantage.

Il fixa Sarah Vartanian au fond des yeux et lâcha :

— Anthony Vilar est mort, madame. Assassiné chez lui, dans son chalet de Courchevel. Comme vous voyez, cette affaire mérite d'être prise moins à la légère que vous ne le faites.

Sarah Vartanian continua de le fixer quelques instants, comme si elle ne le voyait plus. Puis elle éclata en sanglots violents, convulsifs, et s'abattit sur l'épaule de Boris.

— Tony ! cria-t-elle à travers ses larmes. Oh, mon Tony !... Mon Dieu, ce n'est pas possible Mon Dieu !...

Boris était stupéfait. Il ne doutait pas que Sarah Vartanian ait, pour le jeune photographe, l'affection que tout le monde ici semblait avoir. Mais à ce point-là !...

— Vous l'aimiez tant que ça ? demanda-t-il quand elle se fut un peu calmée.

La maîtresse des lieux détourna le regard et s'écarta de lui. Le visage dans les mains, elle hocha la tête :

— Oui.

Pensif, Boris contempla longuement l'immense et luxueux *living-room*, théâtre de tant de débordements érotiques.

Décidément, cet Anthony Vilar avait été populaire, à Courchevel. Même Sabrina, qui lui devait pourtant ses graves ennuis du moment, n'arrivait pas à le haïr tout à fait. Mais chez Sarah Vartanian, cette affection prenait des proportions... étranges, c'est le moins qu'on puisse dire. À croire qu'elle venait de perdre un membre de sa proche famille. Pourtant, elle n'avait même pas été sa maîtresse, Boris en était convaincu : sa réaction de tout à l'heure était trop spontanée pour ne pas être sincère. Ce qui rendait d'autant plus stupéfiant cette espèce... d'amour – il n'y avait pas d'autre mot – qu'elle semblait éprouver pour lui. Stupéfiant, oui, chez une mondaine plutôt légère et superficielle, que les malheurs d'une amie n'émouvaient pas plus que ça.

Sarah Vartanian se leva, semblant à peine tenir sur ses jambes. Elle pria Boris de l'excuser et se retira, prétextant qu'elle avait besoin de repos.

Corentin quitta le chalet avec un goût amer dans la bouche. Un goût qu'il connaissait pour l'éprouver de temps en temps : celui des mystères dont la solution était forcément proche, mais qui s'obstinait pourtant à lui échapper.

Chapitre V



— Entre, Sabrina, entre !

À l'invitation de son amie Dona Flora Alvara, Sabrina poussa la porte de la cabine à ultraviolets que la belle Madrilène avait fait aménager au sous-sol de son chalet de Courchevel. Juste à côté de sa piscine privée, à peine moins grande que celle des Vartanian.

Elle-même habituée des séances d'« UV », Sabrina ramassa machinalement une paire de lunettes protectrices anti-rayons qui traînait là, et se la passa autour de la tête. La petite pièce était plongée dans l'ombre, mais Sabrina voyait très nettement, dans la lumière irréaliste de la « machine à bronzer », le superbe corps nu de Flora. Elle-même équipée des lunettes protectrices.

Allongée entre les deux plateaux luminescents de l'appareil, comme une tranche de pain dans un toaster, Dona Flora Alvara semblait, à cause de l'effet contrastant des UV, avoir la peau noire d'une Africaine. Il était vrai qu'entre sa sombre pigmentation ibérique et ses fréquentes séances de rayons, ce n'était pas loin d'être le cas.

Malgré le respectable « Dona », typiquement espagnol, qui aurait pu la faire prendre, avant de la connaître, pour une femme d'un âge certain, Flora Alvara avait à peu près le même nombre d'années que Sabrina. C'est-à-dire la petite trentaine. Et elle était superbe, elle aussi, avec ses jambes longues et

musclées par la pratique assidue du ski, ses abdominaux affermis par le golf, et ses seins, d'une sensualité massive, qui ne s'écrasaient pas sur les côtés, comme chez n'importe quelle femme allongée sur le dos, mais continuaient à défier fièrement les lois de la pesanteur. Mais ça, c'était un effet secondaire de la silicone qu'elle y avait fait injecter, pour en augmenter encore le volume.

À part ça, elle était aussi brune que Sabrina était blonde. Ce qui ne faisait que mettre encore plus en relief sa « coiffure » pubienne, dite « à l'Iroquois » : une touffe verticale épaisse et drue évoquant une queue de castor, en plus fin. Et que Flora entretenait avec le même soin méticuleux que les jardiniers-paysagistes mettaient à ciseler les buis du parc de Versailles.

Comme chaque fois qu'elle la voyait nue, Sabrina ne put empêcher son regard de s'attarder sur ce superbe ornement intime.

Un contraste supplémentaire entre les deux jeunes femmes : Sabrina, elle, pratiquait une épilation presque totale, qui ne laissait qu'une ombre blonde, presque translucide, autour de sa fleur secrète.

Mais elle n'eut pas le temps de s'attarder sur ces considérations capillaires. La voix de son amie se réverbéra entre les parois lumineuses de l'appareil à UV :

— Sabrina, dit-elle, il m'arrive une catastrophe ! Une chose épouvantable !

— Ah bon, fit cette dernière, interloquée. Quoi donc ?

— J'ai reçu ce matin une série de photos...

En entendant ce mot, Sabrina sentit une main de glace se refermer sur son estomac.

— Des... photos ?

Flora appuya sur une touche, sur le flanc de l'appareil, et les deux plateaux s'écartèrent dans un murmure électrique, suffisamment pour lui permettre de se relever. Elle éteignit la machine, enleva ses lunettes (imitée par son amie) et enfila un peignoir.

Sabrina voyait mieux son visage, à présent. Elle avait vraiment l'air catastrophé.

— Tu ne peux pas savoir, continua Flora d'une voix hachée par l'émotion. Ces photos, c'est... une horreur ! Une vraie saloperie ! Elles ont été prises pendant la dernière soirée des Vartanian. Tu vois ce que je veux dire ?

Sabrina, qui ne voyait que trop bien, acquiesça.

— Mais dit-elle, si j'ai bonne mémoire, tu t'es joyeusement envoyée en l'air, pendant cette soirée. Un certain nombre de fois, même, et avec toutes sortes de partenaires, hommes et femmes. Je ne te le reproche pas, naturellement. Mais tu as vu, comme tout le monde, Anthony prendre des photos. Je ne comprends pas pourquoi tu t'étonnes tellement de te retrouver sur les photos en question. Et puis, en plus, je ne vois pas ce que ça peut te

faire. Ton mari est au courant. Il lui arrive même de participer. Ce n'est pas comme le mien...

Sabrina crevait d'envie de tout dire de ses propres malheurs à Flora. Et même de lui apprendre la mort d'Anthony, malgré l'interdiction formelle de Boris. Mais elle parvint à se retenir. Elle voulait d'abord connaître le fin mot de l'histoire, avant de se confier.

— Viens avec moi, lui dit son amie.

Sabrina suivit Flora jusqu'à sa chambre, qu'elle occupait seule en ce moment. Elle aussi, son mari était en voyage d'affaires.

Flora se laissa tomber sur le lit et ouvrit le tiroir de sa table de nuit. Elle en sortit une série de clichés qu'elle tendit à Sabrina.

Il y en avait trois, comme pour elle.

Les images, prises pendant la soirée des Vartanian, ça ne faisait aucun doute, montraient Dona Flora Alvara en train de se faire prendre dans trois positions différentes par un homme dont on voyait distinctement le visage.

Un visage qui ne disait rien à Sabrina.

— C'est qui, lui ? demanda-t-elle sans s'affoler. Je ne me rappelle pas l'avoir vu, l'autre soir...

Flora plongea des yeux paniqués dans les siens. Son visage lisse, aux traits qui semblaient avoir été sculptés au ciseau par un artiste, ressortait d'autant plus qu'elle avait rassemblé ses cheveux noirs en chignon.

— Pas étonnant que tu n'aies pas remarqué sa présence à la soirée, dit-elle. Il n'y était pas.

Les yeux bleus de Sabrina s'arrondirent sous l'effet de l'incompréhension. Puis, au bout d'une seconde ou deux, l'évidence lui apparut, aveuglante :

— Tu veux dire que c'est... un montage ?

— Exactement.

Sabrina fut prise d'une sorte de vertige.

Elle aussi ! Flora aussi, on lui avait fait le coup des photomontages !... Ce qu'elle n'arrivait pas à comprendre, en revanche, c'était pourquoi ! Dans ce domaine, l'Espagnole n'avait rien à cacher à son mari... elle !

Flora posa un index à l'ongle verni de rouge vif sur le visage de l'homme figurant avec elle sur l'une des photos.

— Regarde-le bien, dit-elle, sa tête ne te rappelle rien ?

Sabrina eut une moue incertaine. Il lui semblait vaguement avoir vu cet homme quelque part, en effet. Mais où ?...

— Non, dit-elle, je ne vois pas.

— C'est parce que tu ne t'intéresses pas à la tauromachie. En Espagne, cet homme est aussi célèbre que le Roi. C'est le torero Paco Obregon, la plus grande star actuelle des arènes.

— Ah bon ? fit Sabrina, pas plus impressionnée que ça. Tu le connais ?

— Même pas.

— Bien... Mais – excuse-moi – je ne comprends toujours pas pourquoi ces photos, ou plutôt ces montages, te mettent dans un état pareil. C’est une plaisanterie de mauvais goût, je te l’accorde. Mais en quoi est-ce tellement catastrophique ?

Dona Flora s’empara des clichés et les remit dans sa table de nuit. Puis elle se pencha vers Sabrina, assise à côté d’elle sur le lit, et prit ses mains dans les siennes.

— Je vais t’expliquer pourquoi, dit-elle...

Quand Flora eut terminé, Sabrina était presque aussi catastrophée que son amie. Cette fois, elle comprenait pourquoi ces photomontages représentaient un tel danger pour Flora...

Ne pouvant tenir une seconde de plus, elle lui avoua qu’elle avait été, avant elle, victime d’une « machination » à peu près similaire. Quand elle lui confia, dans la foulée, qu’Anthony Vilar, l’auteur de tous ces trucages, avait été froidement assassiné, elle crut que Flora allait s’évanouir. Sur son beau visage aux traits quasi-mauresques, l’horreur le disputait à la panique.

— Qu’est-ce que... qu’est-ce qu’on va faire ? balbutia l’Espagnole.

— Ne t’inquiète pas, tenta de la rassurer Sabrina. J’ai une arme secrète en laquelle j’ai la confiance la plus absolue. Elle est déjà sur place, et en pleine action. En fait, ils sont même deux.

Cette fois, ce fut Flora, dont les yeux s’agrandirent de stupeur.

Une demi-heure plus tard, Boris Corentin et Aimé Brichot étaient installés autour de Dona Flora Alvara, dans le confortable salon de celle-ci.

Sabrina, elle, se tenait un peu à l’écart, au fond de la pièce, afin de laisser les deux policiers mener tranquillement leur interrogatoire.

Dona Flora, dans son affolement, n’avait même pas pensé à s’habiller : elle portait toujours le peignoir qu’elle avait enfilé à la hâte, après sa séance d’UV.

Dans un réflexe d’incorrigible homme à femmes, Boris ne put s’empêcher de laisser glisser son regard sur la cuisse longue et bronzée qui émergeait du peignoir en question. Et sur les seins magnifiques dont le volume écartait inexorablement les pans du peignoir...

Ce qui ne l’empêcha pas d’examiner attentivement, avant de les passer à Brichot, les clichés que Dona Flora venait de lui confier.

Contrairement à Sabrina, l’Espagnole n’avait pas manifesté la moindre gêne à l’idée de laisser les deux hommes la contempler dans ces postures plutôt... intimes. Elle eut même un léger sourire en constatant l’embarras d’Aimé, écarlate une fois de plus.

— Si j’ai bien compris, dit-elle, vous êtes de la Mondaïne, tous les deux.

Vous devez en voir souvent, des comme ça ?...

Boris lui adressa un sourire félin :

— Pas assez souvent, hélas. La plupart du temps, ce sont des photos de crimes sexuels, dont la vedette est un cadavre. Beaucoup moins agréable à regarder que vous, croyez-moi.

Au fond de la pièce, Sabrina eut un sourire en coin. Décidément, « son » Boris était incorrigible... Même en sa présence, il ne pouvait pas s'empêcher de draguer sa copine. Mais après tout, elle n'était pas mariée avec lui et ne se sentait pas le droit de lui en vouloir.

— Donc, reprit-il plus sérieusement, résumons-nous : c'est bien vous, sur ces photos ?

— C'est bien moi, en effet, acquiesça l'Espagnole. Et ne comptez pas sur moi pour en avoir honte. J'assume totalement mes penchants sexuels et mon goût... insatiable pour la sexualité de groupe.

Elle fit saillir insensiblement sa poitrine en direction de Boris pour ajouter, d'une voix feutrée :

— Voyez-vous, commissaire...

— Commandant.

— Commandant... Je suis un peu nymphomane. Chacun ses petits défauts, n'est-ce pas.

— Bien sûr, bien sûr, fit Boris aussi froidement que possible.

Il connaissait assez les femmes pour deviner que celle-ci avait, selon l'expression populaire, « le feu au cul ». Et qu'elle était capable de lui sauter dessus devant Brichot, et même en présence de Sabrina. Alors même qu'elle devait bien soupçonner leurs... relations. Si Sabrina elle-même ne l'avait pas mise au courant, ce qui était probable.

Il décida de garder ses distances. Pour l'instant, en tout cas. Dans l'immédiat, il avait un cadavre sur les bras et une enquête à faire.

— Comme je l'ai déjà dit à Sabrina, reprit-il, je ne suis pas là pour faire la morale à qui que ce soit. La « sexualité de groupe », comme vous dites, les « partouzes », comme on dit communément, ne sont pas interdites par la loi, tant qu'elles se passent entre adultes majeurs et vaccinés. Ce n'est donc pas mon problème. Mon problème, pour l'instant, c'est le vôtre. Sabrina me l'a raconté dans les grandes lignes, mais j'aimerais que vous me l'expliquiez plus en détail, si vous voulez bien.

Reprenant conscience de la gravité de sa situation, Dona Flora reprit son sérieux et attaqua :

— Voilà. C'est très simple, en fait. Mon mari, Don Juan Alvara, est un grand marchand d'art madrilène.

Il est aussi très catholique, presque un intégriste... Ce qui ne l'empêche pas, à l'occasion, de participer avec moi aux petites soirées de nos amis

communs, Sarah et Maurice Vartanian.

Aimé Brichot ne put s'empêcher d'intervenir :

— Il n'y aurait pas une légère contradiction entre sa foi catholique et sa participation, même occasionnelle, à ces... petites soirées ?

Dona Flora lui jeta un regard noir :

— Monsieur... Monsieur ?

— Brichot.

— Monsieur Brichot, je reconnais volontiers qu'on pourrait y voir une certaine hypocrisie de sa part. Surtout chez un homme qui va à la messe tous les dimanches. Mais votre collègue vient de me dire qu'il ne portait aucun jugement moral. J'espère que c'est valable pour vous aussi ?

Aimé se racla la gorge, un peu embarrassé.

— Bien entendu, fit-il.

— Bien, reprit Dona Flora. Il se trouve donc que mon mari, Don Juan Alvara, ferme les yeux sur mes petits... débordements sexuels. D'autant plus qu'il est incapable de satisfaire à lui seul mes... appétits. Qui, dans ce domaine, sont presque impossibles à assouvir, comme je viens de vous le confier.

Sur cette dernière phrase, elle n'avait pas pu s'empêcher de couler un regard provocant à Boris. Qui fit comme si de rien n'était.

— Mon mari ne m'impose qu'une seule restriction, continua Dona Flora : les toreros.

— Pardon ? firent ensemble Boris et Aimé.

— Les toreros. Les matadores de toros, comme on dit chez nous. Vous avez sûrement entendu dire, commandant, que les femmes de la grande bourgeoisie espagnole ont toujours fantasmé sur ces dieux de l'arène, qui sont souvent issus de milieux très modestes. Je crois qu'en France, on appelle ça le « fantasme du camionneur »... Un fantasme que mes concitoyennes sont nombreuses à assouvir à la moindre occasion. Pour la plus grande joie des toreros, vous vous en doutez.

— Et j'imagine, fit Boris, que vous partagez ce fantasme. Et que vous non plus, vous ne ratez pas une occasion de l'assouvir.

Dona Flora laissa échapper un profond soupir. Un soupir de regret.

— Hélas, dit-elle, pour ce qui me concerne, tout ça appartient au passé. Un passé définitivement révolu, depuis que j'ai épousé Juan. Avant lui, c'est vrai, j'ai collectionné les amants parmi les célébrités de l'arène... entre autres. Du jour où nous nous sommes mariés, Juan et moi, il me l'a interdit définitivement.

— Et pour quelle raison ? demanda Boris.

— Tout simplement, répondit Flora avec une pointe de lassitude, parce

que ces gens-là sont des stars. Vous « sortez » avec l'un d'eux et vous vous retrouvez en couverture des magazines « people ». Et ça, mon mari m'a averti dès le début que si cela arrivait, il se sentirait à la fois ridicule et déshonoré. En un mot, qu'il ne le tolérerait pas. Et qu'il demanderait aussitôt le divorce. Inutile de vous dire qu'avec ce genre d'éléments dans le dossier, il l'obtiendrait aussitôt. Et dans ce type de cas, la loi espagnole est plutôt sévère avec les femmes. Je me retrouverais sans rien, ou presque.

Elle soupira encore et ajouta, en désignant son superbe intérieur d'un geste circulaire :

— Voyez-vous, on s'habitue au luxe, au confort... à l'argent. Moi, en tout cas, je ne pourrais plus m'en passer. Je viens d'un milieu modeste. Pour moi, ce mariage avec Don Juan Alvara représentait le sommet de la réussite. À l'idée de me retrouver pauvre à nouveau, je...

Les sanglots qui lui montaient à la gorge l'empêchèrent de finir sa phrase.

Boris, pas vraiment ému, joua machinalement avec les trois photomontages, comme avec les éléments d'un étrange jeu de cartes.

— Et je suppose, reprit-il, que vous allez nous dire que l'homme qui figure avec vous sur ces photos est un célèbre torero espagnol ; qu'il n'était pas à la soirée des Vartanian, et que vous ne le connaissez même pas.

Dona Flora reprit le contrôle d'elle-même et répliqua d'une voix fière :

— C'est exactement ce que je vais vous dire. Je connais Paco Obregon de nom et de visage, comme tous les Espagnols, de même que tous les Français connaissent Alain Delon. Mais je ne l'ai jamais rencontré de ma vie ! Ni à cette soirée, ni ailleurs.

Boris et Aimé échangèrent un regard entendu. Ils pensaient la même chose : à savoir que si ces photos, vraies ou fausses, n'avaient pas mis son mariage en danger, Flora Alvara s'en serait probablement vantée. Ce qui prouvait bien qu'elle était sincère.

Ce dont Boris, d'ailleurs, avait tendance à ne pas douter. Surtout que l'« épisode » Dona Flora venait tout de suite après l'« épisode » Sabrina Ricordi. Il y avait là un enchaînement qui ne pouvait pas être le fait du hasard.

Il posa sa question suivante plus pour la forme qu'autre chose, étant déjà certain de la réponse :

— Est-ce que quelqu'un vous a contactée ? Vous a menacée de montrer ces photos à votre mari en échange de... quoi que ce soit ?

Dona Flora secoua énergiquement la tête :

— Non. Personne. On a glissé ces photos sous ma porte, ce matin. Pas un mot ne les accompagnait, pas un coup de téléphone n'a suivi. Rien.

Aimé Brichot tritura sa petite moustache blonde :

— En tout cas, la personne qui se livre à cette sinistre plaisanterie n'aime pas beaucoup la Poste : dans les deux cas, l'enveloppe est parvenue de la

même façon à sa destinataire.

Boris se laissa aller en arrière dans son fauteuil, pour mieux réfléchir.

— Et pourtant, murmura-t-il comme pour lui-même, je ne peux pas m’empêcher de continuer à croire à une histoire de chantage...

Soudain, du coin de l’œil, il aperçut Sabrina. La jeune femme, après s’être sans façon servi un verre, s’était insensiblement rapprochée du groupe. Histoire, probablement, de mieux entendre ce qui se disait.

— Pour ce qui te concerne, Sabrina, lui dit Corentin, on ne peut pas te menacer de révéler ton passé à ton mari, puisqu’il est déjà au cour... Bon sang !

Il se redressa d’un coup et planta son regard dans celui de Dona Flora.

— Je vais vous demander une chose, dit-il. Une chose un peu délicate. Pardonnez-moi et ne vous offusquez pas de la question. Il faut absolument que je vous la pose.

Flora Alvara eut un sourire aguicheur :

— C’est indiscret à ce point-là ?

— Franchement, oui.

Boris y alla en « marchant sur des œufs » selon l’expression favorite de Charlie Badolini :

— Est-ce que par hasard, il y a longtemps, demanda-t-il, vous n’auriez pas, même occasionnellement, travaillé pour une agence de... enfin, de...

— De call-girls, tu peux le dire, intervint Sabrina derrière son dos.

Boris lui jeta un regard reconnaissant, pour avoir prononcé à sa place les mots qui fâchent.

Sabrina s’adressa cette fois directement à Flora Alvara :

— Tu peux lui dire, tu sais. Il est déjà au courant, pour moi.

L’Espagnole se détendit et eut un imperceptible sourire :

— C’est vrai, commandant, dit-elle : j’ai été call-girl à mes... débuts dans le monde. Pute, disons le mot. C’est même comme ça que j’ai rencontré mon mari : comme client. Sabrina et moi, nous appartenions au même réseau : celui de madame Amandine.

— Je connais, fit sobrement Boris.

— Maintenant que je vous l’ai avoué, reprit Flora Alvara, je vous demanderai de garder ça pour vous.

Il y a des choses qu’on ne pardonne pas, dans la jet-set. Partouzeuse et nympho, c’est considéré comme très chic. Mais si mes « amis » apprenaient que je suis une ancienne prostituée, je ne serais plus reçue nulle part.

Corentin ne put s’empêcher de sourire à l’évocation de ces « valeurs », décidément très spéciales, qui avaient cours dans un certain monde.

— Vous pouvez compter sur ma discrétion, assura-t-il. Malheureusement, cette information ne peut pas constituer le levier d'un éventuel chantage, puisque votre mari est au courant de votre passé. Je crains que nous ne soyons pas plus avancés...

Il regarda Aimé Brichot :

— Bien... On va réfléchir à tout ça et continuer à chercher.

Ils prirent congé, après avoir demandé à Dona Flora Alvara de garder le secret le plus absolu sur cette enquête. Et en particulier sur la mort d'Anthony Vilar.

Une fois dans l'artère la plus commerçante de Courchevel, Aimé Brichot se racla la gorge, signe caractéristique, chez lui, qu'il avait quelque chose à dire.

— Qu'est-ce qu'il y a, Mémé ? demanda Boris.

— Il y a, répondit Brichot, que je te trouve un peu pessimiste, quand tu dis que nous ne sommes pas plus avancés. D'accord, leurs maris à toutes les deux sont au courant de leur passé de call-girls et on ne peut pas les faire chanter avec ça. Mais il y a un autre élément.

— Ah oui ? Lequel ?

— Mais... celui-là, justement ! Nos deux « vie-times » ont une chose en commun, et pas n'importe laquelle : elles ont toutes les deux travaillé comme call-girls, à la même époque, et dans la même agence, en plus. C'est un peu comme dans les affaires de tueurs en série : il y a toujours un point commun entre toutes les victimes ! Et c'est le plus souvent ce point commun qui permet de remonter jusqu'au tueur... En l'occurrence, jusqu'au commanditaire de ces photomontages.

Boris administra une claque amicale sur l'épaule de son coéquipier.

— Mon vieux Mémé, tu viens d'énoncer une évidence tellement aveuglante que je ne l'avais pas vue, obsédé que j'étais par mon histoire de chantage. Tu as raison : il y a sûrement quelque chose à creuser de ce côté-là.

Il ajouta avec un grand rire :

— Décidément, Mémé, je serais perdu, sans toi !

Chapitre VI



Dona Flora Alvara laissa tomber la serviette de bain qui l'enveloppait à hauteur des aisselles, et s'assit dessus : il faisait si chaud, dans le ravissant hammam décoré de céramiques portugaises de l'hôtel Lana, qu'il était impossible de supporter quoi que ce soit. Même un maillot de bain. Son corps de décathlonienne, agrémenté de seins dignes d'une star du X, s'offrit dans toute sa splendide nudité aux regards de son amie Jenny Albright, qui partageait avec elle ce moment de détente à l'Orientale.

C'était Flora qui, ayant besoin de se détendre après les récents événements, avait proposé à Jenny cette petite séance de hammam en commun.

L'Anglaise, qui, elle ne s'était même pas embarrassée d'une serviette, contempla d'un œil gourmand le corps superbe de Flora, trempé comme après un long jogging. Les gouttelettes de sueur lui dégoulaient sur le visage et sur le corps, glissant jusqu'à la pointe dure et noire de ses seins, où elles restaient accrochées quelques instants, hésitantes, avant de s'écraser sur ses cuisses.

Les deux jeunes femmes étaient assises face à face, toutes proches l'une de l'autre, sur la « banquette » carrelée. Flora avait un pied posé dessus, l'autre par terre. Ce qui offrait à Jenny une vue imprenable sur son bas-ventre, et sur son magnifique « Iroquois », aussi trempé que le reste de sa personne. Cette position avait également l'« avantage » de révéler la moiteur de sa corolle intime, libérée, elle, de toute pilosité environnante.

Jenny Albright, dont la peau blanche, tavelée de taches de rousseur, et la crinière flamboyante, contrastaient avec la peau sombre et les cheveux noirs de l'Espagnole, ouvrit à son tour instinctivement les jambes. Presque malgré elle, sa main se dirigea entre ses cuisses où, du bout des doigts, elle se mit à agacer le petit bourgeon déjà turgescent qui pointait entre ses lèvres intimes.

Avec un sourire complice, Flora Alvara suivit des yeux le petit manège de son amie. Ce qui lui permit de constater une fois de plus ce dont elle avait déjà eu maintes fois l'occasion de se rendre compte : à savoir que Jenny était une vraie rousse. Dont la pilosité intime, laissée à l'état « sauvage » au contraire de la sienne, évoquait un feu de forêt à l'automne.

— Tu sais ce que je ferais bien, là, maintenant ? demanda Jenny avec son accent à la Jane Birkin.

Flora Alvara laissa échapper un petit rire :

— Je crois en avoir une idée assez précise. Mais dis-le moi quand-même... pour le plaisir de l'entendre.

— Je te boufferais bien la chatte. Tu sais que la vue de ton « Iroquois » me fait toujours mouiller comme une folle...

— Petite salope ! rigola Flora. Je croyais que tu préférerais les hommes ?

— C'est vrai, je préfère les hommes. Ça n'empêche pas le reste. Et puis, on n'a pas d'homme sous la main...

— Autrement dit, tu te rabats sur moi faute de mieux.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, tu le sais bien.

— Je sais... je plaisantais, fit Flora. Pour ne rien te cacher, moi aussi, je m'offrirais bien une petite partie de jambes en l'air en ta compagnie. Mais franchement, ici, ça ne me paraît pas très prudent. On est toutes seules pour l'instant, mais quelqu'un pourrait entrer à n'importe quel moment.

Jenny Albright eut un rire espiègle.

— Justement, dit-elle, c'est ça qui est excitant, non ?

Flora reprit un semblant de sérieux :

— Je ne dis pas le contraire, mais... non. Tu le sais aussi bien que moi, d'ailleurs : nos folies sexuelles ne doivent pas sortir de chez Sarah et Maurice. On s'est tous engagés à respecter cette règle.

Jenny Albright se rembrunit légèrement. Flora lui trouva l'expression d'une petite fille à qui on vient de refuser la satisfaction d'un caprice.

L'Espagnole eut un rire un peu rauque :

— Tu sais quoi ? dit-elle. Voilà ce que je te propose : on sort d'ici, on se douche en vitesse, et on va chez moi.

Elle lui adressa un regard prometteur en ajoutant :

— Peut-être qu'une fois à la maison, on pourra reprendre une petite douche... ensemble ? Ou alors, vérifier toutes les deux que la bonne à bien

changé les draps de soie de mon grand lit ?... Qu'est-ce que tu en penses ?

Au sourire radieux qui éclaira soudain le visage de Jenny, Flora sut qu'elle n'en pensait que du bien.

— Je suis partante, fit l'Anglaise. Surtout que...

— Surtout que quoi ?

— Eh bien... il y a un truc dont il faut que je te parle. Mais pas ici.

Vingt minutes plus tard, dans la salle de bains principale du chalet de Dona Flora Alvara, les deux femmes étaient debout l'une contre l'autre, sous une large et puissante cascade d'eau chaude, complétée par une série de jets latéraux. La vapeur qui montait dans la cabine de douche – assez spacieuse pour deux personnes – en opacifiait les parois vitrées, entre lesquelles régnait un brouillard plus épais encore que dans le hammam.

Jenny Albright, la tête rejetée en arrière, s'abandonnait voluptueusement aux caresses que Flora lui prodiguait sur tout le corps, à l'aide d'une grosse éponge naturelle.

Sur tout le corps...

Chaque fois que l'éponge disparaissait entre les cuisses de l'Anglaise, celle-ci écartait un peu plus les jambes et laissait échapper un râle de plaisir, un peu plus accentué que le précédent.

Soudain, elle saisit le poignet de Flora et s'empara de l'éponge.

— À moi, dit-elle.

En se collant de toute la surface de sa peau blanche contre la peau brune de son amie, Jenny Albright entreprit de la « nettoyer » à fond. En commençant par le dos. Puis elle la retourna et l'obligea à prendre appui sur les parois de la cabine, pour savonner longuement la croupe saillante et ferme de l'Espagnole. Avec application, Jenny fit aller et venir l'éponge, en une succession de longues trajectoires caressantes, depuis le sillon des fesses de Flora jusqu'à la naissance de sa nuque. Et inversement. Elle fit ensuite subir le même traitement à ses longues jambes, l'une après l'autre, en prenant son temps, s'attardant un peu plus sur les longues cuisses brunes de l'Espagnole, dont elle faisait le tour en s'insinuant davantage entre elles à chaque « voyage ». Enfin, d'une poussée délicate, elle obligea Flora à écarter les jambes. L'éponge trempée s'aventura alors entre les sphères soyeuses de ses fesses, jusqu'au renflement charnu protégeant sa féminité la plus secrète. Là, elle s'attarda en une série de mouvements circulaires délicats, juste assez appuyés pour conduire sa partenaire au bord de l'extase. Mais qui s'interrompaient toujours, diaboliquement, juste avant la tornade libératrice.

— Arrête... ou fais-moi jouir ! gémit Flora. Je n'en peux plus. Tu vas me rendre folle !

Jenny se redressa pour lui murmurer dans le cou :

— Folle de désir, oui. C'est exactement ce que je veux. Après, je n'aurai plus qu'à appuyer sur ton petit bouton pour te faire exploser. Mais plus tu auras attendu, plus cette explosion sera violente. Tu vas voir, ma belle salope : je vais t'emmener tout droit au ciel.

Flora se retourna d'un seul coup :

— Et moi, dit-elle d'une voix rendue rauque par le désir, je vais t'emmener tout droit dans mon lit. Et pas plus tard que tout de suite. Et tu as intérêt à me faire jouir comme une folle, sinon je te tue !

Jenny Albright éclata de rire.

— Tu peux compter sur moi, dit-elle.

Les deux femmes se séchèrent à toute vitesse. Jenny n'avait pas encore fini de s'essuyer quand Flora l'attrapa par la main et l'entraîna à sa suite. Elles étaient aussi nues l'une que l'autre, mais Flora se moquait éperdument d'être surprise par une domestique. De toute façon, depuis le temps, sa cuisinière et sa femme de ménage savoyardes en avaient vu d'autres...

Et puis, la chambre « de maître » – de « maîtresse », en l'occurrence – était juste à côté de la salle de bains.

Avec force, Flora Alvara jeta Jenny Albright sur l'immense lit, aux draps de soie, comme elle le lui avait annoncé.

Aux draps de soie rose...

Elles se contentèrent de rejeter le couvre-lit, mais, affolées par le désir qui les brûlait littéralement, ne prirent pas la peine d'ouvrir les draps.

Sans se consulter, dans un même réflexe, Flora et Jenny se jetèrent l'une sur l'autre, tête-bêche, Jenny en-dessous et Flora couchée sur elle. Par un de ces hasards qui, dans ce cas précis, faisaient particulièrement bien les choses, elles avaient à peu près la même taille. En vertu de quoi, leurs corps « s'emboîtaient » aussi parfaitement l'un dans l'autre que les pièces d'un jeu de Lego. Le sexe noir de Flora se posa avec une impeccable précision sur la bouche de Jenny... dont la corolle nacrée vint au même instant appliquer un tendre baiser sur les lèvres pulpeuses de son amie.

Le ballet diabolique de leurs langues se déchaîna.

Dans l'état de tension sexuelle où elles étaient toutes les deux, il ne leur fallut que quelques instants pour atteindre, ensemble, le paroxysme du plaisir.

Ce fut comme si un courant électrique à haute tension les traversait au même moment. Accrochées l'une à l'autre, chacune le visage encore enfoui entre les cuisses de sa partenaire, elles furent emportées par une succession de secousses sismiques qui les secouèrent interminablement. Leurs cris libérateurs, longs et douloureux comme des hurlements de souffrance, se confondirent... et s'arrêtèrent en même temps.

Il s'écoula encore de longs instants, le temps de reprendre leur souffle, avant que Flora et Jenny ne se détachent l'une de l'autre pour s'écrouler, flanc

contre flanc, toujours tête-bêche, avec un sourire extatique. Toutes les deux avaient le visage inondé par la liqueur de plaisir qui avait ruisselé du ventre de l'autre.

— Putain !... lâcha finalement Flora. Je n'avais pas joui comme ça depuis... depuis je ne sais même plus quand.

Jenny eut un rire fatigué :

— Je te l'avais promis, que tu prendrais un pied d'enfer...

— Oui... mais là, je dois dire que tu t'es surpassée.

— Tu n'étais pas mal non plus.

Elles rirent toutes les deux, presque silencieusement, de ces congratulations mutuelles.

Il y eut un nouveau silence, assez long, rompu par Jenny Albright.

— Au fait... Je t'ai dit tout à l'heure que je voulais te parler d'un truc.

— Ah oui, c'est vrai, fit Flora, encore dans les « vapes » du plaisir. Vas-y...

— Ce matin, j'ai trouvé sous ma porte une série de photos. Trois photos, pour être exactes.

Les paroles de Jenny firent à Flora l'effet d'un seau d'eau glacée en pleine figure. Cette fois, elle était totalement dégrisée.

Elle se redressa sur un coude pour pouvoir regarder son amie au fond des yeux.

— Et je parie, dit-elle, que ces photos te représentent, à la sauterie des Vartanian, en train de te faire baiser par un type qui n'y était pas et que tu n'as jamais vu de ta vie.

Cette fois, ce fut Jenny qui se releva sur le lit comme si elle venait d'être piquée par une guêpe.

— Quoi ? Mais comment est-ce que tu...

— Parce qu'il m'est arrivé la même chose, figure-toi. Et pas plus tard qu'hier. Mes photos à moi me représentent avec Paco Obregon. Tu sais, le fameux torero ? Et tu sais aussi quel est le point de vue de Juan, en ce qui concerne mes relations avec les toreros ? Autant te dire que je suis dans une sacrée merde.

— Moi, c'est pareil, fit Jenny. Sauf que moi, c'est avec Jeff Beasley, le chef de la ligue anglaise de défense des animaux. John fait des cauchemars toutes les nuits à propos de ce type, qui le persécute depuis des années parce qu'il pratique la chasse à courre.

John a beau être un type tolérant, il ne me le pardonnerait jamais.

Flora posa une main à la fois rassurante et caressante sur la cuisse de son amie.

— Tu as de la chance, dans ton malheur, dit-elle. ON a de la chance... Je connais justement l'homme de la situation. À l'heure qu'il est, il est déjà en train de s'occuper de mon problème. Et je suis sûre qu'il ne demandera pas mieux que de s'occuper du tien, par la même occasion.

Boris et Aimé n'eurent aucun mal à retrouver le chemin du chalet de Dona Flora Alvara. Et ne furent pas exagérément surpris, en débarquant dans son salon, de la trouver, elle et son amie, toutes les deux en peignoir de bain. Décidément, pensa Corentin, dans cette station chic, les riches semblaient avoir la manie de se balader à poil, ou presque, à longueur de journée.

Flora Alvara vint à leur rencontre :

— Commandant Corentin, capitaine Brichot, permettez-moi de vous présenter lady Clarendon, c'est-à-dire mon amie Jenny Albright. Jenny est anglaise et elle est la femme de lord Clarendon. John, de son prénom.

Jenny se leva de son fauteuil et serra poliment la main des deux policiers. Non sans que son regard vert ne s'attarde un peu plus longuement sur l'anatomie de Boris.

Qui, à la lueur gourmande qui brillait dans les yeux de l'Anglaise, et à la rougeur anormale de ses joues, comprit en un flash la situation.

Les deux jeunes femmes venaient de s'envoyer en l'air comme des grandes, sans aucune aide masculine.

Et au regard de l'Anglaise, il était clair que celle-ci aurait volontiers « remis le couvert » avec lui.

Il comprenait mieux, maintenant, pourquoi toutes les femmes qu'il rencontrait à Courchevel étaient, soit en peignoir, soit en tenue provocante.

Le sexe, ici, semblait être la principale activité, en dehors du ski.

Et même, sûrement, loin devant le ski, pour la plupart de ces bourgeoises riches et désœuvrées...

Ils s'installèrent tous les quatre et Boris attaqua :

— Bien, Miss Albright... Pardon : lady Clarendon...

— Appelez-moi Jenny, je vous en prie, le coupa l'intéressée avec un sourire chargé de sous-entendus érotiques.

— D'accord, Jenny... Dona Flora m'a dit au téléphone que vous êtes dans la même situation qu'elle, ayant vous-même reçu une série de photos compromettantes. Je peux les voir ?

Pas plus gênée que ne l'avait été Flora, la veille, Jenny tendit « ses » photos à Boris.

Qui les examina l'une après l'autre avant de demander :

— Bien entendu, l'homme qui est avec vous sur ces clichés ne participait pas à la soirée des Vartanian ?

— Non. Je ne l'ai jamais rencontré de ma vie. Mais je sais qui c'est. Il s'agit de Jeff Beasley, un écologiste anglais, défenseur de l'environnement et président de la Ligue de Protection des Animaux. Voilà des années qu'il entreprend toutes sortes d'actions contre mon mari. Des actions qui vont du simple procès à l'invasion pure et simple de notre château avec ses... « troupes ».

— Parce que, si j'ai bien compris, reprit Boris, votre mari, lord Clarendon, s'obstine à pratiquer la chasse à courre ?

L'Anglaise se rembrunit :

— Il ne « s'obstine » pas, monsieur Corentin. La chasse à courre est une tradition ancestrale, dans sa famille, et ce depuis des siècles. C'est aussi un droit légitime accordé par la constitution britannique. Et, accessoirement, une pratique qui fait vivre des centaines de personnes.

— Très bien, fit Boris, qui préféra ne pas insister sur ce sujet très controversé. Et pour... le reste, je suppose que votre mari à l'esprit aussi large que celui de Dona Alvara, mais qu'il ne vous pardonnerait pas d'avoir ce genre de rapports avec un homme qui, j'imagine, représente son pire cauchemar ? C'est à peu près ça ?

— C'est exactement ça, fit Jenny en retrouvant le sourire.

— Et vous non plus, intervint Brichot, personne ne vous a contactée depuis que vous avez reçu ces photos, pour vous demander quoi que ce soit.

— Personne.

Aimé dézippa sa parka, qui le faisait crever de chaud dès qu'il mettait les pieds à l'intérieur.

— Et vous pensez, vous aussi, dit-il, que votre mari, s'il voyait ces photos, divorcerait en vous laissant dans le dénuement ?

À son étonnement, lady Clarendon, Jenny Albright pour les intimes, lui adressa un sourire coquin.

— Ce n'est pas certain, dit-elle. Voyez-vous, mon mari tient beaucoup à moi. Je me suis même arrangé pour qu'il ne puisse plus se passer de moi. C'est une question de savoir-faire, si vous voyez ce que je veux dire. En clair, je le tiens par les...

— Je vois, l'interrompit Aimé, qui rougissait déjà sans que la chaleur y soit pour rien.

Jenny se tourna vers Boris pour ajouter :

— Mais enfin, on ne sait jamais, n'est-ce pas ? Ce qui est sûr, c'est que ça ferait quand même des histoires. Franchement, j'aimerais mieux qu'il ne voie jamais ces photos.

Corentin hocha pensivement la tête.

C'était quand même une drôle d'affaire. Trois femmes, représentées sur des photomontages plus que compromettants, à qui on envoyait ces photos

sans la moindre tentative de chantage. D'autant plus étrange que ces trois femmes auraient eu largement les moyens de payer. Et de grosses sommes, encore.

Et si c'était tout simplement dans le but de détruire leur mariage, pourquoi leur avoir envoyé ces photos à elles, au lieu de les faire parvenir directement à leurs maris ?

Décidément, plus Boris retournait ce problème dans tous les sens, moins ce problème en avait... de sens.

Il fixa gravement Jenny Albright.

— Je vais devoir, dit-il, vous poser une question embarrassante. Une question que j'ai déjà posée hier à Dona Flora, et à laquelle elle a bien voulu répondre...

Jenny se cala dans son fauteuil :

— Allez-y.

— Avez-vous, à un moment ou un autre, travaillé pour une agence de call-girls ?

L'Anglaise devint livide. Sa bouche s'entrouvrit comme si elle cherchait de l'air. Dans une sorte de réflexe, comme si elle cherchait du secours, elle se tourna vers son amie Flora.

Qui eut un hochement de tête approuvateur.

— Tu peux lui dire, fit-elle. Il sait déjà, pour moi et pour Sabrina.

En se faisant visiblement violence, comme lorsqu'on « lâche » un secret enfoui depuis longtemps, Jenny Albright opina de la tête avant d'articuler :

— En effet. J'ai pratiqué cette... activité. Mais c'est fini depuis longtemps.

— Je n'en doute pas, fit Boris qui savourait secrètement le comique de la situation. Et vous n'auriez pas travaillé pour une certaine madame Amandine, par hasard ? À la même époque que vos deux amies ?

Jenny avala sa salive et reprit le dessus :

— Puisque vous savez tout... C'est vrai : on a travaillé ensemble, toutes les trois.

Brichot se racla la gorge, un peu gêné.

— Et est-ce que, par hasard, ce n'est pas par cette... filière que vous auriez connu votre mari ?

— Exactement, répondit Jenny, cette fois sans hésiter.

Corentin tapota nerveusement la série de photos qu'il tenait toujours entre ses doigts.

— Autrement dit, fit-il à l'intention d'Aimé, on ne menace pas non plus lady Clarendon de révéler son passé à son mari, puisqu'il est déjà au courant.

Brichot soupira en remontant ses lunettes sur l'arête de son nez. Avant d'adresser à Boris un sourire entendu.

— Peut-être, fit-il, mais avoue tout de même que la piste se confirme : ce ne sont plus deux, mais trois « victimes », à avoir toutes les trois le même passé. Une chose est à peu près certaine, maintenant : c'est bien de ce côté-là qu'il faut chercher.

Boris pouvait difficilement ne pas être d'accord. Mais chercher où ? Sabrina, Flora et Jenny avaient toutes les trois été call-girls, d'accord. Leurs maris à toutes les trois étaient au courant, puisqu'ils avaient d'abord été leurs clients, d'accord...

Et après ?

Décidément, ce qui s'était annoncé comme un petit séjour d'agrément à la montagne se transformait en un vrai casse-tête chinois.

Une énigme, oui. Mais beaucoup plus corsée que prévu...

Chapitre VII



Dans un demi-sommeil, Boris Corentin tendit machinalement le bras vers l'autre moitié du lit... où aurait normalement dû se trouver Sabrina. Mais au lieu du corps tiède et merveilleusement proportionné de la jeune femme, sa main ne rencontra qu'un oreiller froid.

Il ouvrit un œil et attrapa sa montre sur la table de chevet. Presque onze heures ! Il éprouva un bref sentiment de culpabilité en constatant qu'il avait fait, malgré lui, une grasse matinée plutôt prolongée.

Il était vrai que la journée de la veille l'avait vidé. Une journée plutôt épuisante, qui avait commencé, sous l'impulsion de Sabrina, par la descente de trois pistes « noires » : la Chanrossa, les Marmottes et l'Aiguille du fruit. Ensuite, il y avait eu l'interrogatoire de lady Clarendon, ex-Jenny Albright, ex call-girl chez madame Amandine, qui n'avait débouché que sur des cogitations infructueuses et frustrantes... Et pour finir, après un dîner-raclette au restaurant de l'hôtel Saint-Joseph, une nouvelle séance de galipettes nocturnes avec Sabrina. Qui, comme si l'appétit sexuel lui revenait en « mangeant », se montrait à chaque fois plus ardente et plus exigeante au plaisir.

Boris se déculpabilisa en se disant que, de toute façon, se lever à l'aube ne l'aurait pas avancé à grand-chose. D'ailleurs, s'il y avait eu du nouveau, Sabrina ou Aimé se seraient empressés de l'arracher au sommeil.

Il se dirigea vers la douche en pensant que leur « hôtesse » – plus qu'accueillante, il fallait le reconnaître – était sans doute allée lui acheter des croissants. Délicate attention. À moins que ce ne soit déjà fait et qu'elle ne l'ait pas attendu pour petit-déjeuner en compagnie d'Aimé.

Il trouva celui-ci tout seul, en descendant. La table du « breakfast » était mise, et Brichot avait terminé le sien depuis longtemps.

— Ça va, Mémé, bien dormi ? s'enquit Boris en se versant un grand bol de café noir.

— Comme un bébé. Y'a pas à dire, l'air de la montagne, c'est un vrai somnifère.

Corentin empoigna un croissant encore tiède, qu'il entreprit de recouvrir de confiture d'abricots.

— Tu as une idée de la suite du programme ? demanda Brichot alors que sa flèche venait de faire disparaître la moitié de son croissant d'un seul coup de mâchoire.

Boris prit le temps d'avaler ce qu'il avait dans la bouche :

— Franchement, dit-il, le programme me semble un peu flou. Je pense que, dans un premier temps, on pourrait appeler Rabert et Tardet et leur demander d'examiner à la loupe le dossier de madame Amandine, ainsi que les dossiers de toutes les filles ayant travaillé pour elle. Tous ceux que nous avons en notre possession, en tout cas.

Voir Boris dévorer avec autant d'appétit avait fait renaître celui d'Aimé. Qui, ne pouvant résister davantage, s'empara d'un toast, qu'il se mit à beurrer avec application.

— Ça me semble en effet la démarche la plus logique, dit-il, puisque les trois victimes du photographe ont toutes en commun le même passé de call-girl. Si quelqu'un leur en veut au point de vouloir détruire leur mariage, c'est sûrement à cause d'un truc qui s'est passé à cette époque.

Boris soupira, tout en continuant à mâcher pensivement.

— Ça me paraît évident, Mémé. Malheureusement, pour découvrir ce « truc », comme tu dis, qui leur serait arrivé à toutes les trois, il va nous falloir plus de chance que pour gagner au Loto. Imagine que le truc en question soit lié, par exemple, à un client qu'elles auraient eu en commun. Si c'est le cas, on l'a dans le baba. Parce que la liste de leurs clients ne figure pas dans le dossier des filles. Tu me diras qu'on pourrait interroger les trois ex-call-girls qu'on a sous la main. Mais ça ne donnerait sûrement pas grand-chose, vu que, dans ce genre de relations, les clients ne déclinent pas leur identité. Ils payent, ils s'envoient en l'air, et au revoir mademoiselle. Point final.

Sur sa lancée, Aimé Brichot, anglophile jusqu'aux papilles, se resservit avec gourmandise une tasse de thé : un *Broken Orange Pekæ* en provenance directe de chez Fortnum & Mason's, à Londres.

— Tu as raison Boris, dit-il. N'empêche que ça vaut quand même le coup d'essayer. Je pense même qu'on devrait faire deux choses : un, charger Rabert et Tardet du boulot que tu viens de suggérer ; deux, demander à nos trois victimes de nous décrire leurs anciens clients. Ceux dont elles se souviennent, en tout cas. Si ça se trouve, il y en aura un qui les aura particulièrement marquées, pour une raison quelconque, et qu'elles auront en commun. Ça ne résoudra pas forcément l'énigme, mais... sait-on jamais ?

Corentin finit de vider son bol de café et hocha la tête :

— Ça me paraît une excellente idée, Mémé. Et puis, de toute façon, vu qu'on n'a pas d'autre piste pour l'instant... on n'a rien à perdre.

Sabrina fit son apparition à cet instant précis. Elle avait les joues rosies par le froid et les bras chargés de paquets. Le fuseau-body qu'elle portait était encore plus moulant et indiscret que celui de la veille... si c'était possible. Dans un réflexe, Aimé Brichot détourna pudiquement le regard.

— Alors, les hommes, lança-t-elle joyeusement, on a apprécié mon petit breakfast ?

— Délicieux ! firent ensemble Boris et Aimé, la bouche pleine.

Sabrina jeta ses paquets au hasard sur un canapé et vint s'asseoir à côté d'eux. Ou, pour être précis, à côté de Boris.

— Eh bien, j'espère que vous avez repris des forces, dit-elle, parce qu'il y a du nouveau, figurez-vous.

Corentin et Brichot se regardèrent.

— Ne me dis pas, fit Boris, qu'une AUTRE de tes copines partouzeuses a reçu des photomontages compromettants ?

— C'est exactement ce que je m'apprêtais à t'annoncer, dit Sabrina en s'emparant machinalement d'un croissant. Il s'agit de mon amie Érica Frisch, une Allemande, mariée à un riche homme d'affaires...

— Dont le pire ennemi, l'interrompit Corentin, figure justement sur les photos en question, en train de s'envoyer sa femme.

Sabrina poussa un petit soupir presque amusé.

— On faisait du shopping toutes les deux, ce matin quand en pleine galerie marchande, Érica éclate en sanglots. « Il m'arrive un truc épouvantable, il faut absolument que je te raconte, etc. » Et elle me déballe l'histoire que tu commences à connaître par cœur. Pour les détails, elle te les racontera elle-même... Elle t'attend chez elle. Tu m'excuseras si je ne t'accompagne pas, je suis crevée après ma séance de shopping. Mais c'est facile à trouver, je vais t'expliquer.

Vingt minutes plus tard, Boris sonnait à la porte d'un chalet qui le disputait aux autres en matière de taille et de luxe. Sauf que celui-ci avait délaissé l'architecture typiquement savoyarde pour un style résolument plus

contemporain. Mais « contemporain chic » : une de ces somptueuses « villas d'architecte » qui se fondait harmonieusement dans le paysage alpestre.

À sa grande surprise, un majordome noir lui ouvrit la porte. Ça aussi, ça tranchait nettement avec les habitudes du pays.

Pareil pour la décoration, aussi moderne que l'extérieur : meubles en acier, grands espaces « à vivre », tubulures métalliques, volées d'escaliers laqués blanc, sculptures contemporaines...

La maîtresse de maison apparut, vêtue d'une tunique blanche près du corps prolongée de bottines qui semblaient faire partie du vêtement. L'ensemble évoquait une combinaison d'astronaute sortie d'un film de science-fiction des années soixante. Il rappela aussi à Boris les tenues lancées par le couturier français Courrèges, à la même époque.

Mais si Boris, à cet instant, ne regretta pas de s'être déplacé, ce ne fut pas pour des raisons liées à la décoration ou à la haute-couture. Mais parce qu'Érica Frisch était, de loin, la plus belle œuvre d'art de cette maison.

Longiligne et sculpturale, elle devait mesurer un bon mètre quatre-vingts. L'ovale parfait de son visage mettait idéalement en valeur la moue de sa bouche aux lèvres sensuelles, son nez à peine retroussé, et ses yeux d'un bleu-porcelaine légèrement étirés en amande. La cascade de cheveux blonds qui lui dégringolait sur les épaules achevait de lui conférer une beauté presque irréelle. Comme si elle était née du crayon d'un dessinateur de bandes dessinées et de sa volonté de donner vie au fantasme masculin universel.

Elle s'avança vers Boris d'une démarche souple, la main tendue, avec un léger sourire qui creusa de minuscules fossettes aux coins de sa bouche.

— Érica Frisch, dit-elle en « scannant » rapidement du regard toute la personne de Boris.

— Commandant Boris Corentin.

— Merci d'être venu si vite à mon secours, monsieur Corentin.

Elle avait une voix claire, aussi lumineuse que le reste de sa personne, et un accent germanique à peine perceptible.

— Je peux vous proposer quelque chose à boire ? Café, thé ?

— Merci, fit Boris. Je viens de prendre mon petit-déjeuner.

Érica Frisch eut un rire cristallin, très léger.

— J'imagine, dit-elle, que mon amie Sabrina vous dorlote.

— Je n'ai pas à me plaindre, fit Boris, mi-figue, mi-raisin.

L'Allemande ajouta :

— Et je suis sûre qu'elle ne vous dorlote pas seulement en vous faisant la cuisine...

— Je vous l'ai dit, se contenta de répéter Boris : je n'ai pas à me plaindre. À aucun point de vue.

Érica Frisch eut un sourire entendu.

— Je n'en doute pas. Vous voulez bien venir avec moi ?

La question tombait pile : à cet instant, Boris se sentait prêt à la suivre n'importe où.

Il la suivit à travers le vaste espace d'un salon où les meubles de cuir et tubulures, les tables basses en verre et acier, semblaient flotter, à distance les uns des autres, sur un parquet en teck noir. Pas vraiment chaleureux, comme décor, pensa Boris, mais indéniablement superbe. Le genre d'intérieur qui faisait la couverture des magazines de « déco ».

Corentin découvrit avec stupeur que l'immense salon d'Érica Frisch donnait sur une salle de bains, tout aussi « design » que le reste, sans aucune paroi de séparation. Et que la salle de bains elle-même se prolongeait par un vaste jacuzzi dans lequel on entrait en montant deux marches en teck.

La maîtresse des lieux désigna à Boris un fauteuil bas sur ses pattes d'acier chromé :

— Installez-vous là, dit-elle. Comme ça, nous serons assez près l'un de l'autre pour pouvoir nous parler, malgré le bruit.

— Le bruit ? fit Corentin, interloqué.

— Celui du jacuzzi, fit Érica en se dirigeant vers la salle de bains. J'espère que vous m'excuserez, mais il faut absolument que je me détende, après mes émotions de ce matin.

Elle ajouta avec un petit rire :

— Et pour me détendre, je ne connais que deux choses : le sexe et le jacuzzi.

Boris eut l'impression de vivre éveillé un véritable rêve érotique en voyant Érica Frisch, à quelques mètres de lui, dézipper le plus tranquillement du monde sa combinaison futuriste, enlever ses bottines, et jeter le tout sur une banquette. L'instant d'après, elle apparut entièrement nue sous les yeux stupéfaits... et émerveillés de Corentin. Qui en avait vu, dans sa vie de séducteur, des filles sublimes dans le plus simple appareil, mais des comme celle-là, rarement.

Là encore, le dessinateur érotomane s'était surpassé.

Dans un premier temps, Boris ne la vit que de dos, quand elle s'avança jusqu'au jacuzzi surélevé et escalada majestueusement les deux marches qui permettaient d'y accéder. Mais la manière dont ses fesses pleines ondulaient au sommet de ses jambes interminables, auxquelles ses hanches fines faisaient office de balancier... lui donna le vertige.

Et ce vertige se transforma en une boule de feu au creux de son ventre lorsqu'Érica Frisch se pencha en avant pour saisir le rebord de la vasque afin de ne pas perdre l'équilibre. Ce mouvement ouvrit le sillon qui séparait les deux sphères de sa croupe, offrant à Boris la vision fugitive mais ensorcelante

de la touffeur blonde, presque argentée, protégeant le renflement charnu de sa féminité.

L'instant d'après, Érica Frisch disparut dans le jacuzzi et appuya sur une commande latérale pour mettre le mécanisme en marche. Le bruit annoncé s'éleva – presque un murmure – et l'Allemande ferma les yeux avec un sourire extatique quand les innombrables jets d'eau sous-marins se mirent à caresser chaque centimètre carré de son corps, jusque dans ses replis les plus intimes.

À cet instant, Boris aurait bien aimé être l'un de ces jets d'eau...

Il fit un effort pour se reprendre et revenir à ce qui motivait sa présence ici.

— Je peux voir les photos en question ? lança-t-il en forçant un peu la voix, à cause du « bruit ».

La main d'Érica sortit de la vasque et désigna un minuscule cube chromé, à côté de Boris.

— Là, dit-elle.

Il avait les photos sous les yeux, en effet. Mais, fasciné par le strip-tease de la maîtresse des lieux, il ne les avait même pas vues.

Il s'empara des clichés et la boule de feu, au creux de son ventre, vira à l'incandescence. Pour un peu, il aurait rougi, à la manière d'Aimé Brichot.

C'était bien elle, sans l'ombre d'un doute. C'était bien la créature de rêve – ou plutôt de fantasmes – qui était en train de se baigner nue à quelques mètres de lui. Sauf que sur les images qu'il avait entre les mains, Érica Frisch était en plein déchaînement sexuel. Sur la première photo, elle s'empalait avec une expression de bonheur indicible sur le sexe puissant d'un homme dont on voyait clairement le visage, derrière elle. Sur le deuxième cliché, où le même homme, toujours aussi visible, la prenait en levrette, elle avait les yeux fermés et la bouche ouverte sur un rôle d'extase...

Boris fronça les sourcils en découvrant la troisième photo. C'était un gros plan du visage d'Érica Frisch, en train d'avaler le membre gonflé de son partenaire... dont on ne voyait rien d'autre. Ce qui surprenait Boris, à propos de ce troisième cliché, c'était que, justement, on ne voyait pas le visage de l'homme. Alors que, sur toutes les photos reçues par les trois autres « victimes », le visage du partenaire « virtuel » était parfaitement visible. Ce qui était logique, puisque le « but du jeu », justement, était d'associer sur ces images, telle femme à tel homme, choisi pour des raisons bien précises.

Il agita ce dernier cliché en direction du jacuzzi :

— Il y a une chose que je ne comprends pas, à propos de celle-ci, fit-il.

Laquelle ? demanda Érica, les yeux fermés, la tête appuyée sur le rebord de la vasque.

— Eh bien, celle où vous pratiquez à votre partenaire une...

— Celle où je lui fais une pipe, vous voulez dire ?

Boris se racla la gorge :

— Celle-là même.

— Eh bien ?

— Eh bien, je ne comprends pas ce que cette photo peut avoir de si compromettant pour vous, dans la mesure où vous participez régulièrement aux soirées un peu spéciales des Vartanian, auxquelles, si je ne me trompe, votre mari participe lui aussi de temps en temps. C'est bien ça ?

— Exactement.

— Dans ce cas, poursuivit Boris, votre mari, s'il tombait sur cette photo, ne serait pas spécialement choqué, puisqu'il vous a déjà vu dans cette... situation, et qu'on ne voit pas le visage de votre partenaire.

Sans ouvrir les yeux, Érica Frisch eut un demi-sourire :

— Cette photo-là, dit-elle, c'est pour... m'identifier formellement aux yeux de mon mari, au cas, justement, où il la verrait. C'est, j'imagine, une manière de prouver l'authenticité des deux autres montages.

Un pli d'incompréhension barra le front de Corentin.

— Excusez-moi d'être un peu lent, dit-il, mais je ne comprends toujours pas. En quoi est-ce que ce dernier cliché vous « identifie », comme vous dites, plus que les deux autres ?

Cette fois, Érica Frisch ouvrit les yeux et se redressa dans le jacuzzi. Elle s'appuya au rebord et planta son regard bleu-porcelaine droit dans celui de Boris.

— Parce que, dit-elle, ce que je fais sur cette photo, de très rares femmes peuvent le faire. Je suis capable d'avaler entièrement la verge d'un homme, bourses comprises, aussi grosses que soient cette verge et ces bourses, et de lui sucer la bite tout en lui léchant les couilles.

Boris en resta comme deux ronds de flan. Moins à cause de la « spécialité » que l'Allemande venait d'évoquer d'une manière si directe, qu'à cause du langage particulièrement cru qu'elle avait utilisé pour la décrire.

Malgré lui, les mots d'Érica lui avaient fouetté les sangs. Malgré lui encore, il se sentit s'ériger à toute vitesse dans son jean.

Il avala péniblement sa salive et poursuivit cet « interrogatoire » d'un genre, il fallait bien l'avouer, très spécial.

— Pour en revenir à votre mari, dit-il, vous voulez bien m'en dire deux mots ?

Le sujet, visiblement, intéressait moins Érica Frisch que le précédent. Elle se laissa de nouveau aller en arrière avant de parler :

— Joseph Frisch est l'un des plus riches industriels d'Allemagne, lâcha-t-elle comme une récitation apprise par cœur. La troisième fortune du pays. On

ne devient pas aussi riche sans se faire des ennemis. Kurt Kalbert, l'homme que vous voyez avec moi sur ces montages, est à la fois son concurrent le plus direct et son pire ennemi.

— Vous avez parlé de montages, enchaîna Corentin. Ce qui signifie que ce Kurt Kalbert n'était pas à la soirée des Vartanian et que vous ne le connaissez pas ?

Érica Frisch haussa ses épaules trempées :

— Je l'ai rencontré une fois ou deux, il y a longtemps. Mais je n'ai jamais fait avec lui ce qu'on me représente en train de faire sur ces images.

Corentin hocha la tête :

— Et si votre mari, Joseph Frisch, les voyait, ces images, comment réagirait-il.

— Je crois sincèrement qu'il me tuerait, répliqua l'Allemande avec un sourire assez peu en rapport avec ce qu'elle venait de dire.

De nouveau, elle ouvrit les yeux et inclina le buste en direction de Boris.

— Assez parlé de lui, dit-elle. Maintenant, vous allez faire une chose pour me montrer que vous êtes, non seulement l'excellent flic que Sabrina me dit, mais aussi un vrai gentleman.

— Quoi donc ? fit Boris, pris au dépourvu.

— Enlever vos vêtements et me rejoindre dans le jacuzzi.

Boris, cueilli à froid, n'en revenait pas. Il voulut protester. Pourtant, comme si une volonté étrangère à la sienne le poussait, il se leva et s'approcha de la vasque.

Érica Frisch posa un regard direct sur la protubérance impressionnante qui déformait le pantalon de Corentin. Sa voix descendit d'un ton dans les graves quand elle ajouta :

— J'ai envie de voir ce truc-là de près. Sabrina m'a dit que tu étais monté comme un mulet. Et comme le jacuzzi n'a pas suffi à me calmer les nerfs...

Boris, dans un ultime sursaut de dignité, hésita. Mais la voix soudain rauque d'Érica Frisch fit sauter ce dernier barrage.

— Viens, dit-elle. Vite !

Boris se déshabilla, jetant ses vêtements au hasard autour de lui. Son slip, en glissant sur ses jambes, laissa jaillir à l'air libre une matraque de chair dont la vue fit s'arrondir les yeux de l'Allemande. Qui passa une langue gourmande sur ses lèvres charnues.

Corentin s'immergea jusqu'au menton dans l'eau bouillonnante et Érica ordonna :

— Assieds-toi sur le rebord. Je n'ai pas envie de mourir noyée en te faisant découvrir ma petite spécialité.

Boris, dans un état second, obéit. L'instant d'après, le visage d'Érica

Frisch plongeait vers son bas-ventre. Il crut que son cerveau entrait en ébullition, quand il se sentit disparaître dans le fourreau brûlant de sa bouche avide.

Disparaître... entièrement.

Chapitre VIII



Aimé Brichot releva la tête de sa soupe à l'oignon « des trois vallées », spécialité du restaurant « Chez Ghislain », et se figea, cuiller en l'air.

— Dis-donc, fit-il, ça ne serait pas...

Boris Corentin se retourna, pour suivre le regard fasciné de son coéquipier.

— Si, dit-il, c'est elle.

Pendant quelques instants, les deux hommes s'abandonnèrent à la contemplation des formes sculpturales, moulées dans une tenue d'après-ski très *fashion*, d'une chanteuse-actrice qu'on voyait régulièrement dans les émissions de variétés et les magazines « people ». Dieu ne lui avait pas seulement « donné la foi », comme elle le chantait si bien : il lui avait aussi offert un corps et un visage qui faisait tourner toutes les têtes masculines de l'établissement.

La jeune femme dînait en tête-à-tête avec un homme qui devait être son chevalier servant du moment. En croisant les regards de Boris et Aimé, elle leur adressa à tous les deux un sourire étincelant... qui fit rougir Brichot jusqu'aux oreilles.

D'un signe de menton, Boris lui désigna une autre partie du restaurant :

— Et lui, là-bas, dit-il, tu le reconnais ?

Aimé se retourna :

— Évidemment, tu me prends pour qui ? Il m'arrive de regarder « Les Enfants de la télé », qu'est-ce que tu crois ?

Le célèbre animateur, lui, dînait au milieu d'une joyeuse tablée. Qui comprenait quatre ou cinq filles, toutes plus « canon » les unes que les autres.

Un sourire rêveur flotta sur les lèvres de Boris. Si Courchevel était un paradis, pensa-t-il, ce n'était pas seulement à cause de son hôtellerie de luxe, de ses chalets somptueux, et de ses 150 km de pistes...

C'était aussi un des endroits au monde où on devait rencontrer la plus forte concentration de créatures de rêve au mètre carré... à l'exception, peut-être, des plages de Saint-Tropez en été. L'inconvénient, ici, c'est qu'elles étaient beaucoup plus habillées. Mais comme Boris avait pu le constater depuis quelques jours, l'obligation de se vêtir chaudement ne freinait en rien l'imagination des filles, quand il s'agissait d'être aussi sexy et provocantes que possible.

Il réattaqua sa raclette savoyarde à la viande des grisons – avec des pommes de terre au beurre d'Échiré : un délice ! – sans pouvoir empêcher Érica Frisch de continuer à monopoliser une partie de son cerveau.

La petite séance érotique de la veille, dans le jacuzzi, avait été de celles dont il se souviendrait longtemps. La « spécialité buccale » d'Érica, à elle seule, l'avait conduit aux portes du Paradis. Un truc incroyable ! Des sensations nouvelles, même pour lui, qui en avait pourtant vu d'autres. L'impression que la totalité de son appareil sexuel était pris dans une sorte de tourbillon diabolique, où les caresses venaient de partout à la fois... comme les jets d'eau dans le jacuzzi.

L'Allemande avait accompli l'exploit de le faire se vider deux fois de suite au fond de sa gorge... sans le laisser sortir de sa bouche !

Ce qui ne l'avait pas empêchée d'exiger ensuite que Boris prenne possession de son ventre, et du puits de ses reins. Exigence que Corentin, « gentleman » comme promis, avait satisfaite sans faiblir.

Il avait quand même les « jambes coupées » en regagnant le chalet de Sabrina. Celle-ci avait souri, complice, en comprenant à demi-mot quel traitement son amie Érica venait de lui faire subir. Mais elle avait protesté quand Boris, au lieu de lui faire l'amour, s'était endormi comme une masse. Vidé. À tous les sens du terme.

— Que ma copine te vide les couilles, je n'y vois pas d'inconvénient, avait rôlé Sabrina. Mais que tu n'en gardes pas un peu pour moi, alors là, je trouve ça carrément grossier !

Une « grossièreté » que Boris avait rattrapée le matin même, dès son réveil. En mettant les bouchées doubles.

À l'aide de son immense serviette à carreaux, Aimé Brichot essuya un

filet d'oignon resté accroché à sa moustache blonde.

— Tout de même, Boris, fit-il, je ne voudrais pas jouer les pères-la-pudeur, mais tu avoueras... Ces maris catholiques, limite intégristes, qui prêchent la vertu, tout en fréquentant les partouzes... On atteint des sommets dans l'hypocrisie, tu ne trouves pas ?

Corentin eut un sourire en coin :

— N'oublie pas qu'on n'est pas là pour juger ou pour faire la morale à qui que ce soit, dit-il. Cela dit, entre nous, tu as parfaitement raison : ces quatre types sont effectivement des faux-culs d'anthologie.

Les « quatre types » en question étaient bien sûr les quatre maris des victimes du photographe : Sabrina, Flora, Jenny et Érica.

Car Sabrina leur avait appris au passage un détail qui ne manquait pas de sel : lord Clarendon et Joseph Frisch étaient tous les deux catholiques pratiquants, et « limite intégristes », comme avait dit Brichot. Tout comme Giovanni Ricordi, le mari de Sabrina, et Don Juan Alvara, celui de Dona Flora.

— C'est même incroyable, quand on y pense, continua Aimé, que des types comme ça, non seulement fréquentent les call-girls, mais en plus, les épousent !

— Effectivement, admit Boris. Remarque, ça s'inscrit dans l'ancienne tradition des prêtres dévoyés et des évêques jouisseurs. Cela dit, ce ne sont quand même pas des hommes d'Église...

Il ajouta après un temps de mastication appliquée :

— De toute façon, leur côté « catho » pur et dur ne nous donne pas davantage d'indication sur l'auteur des photomontages. Ils ont ça en commun, c'est tout, de même que leurs femmes ont en commun d'avoir été call-girls.

— Et si c'était eux qu'on visait, et pas leurs femmes ? fit soudain Aimé Brichot, comme frappé d'illumination.

Corentin réfléchit un instant, puis secoua négativement la tête.

— Je ne crois pas, fit-il. Si on voulait s'en prendre à ces hommes, qui sont tous les quatre influents et célèbres dans leurs milieux, c'est à eux qu'on aurait envoyé les photos. Ou plutôt, non : on les aurait envoyées directement à la presse, ou à leurs concurrents, dans le but de les discréditer.

— Et qui te dit qu'on ne l'a pas fait ?

— Mais... nos quatre ex-call girls, qui n'ont pas eu de nouvelles de leurs maris depuis que ceux-ci sont en voyage d'affaires ! Tu peux être sûr que s'ils avaient vu ces photos, leurs femmes auraient entendu parler d'eux ! Et nous aussi, par la même occasion.

Aimé Brichot leur resservit à tous les deux un verre de l'excellent fendant valaisan de la maison. Il s'en octroya une gorgée et s'essuya les moustaches avec un soupir de satisfaction.

— Une vraie merveille, ce petit blanc ! fit-il. Pétillant à souhait !... Au fait, à propos des maris...

— Quoi donc ?

— Ils ont encore une chose en commun : alors que tout le monde partouze joyeusement en couple, chez les Vartanian, ils sont les seuls maris, ou presque, à avoir été absents à cette fameuse soirée... Tu me diras que c'est logique : s'ils avaient été là, on n'aurait pas pu leur faire croire, photomontages à l'appui, que leurs épouses s'étaient envoyées en l'air avec leurs partenaires « virtuels »... puisqu'ils auraient été les premiers à pouvoir témoigner du contraire.

Corentin reposa son verre vide et empoigna le col de la bouteille, dépassant de son seau à glace.

— C'est en effet tout ce qu'il y a de plus logique, Mémé. Cela dit, ça prouve quand même une chose : qu'on n'a pas choisi les quatre filles au hasard. Donc, que le coup a été soigneusement prémédité et organisé.

— Ça, tu vois, fit Aimé, je m'en serais douté...

Machinalement, il se mit à feuilleter le magazine « people » qu'il avait, sans trop savoir pourquoi, ramassé à l'entrée du restaurant.

— Dis-donc, rigola Corentin, on ne t'a jamais appris que ça ne se fait pas de lire à table ?

— Excuse-moi, fit Brichot sans pour autant relever la tête du magazine. Juste une idée comme ça, qui vient de me traverser l'esprit. Sans doute à cause des célébrités qui nous entourent... Mais franchement, il y a une chance sur un million pour que... Nom de Dieu !

— Quoi ? fit Boris. Qu'est-ce qu'il y a ?

Aimé plia le magazine en deux pour le mettre sous le nez de sa flèche. La revue était ouverte à la page « Soirée de Gala ». Une page remplie de petites photos légendées représentant des couples ou des personnalités isolées. Il avait le doigt sur l'une de ces photos.

— Là, dit-il, ce type ! Tu le reconnais ?

Corentin s'empara du magazine. Il ne lui fallut pas plus d'une seconde ou deux pour s'exclamer à son tour :

— Mais... c'est Paco Obregon ! Le torero !

— Tout juste, reprit Aimé : le partenaire virtuel de Dona Flora Alvara, sur les photos ! Maintenant, regarde le « chapô », en haut de la page.

Corentin lut à voix haute :

— « Cartier fête la glisse à Courchevel ».

Il déplia la revue pour consulter la date, sur la couverture :

— C'est celui de cette semaine, dit-il.

Aimé Brichot se contenta de hocher la tête, un petit sourire relevant les

coins de sa moustache. Il savait que Boris et lui pensaient la même chose.

Avant même que son coéquipier le lui suggère, Corentin était revenu sur la page « Soirée de Gala » et la décortiquait des yeux. Quelques secondes après, il laissait tomber le magazine et plantait un regard grave dans celui de Brichot.

— Ils y sont tous les trois ! dit-il : Paco Obregon, Jeff Beasley et Kurt Kalbert !

— Autrement dit, fit Brichot, les partenaires « virtuels » de, respectivement : Dona Flora Alvara, Jenny Albright et Érica Frisch.

Corentin hocha silencieusement la tête.

— Tu vois, Mémé, fit-il, le coup a été organisé de manière encore plus méticuleuse, encore plus professionnelle, qu'on ne le pensait. En clair, « on » a choisi Obregon, Beasley et Kalbert, non seulement pour les raisons que nous ont expliquées les trois femmes que tu viens de mentionner, mais aussi parce qu'ils séjournèrent tous les trois à Courchevel au moment de la soirée des Vartanian.

— Ce qui a sans doute permis au regretté Anthony Vilar, enchaîna Aimé, de leur tirer le portrait afin de s'en servir ensuite pour faire ses photomontages.

— Très certainement ; fit Boris. Du coup, on en arrive au plus machiavélique de l'histoire : à savoir que même si nos trois « victimes » ne connaissent pas personnellement Obregon, Beasley et Kalbert, même si ces derniers ne font pas partie des intimes des Vartanian et n'étaient donc pas à leur soirée, leur simple présence à Courchevel au moment de la partouze ne pourra que confirmer, aux yeux des maris, l'authenticité des photos. Dont, je te le rappelle, il n'existe aucun moyen de prouver qu'il s'agit de montages.

Aimé Brichot émit un petit sifflement admiratif sous sa moustache. Et s'octroya une nouvelle lampée de fendant valaisan.

— Y'a pas à dire, fit-il. Pour du beau boulot, c'est du beau boulot !

Corentin eut un petit rire sec :

— Comme tu dis, Mémé : c'est tordu... mais brillant.

— Cela dit, objecta Brichot, il reste quand même une petite faille, dans ce plan « machiavélique », comme tu dis : si les maris interrogeaient Obregon, Beasley et Kalbert, ces derniers pourraient très bien affirmer qu'ils n'ont jamais eu de rapports intimes avec leurs épouses... Je veux dire : celles des trois autres.

Boris acheva de beurrer consciencieusement une pomme de terre « en robe des champs », puis leva vers Brichot un sourire en coin :

— Bien sûr, Mémé, ils pourraient le faire... Mais tu oublies deux choses : un, la vanité masculine ; deux, la haine que deux au moins de ces hommes portent aux maris en question. Paco Obregon ne connaît pas personnellement

Don Juan Alvara, mais sa vanité de mâle, de torero, le pousserait certainement à affirmer que c'est bien lui, sur les photos avec Dona Flora. D'autant qu'elles sont plutôt flatteuses pour son ego, il faut bien le dire. Quant à Jeff Beasley et Kurt Kalbert, c'est encore plus évident : vu la haine qu'ils portent respectivement à lord Clarendon et à Joseph Frisch, ils ne résisteraient certainement pas au plaisir de confirmer l'authenticité des photos... Rien que pour emmerder leurs ennemis jurés.

Il se confectionna une bouchée composée d'un assortiment de fromage fondu, de pomme de terre et de viande des grisons avant d'ajouter :

— Bien sûr, ce que je dis là n'est qu'une supposition. Mais franchement, ça m'étonnerait que je me trompe. D'ailleurs, la personne qui a monté ce coup l'a fait avec trop de professionnalisme pour ne pas tenir compte, dans sa « stratégie », de ce dernier élément : l'élément psychologique.

— Décidément, admit Brichot, tu as réponse à tout. En tout cas, moi, plus le temps passe sans qu'un maître-chanteur se manifeste, moins je crois au chantage à l'extorsion de fonds et plus je penche pour une histoire de vengeance pure et simple.

— Tout à fait de ton avis, reconnut Boris. D'autant qu'à l'heure qu'il est, Rabert et Tardet n'ont toujours rien trouvé de particulier dans le dossier des quatre ex-call-girls...

— Que j'ai interrogées cet après-midi, poursuivit Aimé, à propos d'un éventuel ancien client qui les aurait particulièrement marquées. Elles en ont bien chacune un ou deux, mais ce ne sont pas les mêmes. Aucun recoupement possible de ce côté-là.

Corentin termina pensivement sa raclette. Aimé, lui, avait vidé son assiette de soupe à l'oignon depuis longtemps. Ils hésitèrent à commander une seconde bouteille de fendant, puis, finalement, optèrent pour une « demi ».

— Et si... lâcha soudain Boris, c'étaient les maris eux-mêmes qui étaient derrière tout ça.

Brichot eut une moue plus que dubitative.

— Alors là, fit-il, je me demande bien pourquoi ils se seraient donné le mal de monter un coup pareil. Pour se débarrasser de leurs femmes ? Franchement, il y a des moyens plus simples.

Corentin s'empara de la carte des desserts, que le maître d'hôtel leur tendait.

— Lesquels ? fit-il. Personnellement, je ne vois que l'assassinat ou le divorce. L'assassinat, c'est dangereux : on risque toujours de se faire prendre. Quant au divorce, ça coûte cher.

— À moins, objecta Aimé, d'avoir entre les mains des documents qui donnent tous les torts à la femme. Des documents... comme ces fameuses photos, par exemple.

Ils commandèrent chacun un *strudel* aux pommes, histoire de « faire glisser » la soupe et la raclette.

— Tu as peut-être raison, après tout, fit Corentin quand le maître d'hôtel se fut éloigné. D'ailleurs, il me vient une idée qui, si elle se révélait exacte, confirmerait sans aucun doute l'implication des maris. De l'un d'entre eux, en tout cas.

— Je t'écoute.

— Je repense à l'assassinat d'Anthony Vilar. Impeccable, net, sans traces. Du vrai travail de pro, comme on l'a dit. Or, un tueur professionnel, tout le monde n'a pas ça dans son carnet d'adresses. À moins d'être plus ou moins lié avec ce genre de milieu. Ce qui m'amène à penser à Giovanni Ricordi, le mari de Sabrina. D'accord, c'est un magnat de la presse, pas un « parrain » de la *Cosa Nostra*. Mais de nombreux grands pontes du business italien ont des liens plus ou moins étroits avec la mafia, ce n'est un secret pour personne. Imagine une seconde que ce soit le cas de Giovanni Ricordi... Il n'aurait eu aucun mal à faire éliminer Anthony Vilar par un tueur professionnel...

Aimé Brichot contempla avec satisfaction le *strudel* aux pommes, assorti d'une bonne louche de crème fraîche, qu'on venait de poser sous son nez.

— Je te suis sur toute la ligne, Boris, fit-il. Seulement, pour que Giovanni Ricordi veuille faire éliminer Anthony Vilar, il faudrait d'abord qu'il ait reçu les photos.

Corentin plongea sa fourchette dans son dessert moelleux et brûlant.

— Eh bien tu vois, Mémé, moi, je suis de plus en plus persuadé qu'il les a reçues.

— Et il n'aurait même pas téléphoné à sa femme pour l'engueuler, où lui annoncer carrément son intention de divorcer ?

Boris eut un geste vague.

— Je reconnais que c'est étrange, dit-il. Mais il a peut-être de bonnes raisons pour ça... Et en admettant que les trois autres maris aient également reçu les photos compromettantes, ils ont peut-être eux aussi leurs raisons de ne pas s'être manifestés...

Il y eut, entre les deux hommes, un silence lourd de cogitations.

— Je crois que notre prochaine démarche s'impose d'elle-même, dit enfin Boris.

— Contacter les quatre maris impliqués et les interroger, compléta Aimé.

— Exactement. Je sais bien que nous avons promis la discrétion à leurs épouses, mais cette fois, il n'y a plus moyen de tergiverser. Et puis, il y a quand même eu meurtre. Ça justifie qu'on passe la vitesse supérieure.

Le lendemain matin, à la première heure, Boris et Aimé contactèrent les bureaux respectifs de Giovanni Ricordi, Don Juan Alvara, lord Clarendon et Joseph Frisch.

Mais quatre fois de suite, la secrétaire de direction concernée leur répondit que son patron était en déplacement professionnel à l'étranger, qu'il n'avait pas laissé de coordonnées et qu'il était injoignable.

Boris et Aimé étaient dans une impasse.

Avec, au fond, un grand mur haut et lisse qui, pour l'heure, paraissait infranchissable.

Chapitre IX



Giovanni Ricordi passa une main manucurée sur sa chevelure blanche, aux ondulations soigneusement entretenues. Comme il le faisait souvent, il s'approcha de la baie vitrée de son bureau d'angle, situé au cinquante et unième étage d'une tour de *midtown*[3] Manhattan. Le soleil hivernal, à travers la vitre, faisait étinceler ses yeux verts et creusait les rides profondes qui marquaient son visage buriné. Des rides qui, pas plus que ses cheveux blancs, n'enlevaient quoi que ce soit au charme irrésistible qui, s'accordait-on à dire, émanait de toute la personne de « l'Imperator », comme on le surnommait.

La vue était vraiment impressionnante, et Giovanni Ricordi s'en lassait d'autant moins qu'il ne mettait les pieds que cinq ou six fois par an dans ce qu'il considérait comme une sorte de « garçonnière » professionnelle.

Une « garçonnière » qu'il louait à prix d'or, non pas pour y amener des filles – pour ça, il avait un appartement sur Park Avenue –, mais pour y traiter ses affaires les plus... confidentielles. Celles, pour tout dire, qui sortaient du cadre officiel de ses activités de patron d'un grand groupe de presse italien.

Parce que la presse, où il avait démarré très jeune, comme journaliste stagiaire, pour finir à la tête d'un véritable empire – d'où son surnom d'« Imperator » –, il avait depuis quelques années le sentiment d'en avoir fait le tour. C'est pourquoi il avait tout naturellement cherché à se « diversifier ». Moins pour augmenter son chiffre d'affaires que pour retrouver des sensations

qui s'étaient un peu émoussées avec le temps.

La dernière chose au monde qu'il aurait imaginée, c'est que ce serait sa femme, Sabrina, qui lui offrirait les moyens de cette « diversification ».

Oh, pas consciemment, bien sûr. Elle n'avait pas assez de cervelle pour pouvoir lui être d'une quelconque assistance professionnelle. D'ailleurs, il avait souvent regretté d'avoir épousé cette petite *putafrancese*, cette « petite pute française », comme il la surnommait secrètement. Il avait déjà la cinquantaine, à l'époque, et n'avait pas pu s'empêcher d'être victime de ce fameux « démon de midi » qui, dit-on, s'empare des hommes de cet âge. Pas pu s'empêcher non plus, comme tant de quinquagénaires fortunés, de se sentir flatté dans sa virilité à l'idée d'avoir pour épouse une femme jeune et particulièrement ravissante.

N'empêche que, depuis son mariage avec Sabrina, il se disait fréquemment qu'il aurait pu trouver mieux, plus digne de lui, qu'une vulgaire call-girl. Ce n'étaient pas les filles superbes qui manquaient, dans la bonne société romaine. Et avec sa fortune – et son charme –, elles se seraient battues pour devenir la *signora* Giovanni Ricordi.

Alors qu'avec une *puta*, forcément... le naturel était forcé de revenir au galop, un jour ou l'autre. Elle avait beau lui avoir juré sur la Sainte Vierge de ne jamais participer aux partouzes des Vartanian autrement qu'en spectatrice... ce qui devait arriver avait fini par arriver.

De mauvaise humeur, soudain, à cette évocation, Giovanni Ricordi se retourna vers sa table de travail. Son regard tomba sur les trois photos, reçues quelques jours plus tôt à son domicile de Rome. Trois images obscènes, montrant Sabrina en train de se faire posséder sauvagement par un de ces mâles en rut qui agrémentaient toujours les soirées de Sarah et Maurice Vartanian. Sabrina qui, à voir l'expression de son visage, y prenait un plaisir extatique.

— *Putà !* cria-t-il en balayant de la main les clichés, qui allèrent s'éparpiller sur la moquette.

Non, décidément, la seule chose positive que cette petite salope lui avait apportée, c'était d'avoir fait la connaissance de Juan, John et Joseph. Parce qu'elle l'avait supplié, au début de leur mariage, de l'emmener passer leurs vacances d'hiver à Courchevel. Parce que, par son intermédiaire, il avait fait la connaissance des Vartanian et surtout, de trois de leurs amis intimes. Trois hommes qui participaient régulièrement, comme il lui était arrivé de le faire, à sa grande honte, à leurs « parties fines » : Don Juan Alvara, lord John Clarendon, et Joseph Frisch.

Trois hommes riches, comme lui, et mariés, comme lui, à des salopes d'anthologie. Trois ex-putes, elles aussi, comme par hasard.

De toute façon, c'était avec leurs maris que Giovanni s'était tout de suite senti des affinités. Qui, avec le temps, avaient évolué jusqu'à la constitution

d'un partenariat secret, mais efficace et extrêmement fructueux.

Et justement, ils avaient rendez-vous tous les quatre...

Il regarda sa montre.

... dans cinq minutes.

À ce moment précis, John Clarendon se trouvait dans son pied-à-terre de Tourrettes-sur-Loup, dans le Midi de la France ; Juan Alvara dans sa villa, près de Majorque, aux Baléares ; Joseph Frisch, enfin, dans le chalet qu'il s'était fait construire, quelque part dans les montagnes d'Autriche.

Ce qui n'allait pas les empêcher d'être rassemblés tous les quatre dans cette pièce, à l'heure dite.

Giovanni Ricordi s'installa à son bureau sur lequel, en dehors d'une lampe et d'un cendrier, ne se trouvait qu'un gros appareil évoquant une régie de télévision en miniature. L'ensemble comportait plusieurs téléphones incorporés, et cinq petits écrans de contrôle, de la taille de ces mini-télévisions qu'on branche sur les allume-cigares de voitures. Sous les écrans se trouvait une série de touches lumineuses. De la partie supérieure de l'appareil émergeait l'objectif d'une mini-caméra, une sorte de *webcam*, braqué sur la personne qui faisait face au dispositif. Giovanni Ricordi, en l'occurrence.

Il mit le système en marche. À l'heure exacte du rendez-vous, sans même qu'une sonnerie de téléphone se fasse entendre, trois écrans, sur les cinq, s'éclairèrent l'un après l'autre.

Trois visages apparurent : celui, brun et émacié, taillé en lame de couteau, de Don Juan Alvara ; celui rubicond et dégarni, de lord John Clarendon ; celui, enfin, osseux avec des yeux gris perçants, de Joseph Frisch.

— Bonjour, Giovanni, firent les trois hommes en anglais, langue universelle qu'ils utilisaient pour communiquer entre eux.

— Bonjour mes amis, fit Ricordi. Merci d'être aussi ponctuels, comme d'habitude. John, où en est notre petite livraison.

Un sourire satisfait se dessina sur le visage cuivré de l'Anglais :

— Les missiles et les lance-roquettes à destination du Hezbollah palestinien sont partis hier par bateau, du Pirée, destination Beyrouth. Officiellement, il s'agit de médicaments et de matériels médicaux pour la Croix-Rouge libanaise. La cargaison transitera par le Liban, ce qui nous fera perdre quatre jours, mais assurera la parfaite sécurité de la livraison.

— Parfait, dit Ricordi. Et vous, Joseph, où en êtes-vous avec nos « amis » afghans ?

— Ils sont ravis de toute la logistique que j'ai pu leur faire parvenir par l'intermédiaire de mes contacts en Tchétchénie, fit Joseph Frisch. Avec ça, ils vont pouvoir réarmer les éléments d'Al-Qaïda dans toute la région. Ils attendent la suite avec impatience, mais naturellement, je leur ai fait savoir que la deuxième livraison ne s'effectuerait qu'après paiement de celle-ci, par

virement sur notre compte numéroté commun, à Malte.

— Sage décision, sourit Ricordi. Avec ces gens-là, la confiance est tout sauf une vertu.

Juan Alvara, quant à lui, avait réussi à armer simultanément, et de manière équivalente – pour qu’il n’y ait « pas de jaloux » – la rébellion ougandaise et les forces gouvernementales. De quoi alimenter la belle guerre civile qui se préparait dans ce pays. De quoi, surtout, alimenter le compte numéroté...

Enfin, Giovanni Ricordi fit un rapport aux trois autres sur les négociations qu’il avait secrètement entamées avec les FARC, les Forces Armées Révolutionnaires Colombiennes. De nouveaux clients en perspective pour la quantité considérable de matériel militaire que les quatre hommes rachetaient à bas prix, depuis des années, aux ex-pays satellites de l’ex-Union Soviétique. Et qu’ils stockaient sur différentes bases militaires désaffectées des pays en question. Le tout, sous la surveillance d’anciens soldats qui n’étaient plus payés depuis des années, et que quelques milliers de dollars avaient indéfectiblement gagnés à leur cause.

— Bien, messieurs, fit Ricordi, maintenant que nous en avons terminé avec l’ordre du jour, il y a cet autre « petit » problème, que nous avons déjà évoqué, et dont je voudrais que nous reparlions.

Sachant précisément à quoi l’Italien faisait allusion, ses trois interlocuteurs s’assombrirent. Le sujet, en effet, était beaucoup moins réjouissant.

— À propos de ces photos, donc, que nous avons tous reçues, enchaîna Ricordi. Je sais que nous étions convenus de ne pas réagir dans l’immédiat, afin de nous laisser le temps de mettre au point une stratégie commune...

— Est-ce que vous êtes en train de nous dire, Giovanni, l’interrompt Juan Alvara, que vous n’avez pas respecté notre accord sur ce point ?

Ricordi se racle la gorge, un peu embarrassé :

— Oui et non, fit-il. Je ne me suis pas manifesté auprès de ma femme, si c’est cela qui vous inquiète. Mais j’ai pris l’initiative de faire châtier la petite ordure qui s’est permis de jouer avec notre honneur de chefs de famille et de catholiques. Vous savez tous les trois de qui je veux parler ?

Alvara, Clarendon et Frisch avaient suffisamment fréquenté les soirées spéciales des Vartanian à Courchevel pour savoir exactement à qui Ricordi faisait allusion. Ils avaient assez souvent vu Anthony Vilar à l’œuvre, avec son appareil photo numérique. Et savaient parfaitement que l’auteur des clichés ne pouvait être que lui.

Tous les trois, derrière leur écran, hochèrent affirmativement la tête.

— Il ne trahira plus jamais personne avec ses saletés de photos, fit Ricordi.

Il avait agi sous l’impulsion de la fureur noire qui s’était emparée de lui

quand il avait reçu les clichés. Mais à présent, il craignait un peu que ses amis ne lui reprochent sa précipitation. Et surtout, d'avoir agi sans les consulter.

Après un temps de réflexion, Joseph Frisch intervint :

— J'imagine que vous avez opéré avec la plus grande discrétion ? fit-il.

— Avec discrétion et efficacité. J'ai utilisé un professionnel. Vous connaissez tous mes connections dans ce domaine...

Les trois autres semblèrent convaincus. Et rassurés.

— Vous avez bien fait, Giovanni, fit John Clarendon. C'est déjà une grande satisfaction pour nous tous de savoir que ce petit salaud est éliminé du circuit.

— Bien, reprit Ricordi, soulagé. Maintenant, il reste le problème des femmes. Je sais que nous sommes déjà d'accord sur le principe d'un châtiment exemplaire.

Nouvelle approbation muette des trois autres.

— Mais il faut que nous en discussions longuement, et sérieusement, ajouta l'Italien. Cette visioconférence ne me semble pas appropriée pour cela. Je propose que nous nous retrouvions à notre lieu de réunion habituel.

— Bien, fit Juan Alvara. Mais alors, pas avant après-demain. Il faut le temps d'y aller.

— Après-demain, c'est entendu, conclut Ricordi. Au revoir, messieurs.

Il éteignit le visiophone à écrans multiples et fit basculer son fauteuil en direction de la baie vitrée.

Le soleil, qui baignait toujours les tours de Manhattan, fit étinceler une étrange et inquiétante lueur dans les yeux verts de Giovanni Ricordi.

La lueur de la vengeance.

Chapitre X



Aimé Brichot venait de se verser sa quatrième tasse de thé *Broken Orange Pekæ*, et Boris d'enfourner son cinquième croissant, lorsque le carillon de la porte d'entrée du chalet de Sabrina retentit. Cette dernière se hâta d'aller ouvrir, et Corentin ne put s'empêcher de suivre des yeux le balancement de sa croupe, moulée dans une de ses combinaisons révélant à la fois le sillon qui en séparait les deux hémisphères, et le string qui n'en cachait rien.

Elle réapparut quelques instants plus tard, suivie de près par le capitaine de gendarmerie François Killy (sans rapport avec Jean-Claude). Qui, lui non plus, ne pouvait empêcher son regard de traîner sous la ceinture de Sabrina.

Celle-ci lui proposa gentiment un café, et le militaire [4], un athlète d'une trentaine d'années au physique avantageux, s'installa familièrement à la table du petit-déjeuner.

— Commandant... capitaine... fit-il respectivement à l'adresse de Corentin et de Brichot, il y a du nouveau à propos d'Anthony Vilar. Je suis venu dès que les collègues de Lyon m'ont transmis l'information. Je pense que ça vous intéressera.

— Et comment ! fit Boris. Nous vous écoutons, capitaine.

— Voilà. Les gars de l'Identité judiciaire se sont aperçus, un peu par hasard, que les papiers d'Anthony Vilar étaient faux.

Boris et Mémé ouvrirent des yeux ronds. Ils s'attendaient à tout, sauf à ça.

— Du coup, poursuit le gendarme, ils ont fait faire une enquête approfondie sur le photographe. Enquête au cours de laquelle on a fini par découvrir son véritable acte de naissance. D'après celui-ci, Anthony Vilar n'était pas de nationalité suisse, à l'origine, mais française. Il est né à Paris, dans le quinzième arrondissement. C'est par la suite qu'il a pris la nationalité helvétique.

— C'est effectivement intéressant, capitaine, fit Boris. Mais ça ne change pas grand-chose à notre problème.

— Je sais, dit le gendarme, mais il m'a tout de même semblé important de vous donner ces informations. Au cas où... D'après son véritable extrait de naissance, donc, Anthony Vilar a été déclaré de père inconnu. Quant à sa mère, il s'agit d'une certaine Sarah Balanda, mère célibataire. Pour laquelle figurait sur la déclaration de naissance de son fils une adresse à laquelle plus personne de ce nom-là n'habite depuis longtemps. Les collègues ont vérifié.

Au moment où le gendarme avait prononcé le nom de Sarah Balanda, Sabrina avait reposé sa tasse de thé si brusquement qu'elle avait failli la renverser. Comme si elle venait de recevoir un choc.

Instinctivement, les regards des trois hommes se tournèrent vers elle.

— Qu'est-ce qu'il y a, Sabrina, demanda Boris, ça ne va pas ?

Ça n'avait pas l'air d'aller, en effet. En quelques secondes, Sabrina Ricordi était devenue pâle comme la mort.

— Sarah Balanda... articula-t-elle dans un état second. C'était... le nom de jeune fille de Sarah Vartanian !

Du coup, c'est Boris qui faillit en laisser tomber son croissant.

— Nom de Dieu !... murmura-t-il. Et personne ne le savait, dans toutes ses relations ?

Sabrina secoua énergiquement la tête :

— Personne, j'en suis certaine ! Moi, je l'ignorais, et pourtant, Sarah et moi sommes intimes depuis plus de dix ans. Et si quelqu'un d'autre l'avait su, il aurait forcément fini par le répéter. Ce genre de secret ne le reste jamais éternellement. Tu sais ce que c'est, surtout entre femmes... Du coup, tout le monde aurait fini par le savoir. Quand je dis tout le monde, je veux dire toutes les relations des Vartanian, bien sûr.

Corentin mâchouilla machinalement son croissant. Qui, soudain, avait perdu toute saveur.

— Il y a au moins un mystère qui s'éclaircit, dit-il. Je comprends maintenant pourquoi l'autre jour, quand je lui ai annoncé la mort d'Anthony Vilar, Sarah Vartanian a été si choquée. Elle qui semblait se foutre éperdument des malheurs du monde était soudain effondrée, dévastée... comme si elle venait de perdre un membre de sa proche famille.

— C'était le cas, fit sobrement Aimé Brichot.

Sabrina se mit, sans y penser, à tapoter la table avec une petite cuiller.

— Et moi, dit-elle, je comprends un tas de choses... rétrospectivement. Pourquoi Sarah avait toujours cette attitude de mère poule envers Anthony... Pourquoi elle était toujours si protectrice, et même si possessive...

Elle eut un pâle sourire pour ajouter :

— ... et même cantatrice, disaient quelques-uns de nos amis. Certains allaient même jusqu'à dire en plaisantant que le côté « eunuque » d'Anthony venait de là.

Possessive, castratrice... reprit Boris, songeur. En général, ces mères-là sont de véritables dictateurs pour leurs enfants, non ? Surtout quand il s'agit d'un fils. Je ne suis pas un spécialiste des rapports psychologiques parents-enfants, mais j'ai toujours entendu dire que les fils qui ont ce genre de relation avec leur mère finissent par être totalement écrasés par elle... au point de devenir des jouets dociles et obéissants entre leurs mains.

Aimé Brichot remonta de l'index ses lunettes sur l'arête de son nez légèrement busqué.

— Je crois, Boris, dit-il, que tu viens de prononcer le mot décisif : « obéissant ».

Corentin et Brichot se regardèrent. Sans avoir besoin de parler pour savoir qu'ils pensaient la même chose.

— Sabrina, dit Boris, tu veux me donner le téléphone des Vartanian à Courchevel, s'il te plaît ? Je vais appeler Sarah Vartanian pour m'assurer qu'elle est chez elle et pour lui demander de ne pas bouger, le temps qu'on arrive, Mémé et moi.

Sabrina lui tendit le combiné sans fil et composa elle-même le numéro, avant de le tendre à Boris.

Sarah Vartanian décrocha presque tout de suite. Boris lui annonça son arrivée et lui demanda de ne pas bouger de chez elle. Sur un ton indiquant clairement qu'il s'agissait moins d'une requête que d'un ordre.

— Je peux venir avec vous ? demanda Sabrina quand Boris et Aimé se levèrent, imités par le capitaine Killy.

Corentin et Brichot échangèrent un nouveau regard. Aussi éloquent que le précédent.

— Non, fit Boris, il vaut mieux pas.

Il posa un rapide baiser sur la joue de la jeune femme en ajoutant :

— Mais fais-moi confiance : tu sauras tout, et très vite.

Un quart d'heure plus tard, Boris et Aimé se retrouvèrent dans l'immense et luxueux salon du chalet des Vartanian, où seul Boris était déjà venu. Ils s'installèrent chacun dans un fauteuil, face à la maîtresse des lieux. Sarah

Vartanian était posée au milieu d'un canapé, raide, les yeux encore rougis par les larmes et cernés par l'insomnie. Elle portait un tailleur-pantalon gris, sur un body à col roulé. Il n'y avait plus rien de sexy dans sa tenue. Au contraire : elle avait presque des allures de veuve grecque. Ce qui ne surprit ni Boris, ni Aimé.

Corentin présenta rapidement son collègue et attaqua sans autre préambule :

— Madame Vartanian, pourquoi ne m'avez-vous pas dit, l'autre jour, qu'Anthony Vilar était votre fils ?

On aurait dit que la quadragénaire venait de recevoir un coup de poing au creux de l'estomac. Son teint, déjà cireux, vira carrément au gris.

— Qu... quoi ? balbutia-t-elle comme si elle n'avait pas compris.

Corentin planta un regard dur dans le sien. Il n'était plus d'humeur à tourner autour du pot.

— L'enquête nous a permis de retrouver son extrait de naissance. Avec le nom de sa mère : Sarah Balanda. C'était bien votre nom de jeune fille ?

Les lèvres de Sarah Vartanian tremblèrent légèrement. Puis, son menton s'affaissa sur sa poitrine et elle lâcha dans un souffle :

— Oui.

— Anthony Vilar était donc bien votre fils ? insista Brichot.

— Oui, fit Sarah Vartanian, sur le même ton.

Boris laissa passer quelques secondes et enchaîna :

— L'acte de naissance d'Anthony Vilar porte la mention : père inconnu. Pourquoi ? Vous l'avez eu alors que vous étiez déjà mariée avec Maurice Vartanian ?

L'épouse du roi du prêt-à-porter sembla récupérer quelques forces. Elle releva lentement la tête pour répondre, comme si on lui arrachait chaque mot sous la torture :

— Non. C'était avant que nous soyions mariés. Mais je n'ai plus jamais voulu avoir d'autres enfants. J'ai fait croire à Maurice que je ne pouvais pas en avoir, pour qu'il me fiche la paix avec ça. C'est pourquoi l'existence d'Anthony devait rester secrète. J'aurais pu lui avouer plus tard, mais avec le temps, c'est devenu de plus en plus difficile. Je crois qu'il ne m'aurait pas pardonné de lui avoir caché aussi longtemps l'existence de cet enfant.

— Et le vrai père d'Anthony, demanda Brichot, qui est-ce ?

Sarah Vartanian haussa les épaules avec lassitude :

— Un flirt de jeunesse. Sans importance. Mon professeur de tennis... Je ne l'ai jamais revu, et il n'a jamais su, pour Anthony.

— Et comment ce fils caché, reprit Corentin, a-t-il fini par faire partie du cercle de vos intimes, à vous et à votre mari ? Vous n'aviez pas peur que ce

dernier découvrir la vérité ?

Sarah Vartanian planta dans les yeux de Boris un regard où ce dernier vit soudain briller la flamme d'une volonté de fer. Avec quelque chose... d'impitoyable.

— Non, dit-elle. C'était un secret entre nous deux. Un pacte... J'avais interdit à Tony de ne jamais rien révéler à qui que ce soit. Et il a tenu parole.

Boris et Aimé échangèrent un regard rapide : ils avaient compris tous les deux qu'avec l'autorité qu'exerçait sa mère sur lui, le dénommé « Tony » n'avait pas dû envisager une seconde de lui désobéir.

— Pour le reste, reprit Sarah Vartanian... je lui ai fait faire des faux papiers, je lui ai inventé une famille bourgeoise en Suisse, une éducation dans les meilleures écoles... et je lui ai acheté ce petit chalet, à Courchevel, pour que je puisse l'avoir près de moi, au moins pendant nos séjours ici... Je l'ai présenté à nos amis... de fil en aiguille, il a fini par faire partie du cercle. Maurice ne s'est jamais douté de rien.

— Vous en êtes sûre ? fit Corentin.

— Certaine. Dans le cas contraire, Maurice ne l'aurait pas gardé pour lui, vous pouvez me croire.

Aimé Brichot se racla discrètement la gorge.

— Et cette passion qu'il avait pour la photo numérique, fit-il, c'est aussi de vous qu'il la tenait ?

— Pas du tout, fit Sarah Vartanian. Ça lui a pris comme ça, un jour, et ça ne l'a jamais lâché.

Corentin adressa un coup d'œil complice à son partenaire. Qui venait habilement d'amener la conversation sur le sujet le plus important. Celui qui était au centre de toute l'affaire.

— À propos de cette histoire de photomontages, dit-il. Vous saviez qu'Anthony se livrait à ce... petit jeu ?

— Mais non ! Absolument pas ! Pourquoi est-ce que je... Bien sûr que non. Il ne m'en a jamais rien dit.

À nouveau, Boris et Aimé se regardèrent. Avec un petit hochement de tête signifiant qu'ils avaient la même impression. À savoir que Sarah Vartanian venait de leur mentir effrontément. L'énergie soudaine, l'indignation un peu trop hâtive et trop appuyée avec laquelle elle venait de répondre à la question de Boris était un signe révélateur. Le genre de signe qui ne pouvait pas échapper à deux « chiens de chasse » aussi aguerris que Corentin et Brichot.

Boris décida que c'était le moment où jamais de frapper un grand coup. Un coup de poker, certes, mais il y avait des moments où il fallait savoir prendre des risques. Des moments... comme maintenant.

— Madame Vartanian, dit-il d'une voix soudain plus froide, c'est vous, et personne d'autre, qui avez exigé de votre fils qu'il se livre à ces

photomontages.

L'interpellée leva vers lui des yeux stupéfaits. Une expression indignée se peignit sur son visage.

— Quoi ? dit-elle. Mais comment pouvez-vous...

— Inutile de nier, enchaîna Boris sans lui laisser le temps de protester davantage. Tout le monde sait que vous aviez sur votre fils un ascendant qui lui rendait impossible de vous désobéir en quoi que ce soit. D'autre part, c'est également de notoriété publique, Anthony Vilar ne se serait jamais amusé à ce genre de chose de sa propre initiative. Il tenait trop à la confiance qu'il avait su gagner chez vos amis les plus intimes : ceux qui participent à vos petites... soirées. Il savait que trahir cette confiance lui vaudrait d'être définitivement exclu du cercle. Or, les photos qu'il faisait lors de vos soirées représentaient toute sa vie. J'ai « visité » son ordinateur. C'était les seules photos qu'il prenait. Rien d'autre ne l'intéressait. Jamais il n'aurait pris le risque de tout perdre, y compris la vie, si une volonté plus forte que la sienne ne l'y avait obligé. Et cette volonté, ça ne pouvait être que la vôtre !

Sarah Vartanian resta quelques secondes immobile, figée comme si elle venait d'être transformée en statue de pierre. Ses narines s'étaient pincées et elle respirait avec un léger sifflement.

Au bout d'un moment, comme si elle sortait d'un coma profond, elle sembla reprendre vie et s'affaissa imperceptiblement sur elle-même. Boris sut à cet instant précis que son coup de poker avait réussi. Qu'il avait gagné.

— C'est vrai, soupira-t-elle, vaincue. C'est moi qui lui ai dit de faire ces montages.

Corentin et Brichot échangèrent un rapide regard de triomphe. Mais un regard discret. Sarah Vartanian était « à point ». Prête à se laisser glisser sur la pente des confidences. Il ne fallait surtout pas « casser l'ambiance ».

Corentin se pencha en avant dans son fauteuil pour être plus près de Sarah Vartanian et lui dire, d'une voix qui cherchait à gagner sa confiance :

— Vous savez, madame Vartanian... Ce que vous avez fait, dans la mesure où ça n'a pas été assorti d'une tentative de chantage, ne tombe pas vraiment sous le coup de la loi. Celle-ci pourrait à la rigueur y voir une intention de nuire, mais pénalement, ça n'irait pas chercher bien loin... même si vos quatre amies portaient plainte contre vous.

Il marqua un temps avant de continuer :

— Ce qui m'amène, justement, à vos quatre « amies » : Sabrina Ricordi, Dona Flora Alvara, Jenny Albright et Érica Frisch... Je dis « amies » entre guillemets, parce que, pour avoir tenté de détruire leur couple et de les ruiner, il faut croire que vous ne les considérez pas vraiment comme des amies. Je me trompe ?

Lentement, Sarah Vartanian leva la tête vers lui. Il eut un choc en croisant

son regard. Ce n'était plus celui d'une femme brisée, vaincue, mais celui d'une tigresse. Animée d'une volonté de meurtre.

— Vous ne vous trompez pas, lâcha-t-elle d'une voix devenue glaciale.

Corentin se redressa dans son fauteuil. Brichot, en équipier parfaitement rôdé, prit le relais :

— Et maintenant, madame, fit-il tranquillement, vous allez nous dire pourquoi vous les haïssez à ce point-là. Qu'est-ce qu'elles vous ont fait ?

Sarah Vartanian braqua sur Aimé son regard toujours aussi dur.

— Ce qu'elles m'ont fait ? reprit-elle. Elles ont couché avec mon mari. Toutes les quatre !

Les deux policiers échangèrent un regard ébahi.

— Mais... reprit Brichot, est-ce que vous n'avez pas l'habitude, et votre mari également, de vous livrer à ce qu'il est convenu d'appeler la... sexualité de groupe ? Et ce, justement, en compagnie de Flora Alvara, Jenny Albright et Érica Frisch ?

Sarah Vartanian le fusilla d'un regard méprisant. De ceux qu'on adresse à un imbécile qui ignore les choses les plus élémentaires.

— Les partouzes, fit-elle, c'est une chose. Nous y participons tous les deux. Ça se passe ouvertement, en toute franchise, sous le regard de l'autre et avec son approbation. Mais ce que nous ne tolérons pas, dans notre milieu, c'est l'hypocrisie. Ce que je ne pardonnerai jamais à ces quatre salopes, c'est d'avoir eu des relations de call-girl à client avec mon mari, alors que Maurice et moi étions déjà mariés. Alors que Maurice « ramait » pour monter son affaire de prêt-à-porter et que je me battais avec lui. Ces garces l'ont même fait payer, vous vous rendez compte ? alors qu'à l'époque, on luttait pour joindre les deux bouts !

Elle ajouta, un ton plus bas :

— Je ne pardonne pas non plus à Maurice de m'avoir trompée, d'ailleurs. Une drôle de façon de me remercier de tous les sacrifices que je faisais pour lui.

Boris éprouva soudain une sensation de vertige devant ce que Sarah Vartanian racontait. Ça défiait l'imagination ! D'abord ces « valeurs » complètement hallucinantes, qui toléraient, dans ce genre de couple soi-disant « libéré », qu'on s'envoie en l'air avec toutes sortes de partenaires différents, à condition que ce soit sous le « chaperonnage » du conjoint... mais qui n'admettaient pas la même chose, ailleurs et « en douce », avec les mêmes partenaires ! Ensuite – et c'était peut-être ça, le plus stupéfiant –, cette histoire d'argent ! Sarah Vartanian en voulait autant aux quatre filles d'avoir secrètement couché avec son mari... que de l'avoir fait payer !

Être près de ses sous à ce point-là, surtout pour une femme aussi riche... c'était presque comique !

En tout cas, ça aurait pu l'être, si cette sinistre plaisanterie – qui d'ailleurs n'en était pas une – n'avait pas fait un mort.

Et par une terrible ironie, et une justice immanente particulièrement cruelle, le propre fils de celle qui avait tout instigué !

— Vous avez une idée de qui est responsable de la mort d'Anthony ? demanda Boris.

De nouveau abattue à l'évocation du tragique destin de son enfant unique, Sarah Vartanian secoua négativement la tête.

— Non, fit-elle sombrement... aucune. Si je savais qui a fait ça, je le tuerais moi-même !

Corentin leva une main pour la calmer :

— Vous avez fait assez de dégâts comme ça, fit-il. Au fait... Vous vous êtes contentée de faire parvenir les photomontages à vos quatre... « victimes », ou vous les avez également envoyés à leurs maris ?

La reine – par alliance – du prêt-à-porter hésita encore un peu et lâcha :

— Je les ai envoyées en même temps à leurs maris.

Il y eut un lourd silence. Boris et Aimé réfléchissaient parallèlement. Une vraie « tempête de cerveaux ».

— Mais alors, fit Brichot, puisque le but de l'opération était de faire réagir les maris, pourquoi avoir envoyé les photos à leurs femmes ?

Un sourire se dessina pour la première fois sur les lèvres pleines de Sarah Vartanian. Un sourire torve.

— Pour les faire crever de peur, ces garces, dit-elle. Pour qu'elles aient bien le temps de mijoter dans leur jus, en attendant que la fureur de leurs bonshommes leur tombe sur la gueule. Pour qu'elles aient bien le temps de voir venir ce qui allait leur arriver... Ce qui VA leur arriver.

Corentin ne put s'empêcher de frissonner. Sarah Vartanian, sous ses dehors de mondaine superficielle, était décidément une créature redoutable, chez qui la perversion le disputait à la cruauté. Et à l'intelligence, il fallait bien le reconnaître. Car comme Aimé et lui avaient pu le constater, elle avait monté son affaire avec une précision et une efficacité diaboliques.

Il ne faisait pas bon être de ses ennemis. Ou plutôt, de ses ennemies.

Évidemment, son plan, si machiavélique qu'il soit, avait comporté un terrible imprévu : la mort de son fils. Et ça, si elle avait pu le deviner...

Boris et Aimé prirent congé après avoir ordonné à Sarah Vartanian de ne pas quitter sa maison de Courchevel. La police aurait peut-être, et même sûrement, d'autres questions à lui poser.

— En ce qui concerne l'assassinat d'Anthony Vilar, fit Aimé Brichot, une fois dans les rues fraîchement déneigées de la station, je suppose que tu n'as pas voulu mentionner son nom devant Sarah Vartanian pour qu'elle n'aille

faire d'autres conneries, mais que nous pensons tous les deux à la même personne ?...

Tu supposes bien, Mémé, fit Boris en sortant de sa parka son paquet de blondes légères : à un gros ponton de la presse italienne que nous avons déjà évoqué tous les deux. Un monsieur qui a très probablement des relations dans la mafia. Des relations qui lui permettent, si telle est sa volonté, de faire assassiner n'importe qui, ou presque, sur un claquement de doigts.

— En clair, acheva Aimé, le mari de notre amie Sabrina : le *Signor* Giovanni Ricordi.

— Soi-même, lâcha sobrement Corentin.

Ils firent encore quelques pas et Brichot ajouta :

— Je suggère que pour ne pas affoler prématurément notre amie – je devrais dire la tienne, précisa-t-il avec un regard en coin à Boris –, on s'abstienne de lui faire part de nos soupçons...

— Je dirais presque de nos certitudes...

— Si tu veux... à propos de son mari.

Corentin exhala un nuage de fumée, qui se mélangea à la buée de sa respiration :

— Entièrement de ton avis, Mémé. Inutile qu'elle s'affole prématurément en découvrant qu'elle est mariée à un tueur. Elle le saura bien assez tôt. Dans un premier temps, je propose qu'on se contente de rassembler les quatre victimes de la machination de Sarah Vartanian, pour leur faire un résumé de la conversation que nous venons d'avoir avec elle.

— Qui aura non seulement perdu un fils, mais quatre copines, dans l'affaire, ajouta philosophiquement Brichot.

Corentin se contenta de hocher pensivement la tête à cette remarque frappée, comme on disait jadis, « au coin du bon sens ».

— Quant aux maris, ajouta-t-il, puisqu'il n'existe pas de moyen matériel de leur prouver que ces fameuses photos sont des montages, on le leur certifiera nous-mêmes, sur l'honneur, dès leur retour. Ça devrait suffire, en principe, à « blanchir » leurs épouses, si j'ose dire.

— Certainement, fit Aimé. Et dans la foulée, on en profitera pour cuisiner un peu le *signor* Ricordi à propos du meurtre d'Anthony Vilar.

Boris fit la grimace :

— Ça, ça risque d'être moins facile. C'est non seulement un très gros ponton, mais un gros ponton italien, en plus. Deux raisons pour lesquelles on risque d'avoir des problèmes...

De sérieux problèmes, même. Mais il y avait autre chose, pourtant, que la perspective de ces problèmes, qui l'empêchait de savourer pleinement ce qui, normalement, aurait dû être la satisfaction d'un mystère enfin résolu.

Ce quelque chose, c'était un goût d'inachevé ; et le sentiment indéfinissable que des nuages continuaient de flotter dans l'air, au-dessus d'eux, malgré le ciel bleu de Courchevel.

Comme une menace...

Chapitre XI



On aurait dit qu'une chape de cristal s'était posée sur le paysage et l'avait figé pour toujours, comme une pierre précieuse dans un bloc de plastique. Le ciel était gris pâle, la mer bleu nuit. Entre les deux, accrochées au sommet d'un volcan, les terrasses blanches et les coupoles bleues paraissaient n'appartenir à aucune époque. Ni à aucun monde connu des hommes.

D'ailleurs, aucun être humain n'était visible sous la lumière violente de midi, dans les ruelles étroites et sinueuses de cette ville accrochée en plein ciel.

Même le vent, si souvent violent et hurleur dans les Cyclades, ces îles que la Grèce avait comme semées sur la Méditerranée, s'était tu. Santorini – Santorin, en français –, ce volcan en croissant de lune surgi de la mer et couronné d'un village blanc, retenait son souffle dans un silence absolu.

Soudain, débouchant de quatre boyaux différents, quatre silhouettes surgirent d'entre les maisons à toits plats. Un observateur éventuel, installé sur l'une des terrasses, aurait pu les voir converger rapidement les unes vers les autres, en direction d'un bâtiment un peu plus grand que la moyenne, tout en longueur et prolongé d'une tour, elle-même surmontée d'une coupole.

Les quatre silhouettes étaient enveloppées de robes de bure, cordelette pendant au côté, capuche enveloppant leur tête et dissimulant leur visage.

En d'autres lieux, en d'autres temps, on aurait pu les prendre pour quatre

moines trappistes regagnant leur monastère, ou quatre pénitents sur la route de Saint-Jacques de Compostelle.

Mais ici, sur cette île et dans ce village grec, un éventuel témoin se serait seulement étonné de leur aspect, qui tranchait nettement sur la robe noire et le chapeau rond des popes orthodoxes.

Une autre chose encore aurait eu de quoi étonner n'importe qui : le fait que ces quatre personnages, aux allures si humbles et si modestes, étaient en réalité aussi riches que puissants.

Don Juan Alvara fut le premier à atteindre la porte de l'église. Une grande et épaisse porte en bois, dont la peinture bleue s'était presque entièrement écaillée avec le temps, et l'érosion du vent salé. Il sortit des replis de sa robe de bure une grosse clé ancienne, qu'il enfonça dans la serrure rouillée. Le lourd battant s'écarta avec un grincement douloureux, et les quatre « moines » entrèrent... comme chez eux.

Pour la bonne raison qu'ils étaient chez eux.

Nul autre qu'eux ne pénétrait jamais dans cette église désaffectée, qu'ils avaient rachetée des années auparavant. Et qui leur servait de lieu de rendez-vous secret. Pour le genre de rendez-vous ou de « conférences au sommet » trop important, ou trop « sensible », pour être confié au visiophone.

Et puis, dans un endroit comme celui-ci, Giovanni Ricordi, Don Juan Alvara, lord John Clarendon et Joseph Frisch pouvaient librement laisser s'exprimer leur foi catholique intégriste. « Pure », comme ils disaient.

Jusqu'à l'excès, jusqu'à la transe.

Certaines fois, dans cet endroit dont l'existence était connue d'eux seuls, il leur était arrivé de se livrer à de véritables orgies mystiques.

Des orgies ou, contrairement à celles qu'ils fréquentaient parfois – non sans faire pénitence après –, le sexe n'avait aucune place.

D'autant qu'ils n'étaient toujours que tous les quatre, et qu'aucune femme n'avait jamais pénétré ici.

Oui, certaines nuits, pendant que le vent hurlait dans les ruelles étroites de Santorin et dans la claire-voie du clocher, ils avaient parfois connu des moments d'exaltation furieuse, sauvage.

Bizarrement, ces réunions avaient toujours un thème. Un peu comme un bal costumé. Sauf qu'ils portaient toujours les mêmes robes de bure.

Une fois, ils étaient quatre inquisiteurs espagnols, lançant des anathèmes et condamnant les hérétiques à la « question[5] », ou au bûcher. Une autre fois, quatre papes à moitié fous, jetant des foules en armes à la reconquête des terres occidentales « envahies » par les « hordes » musulmanes. Des Croisades à domicile, en quelque sorte. D'autres fois encore, ils s'imaginaient, grands prêtres du redoutable Ku Klux Klan américain, ordonnant des chasses aux « nègres » et organisant des lynchages nocturnes, devant la Croix

enflammée.

Ces déchaînements de folie mystique se terminaient généralement par des séances de flagellation réciproques, accompagnées d'actes de contrition repris en hurlant jusqu'au vertige, ou à l'évanouissement...

Oui, comme d'autres hommes se réunissent entre eux pour chasser, pêcher, jouer aux cartes ou au golf, ou assister à des matchs de foot, Giovanni Ricordi, Juan Alvara, John Clarendon et Joseph Frisch formaient un club de fous de Dieu. Une secte de quatre personnes qui se réunissait à la moindre occasion pour plonger dans les affres délicieuses de l'extase chrétienne, dans la pitié poussée jusqu'aux limites de la folie.

Leur manière à eux, tout simplement, de se « laver » de la « corruption spirituelle » de cette société impie. De ce monde occidental qui, d'après eux, avait perdu son âme en abandonnant ses racines chrétiennes.

Une société dont, par ailleurs, ils avaient largement profité pour s'enrichir.

Mais ça, c'était une autre affaire. C'était LES affaires...

Pour l'heure, il n'était pas question d'orgies mystiques. La réunion d'aujourd'hui avait un autre but. Un but bien précis, qu'ils avaient évoqué lors de leur visioconférence, deux jours plus tôt.

Se mettre d'accord sur le châtiment impitoyable et exemplaire qu'ils allaient infliger à leurs femmes, ces quatre putains que, pour leur malheur, ils avaient eu l'imprudence d'épouser.

L'église était totalement vide de sièges, de bancs, et de tout ornement religieux... à l'exception d'une immense croix de bois noire, accrochée au mur blanc, derrière l'endroit où se trouvait autrefois l'autel.

Les quatre hommes, dans un rite qui ouvrait toujours leurs réunions, tombèrent à genoux devant la croix, à même le dallage de pierre.

— *Oremus !*[6] lança Don Juan Alvara de sa voix grave.

Ils prièrent longuement à voix haute, en latin. Pendant d'interminables minutes, le bourdonnement de cette oraison résonna entre les murs blanchis à la chaux et un peu décrépits, dans la pénombre traversée des colonnes de lumière tombant des vitraux étroits.

Enfin, la prière s'arrêta. Après un silence, Giovanni Ricordi prit la parole.

— Mes frères, attaqua-t-il en des termes inspirés par le lieu et les robes de bure qu'ils portaient tous les quatre. Mes frères... L'un de vous a-t-il une proposition à nous faire, sur la question qui nous réunit ici, aujourd'hui ?

— Moi, j'en ai une, fit lord John Clarendon.

— Nous vous écoutons, frère, fit Ricordi.

— Et si, au lieu de se compliquer la vie, on éliminait purement et simplement ces quatre salopes ? Ça serait une manière efficace, à la fois de les punir et de réparer notre propre erreur : celle de les avoir épousées. Cela nous permettrait également de les remplacer par des compagnes plus dignes de

nous. Giovanni, vu l'efficacité professionnelle avec laquelle vous nous avez débarrassés de cette petite ordure de photographie, j'ai pensé que vous pourriez utiliser cette même filière pour faire subir un sort identique à nos femmes.

Sous son capuchon de bure, Don Juan Alvara secoua négativement la tête.

— Je ne suis pas d'accord, fit-il. Trop dangereux. Le photographe, très bien : Giovanni à pris toutes les précautions pour qu'on ne puisse pas remonter jusqu'à lui... et jusqu'à nous. Mais si nos quatre femmes légitimes mouraient en même temps de mort violente, et même à quelque temps d'intervalle, ce serait trop gros : on ne manquerait pas de nous désigner du doigt. Surtout qu'il y a ces fameuses photos, dont il existe peut-être d'autres exemplaires. Si elles parvenaient entre les mains de la police, elles constitueraient un motif, presque une preuve flagrante de notre culpabilité.

— Et si on les faisait vitrioler ? proposa Joseph Frisch. Ça refroidirait leurs ardeurs sexuelles. Une fois défigurées, elles n'auraient plus envie d'aller se faire baiser comme des chiennes par nos pires ennemis...

Il ajouta, avec un petit rire sadique :

— Lesquels, d'ailleurs, auraient certainement beaucoup moins envie d'elles.

Giovanni Ricordi rabattit d'un coup son enthousiasme :

— Et vous avez envie, vous, de vivre avec une femme défigurée ? Parce que n'oubliez pas que nous serons toujours mariés avec elles ! Que nous aurons tous les jours sous les yeux leurs figures monstrueuses ! Nous, pas ces salauds avec qui elles nous ont trompés ! Voyez-vous, je crois que c'est surtout contre nous qu'un tel châtiment se retournerait.

Joseph Frisch émit un grognement désappointé. Il n'avait pas envisagé les choses sous cet angle et devait bien reconnaître que Ricordi avait raison.

— Et puis, ajouta Juan Alvara, je ne sais pas ce qu'il en est pour vous autres, mais en ce qui me concerne, si je suis décidé à punir sévèrement ma femme pour ce qu'elle m'a fait, je ne suis pas prêt à renoncer à me servir d'elle pour assouvir mes désirs. Cette garce m'a coûté une véritable fortune, depuis notre mariage. Pour ce prix-là, je veux au moins pouvoir continuer à me vider les *cojones*[7] dans son ventre et dans sa bouche, sans avoir envie de vomir.

Il y eut un silence, lourd de réflexions, sous la croix qui semblait accorder une bénédiction rétive à ces quatre mauvais prêtres.

— J'ai peut-être une idée, lâcha finalement Giovanni Ricordi avec un sourire torve. Et si nous utilisions nos contacts professionnels – je parle de nos contacts... occultes – pour que nos épouses se retrouvent, par exemple, au fin fond de l'Afghanistan, dans une de ces tribus d'arriérés Pachtoune...

— Où elles vivraient sous le *chadri*[8] jusqu'à la fin de leurs jours ! exulta

John Clarendon. Génial !

— Où elles n'auraient plus aucun droit, sauf celui d'ouvrir les cuisses quand leurs propriétaires l'exigeraient, reprit avec le même enthousiasme Joseph Frisch.

— Où elles n'auraient pas accès au moindre soin médical, renchérit Clarendon. Où elles seraient traitées avec moins d'égards que des chiens ! Où elles seraient enceintes en permanence et deviendraient des petites vieilles avant d'avoir trente-cinq ans !

Les quatre hommes ne purent contenir quelques rires étouffés à ces perspectives réjouissantes.

— Il y a aussi l'Afrique, proposa Don Juan Alvara. Des musulmans, et des nègres, en plus ! Avec leur jolie peau blanche, tout le village aurait envie de leur passer dessus. Ces gens-là sont des animaux, vous le savez : ils ne s'en priveraient pas.

— Ou alors... fit Ricordi, rêveur, il y a l'Arabie Saoudite. L'un de ces rois du pétrole serait sûrement ravi d'ajouter quatre belles européennes bien blanches à son harem.

Non sans étonnement, l'Italien constata que sa dernière proposition ne rencontrait qu'un silence peu enthousiaste. Que traduisit John Clarendon avec un raclement de gorge dubitatif :

— Je me demande, fit-il, si le fait de vivre dans le luxe et d'être soumises aux caprices sexuels d'un milliardaire constituerait vraiment une punition pour ces quatre salopes...

Les faux moines échangèrent un sourire complice : l'objection était valable et méritait d'être retenue.

— À moins... fit Giovanni Ricordi d'un air gourmand, presque à mi-voix, à moins...

— À moins que quoi ? firent les trois autres, soudain impatients de savoir quelle idée diabolique était en train de germer dans l'esprit de « l'Imperator ».

— À moins, continua ce dernier, qu'elles ne soient plus en mesure d'éprouver le moindre plaisir sexuel, fut-ce en se faisant baiser cent fois par jour... Et ce, pour la bonne raison qu'elles seraient privées à jamais de ce plaisir qui constitue leur raison de vivre, la finalité de leur existence, ce par quoi, pour quoi et grâce à quoi elles ont toujours vécu !

Il s'anima, visiblement grisé par sa propre idée :

— Et cela ne nous empêcherait nullement, nous, de continuer à profiter d'elles, sexuellement. Elles seraient châtiées au-delà de leurs pires cauchemars, sans que nous ayions besoin de les défigurer ou de les vendre à qui que ce soit. Elles deviendraient pour nous des poupées gonflables vivantes, mais avec autant de sensations qu'une poupée gonflable, c'est-à-dire aucune ! Et qui plus est, nous pourrions toujours divorcer quand nous en

aurons assez d'elles, en utilisant les photos pour leur mettre tous les torts sur le dos. Ce qui nous permettra de nous en tirer à peu de frais.

Les trois autres échangèrent des regards approbateurs, mais nuancés d'incompréhension.

— Tout ce que vous nous dites là semble extrêmement séduisant, Giovanni, fit Juan Alvara. Mais je crois pouvoir parler au nom de John et de Joseph en vous disant que quelque chose nous échappe : comment comptez-vous faire pour, comme vous dites, les « priver définitivement de plaisir sexuel » ?

Giovanni Ricordi eut un mauvais sourire. Dans l'ombre de sa capuche, ses yeux verts brillaient d'une lueur étrange et inquiétante.

— Je vais vous le dire, fit-il. Et je ne doute pas une seconde que vous allez tous approuver mon idée avec enthousiasme...

Chapitre XII



Sabrina avait laissé une clé de son chalet à Boris, mais celui-ci ne pouvait s'empêcher de sonner, chaque fois qu'il rentrait. Après tout, il n'était pas chez lui. Même si, depuis quelques jours, Sabrina Ricordi n'avait pas ménagé sa peine pour qu'il se sente aussi douillettement installé que possible...

Il carillonna plusieurs fois, par acquit de conscience, sans obtenir de réponse.

— Elle a dû encore aller faire du shopping, fit-il en enfonçant la clé dans la serrure. Où rendre visite à l'une ou l'autre de ses petites copines.

— Ça tombe mal, renchérit Aimé. Il va falloir qu'on aille à sa recherche... comme si on avait besoin de ça.

Corentin écrasa sa cigarette dans l'un des cendriers du salon.

— Tu sais quoi, Mémé ? On s'est assez donnés de mal comme ça. Après tout, ce qu'on a à lui dire peut bien attendre une heure ou deux. On n'a qu'à rester tranquillement ici, le temps qu'elle se décide à rentr...

Son regard venait de tomber sur une enveloppe, posée en évidence sur une table basse. Une enveloppe avec son nom dessus. Il l'ouvrit et lut à voix haute le message que Sabrina avait rédigé à leur intention à tous les deux :

Les garçons,

Désolée de ne pas vous avoir attendue, mais Flora, Jenny et moi, on est tellement stressées par toute cette affaire qu'on va sûrement faire une crise de nerfs si on n'évacue pas toute cette angoisse d'une manière ou d'une autre. Du coup, on a décidé de s'offrir une petite journée de ski hors-pistes. Faites comme chez vous en m'attendant et à ce soir. Je propose qu'on se fasse un dîner-fondue chez Ghislain, tous les six. Qu'est-ce que vous en dites ?

Bises, Sabrina.

Boris laissa retomber le message avec un soupir.

— Qu'est-ce qu'on fait ? dit-il. On ne va quand même pas rester enfermés ici toute la journée ? Avec ce temps, ça serait dommage...

Brichot avait un de ces airs en-dessous qui lui venaient quand il avait une petite idée derrière la tête.

— Vas-y, Mémé, fit Boris avec un sourire, je t'écoute. Qu'est-ce que tu proposes ?

— Eh bien, fit Aimé, vaguement gêné... lors de notre dernière traversée de la principale galerie marchande de Courchevel, j'ai cru remarquer la présence d'un magasin Old England...

Corentin éclata de rire. Décidément, l'anglophilie que Brichot poussait quasiment jusqu'à la perversion ne faiblissait pas avec l'altitude ! Le célèbre magasin du boulevard des Capucines, à Paris, était son petit Disneyland personnel. En trouver une succursale en pleine montagne, c'était trop beau pour qu'il puisse y résister.

— C'est d'accord, vieux frère ! fit Boris, allons-y. Après tout, il n'y a pas de raison qu'on soit les seuls, ici, à ne pas se livrer aux joies du shopping.

Dix minutes pus tard, ils pénétraient sous les arcades couvertes et chauffées qui abritaient la plus grande partie de ce que « Courch » comptait de boutiques de luxe et de « petits bistrots » hors de prix. Sur deux niveaux et sur plusieurs milliers de mètres carrés, ce n'étaient que vitrines tentatrices, devant lesquelles déambulait une foule de gens apparemment pas dans le besoin, vu les marques et les logos bien visibles sur leurs vêtements très « tendance ».

La terre promise d'Aimé Brichot – autrement dit la vitrine du magasin Old England-Courchevel – était en vue, lorsque quelques cris féminins étouffés s'élevèrent dans la foule, devant eux.

Rien de grave, apparemment : juste un homme qui venait de bousculer quelques personnes en courant vers la sortie. Comme celle-ci se trouvait derrière Boris et Aimé, l'homme ne tarda pas à se retrouver face à eux.

Il pila net en les reconnaissant.

C'était le capitaine de gendarmerie François Killy.

— Eh bien, capitaine, fit Boris avec un sourire, qu'est-ce qui vous arrive pour que vous bousculiez tout le monde comme ça ? Une urgence ?

— Et comment ! fit le gendarme, essoufflé. Il vient d'y avoir une avalanche à deux mille sept cents mètres, entre le Roc Merlet et la Vallée des Avals !

Un groupe de chasseurs alpins qui s'entraînait dans le coin nous a signalé que quatre skieurs qui faisaient du hors-piste ont été emportés. Les chasseurs ne les ont vus que de très loin, juste avant l'avalanche, mais ils sont presque sûrs qu'il s'agissait de quatre femmes !

D'un seul coup, le sang de Boris se retrouva à la même température que celle qui régnait à l'extérieur : plusieurs degrés en dessous de zéro.

Il croisa le regard paniqué de Brichot, qui exprima tout haut ce qu'il était lui-même en train de penser tout bas :

— Je suis sûr que c'est elles !

— Qui ça « elles » ? fit le capitaine Killy. Vous connaissez les victimes ?

Corentin planta son regard dans le sien :

— Nous sommes presque certains de les connaître, oui. D'ailleurs, vous en connaissez vous-même au moins une : Sabrina Ricordi. Je mettrais ma tête à couper qu'il s'agit d'elle et de ses trois amies : celles qui sont impliquées dans cette histoire de photos...

Le front du militaire se barra d'un pli d'incompréhension :

— Mais... il ne peut tout de même pas y avoir de rapport entre cette affaire et... l'avalanche ?

— À priori, non, fit Boris. Pourtant, mon instinct me dit que ça n'est pas totalement exclu.

Il envoya une tape sur l'épaule du gendarme :

— Allez-y, on vous suit !

Les trois hommes se mirent à courir vers la sortie de la galerie marchande, en direction de l'antenne de gendarmerie qui se trouvait au pied des pistes.

Boris jeta un coup d'œil latéral à Aimé Brichot, qui soufflait comme un phoque :

— Désolé pour ta petite séance de shopping, Mémé. Mais je crois que ça sera pour plus tard.

Sur le vaste espace dégagé d'où partaient plusieurs remonte-pentes, tire-fesses et téléphériques, une « chenillette » de la gendarmerie attendait, moteur en marche, le capitaine Killy. Il s'y engouffra, Boris et Aimé à sa suite. Les quatre hommes – chauffeur compris – se retrouvèrent alignés en rang d'oignons et serrés comme des sardines sur la banquette prévue pour trois.

L'engin se lança à l'assaut de la pente neigeuse, dans un bruit de diesel et en soulevant des nuages de poudreuse.

La chenillette était capable d'affronter des pentes pratiquement à pic. Mais pas de dépasser les vingt kilomètres à l'heure de moyenne.

— Je connais mal le coin, dit Boris au bout d'un moment. C'est loin, où nous allons ?

Le capitaine Killy désigna le sommet le plus proche, droit devant eux :

— Ça, dit-il, c'est le Roc Minier. Quand on l'aura dépassé, il faudra encore monter jusqu'au Roc Merlet, jusqu'à la hauteur du col de Chanrossa. C'est derrière que l'avalanche à eu lieu.

— Et nous y serons dans combien de temps ? demanda Corentin d'une voix qui trahissait son impatience.

Le gendarme dans un geste approximatif :

— Une petite heure... Mais rassurez-vous : les CRS hélicoptérés doivent déjà être sur site.

Boris approuva d'un hochement de tête renfrogné... en regrettant secrètement de ne pas avoir choisi l'hélico des CRS, plutôt que cet engin qui se traînait.

Au bout d'un moment, pris d'une soudaine inspiration, il interrogea :

— Dites-moi, capitaine... les chasseurs alpins qui ont repéré les quatre skieuses... Ils les ont réellement VUES se faire engloutir par l'avalanche ?

— Tiens, fit le gendarme, c'est drôle que vous me demandiez ça, parce que j'avais oublié de vous le dire : non, en fait, ils les ont vues dévaler la pente à skis, cinq ou dix minutes avant l'avalanche. C'est en tenant compte de la vitesse des skieuses et de la direction qu'elles avaient prises, qu'ils ont estimé qu'elles avaient dû être emportées par l'avalanche. Mais vous savez, ils ont l'œil, ces types-là : c'est rare qu'ils se trompent.

Boris ne répondit pas. Mais un coup d'œil échangé avec Aimé Brichot lui apprit que son coéquipier et lui pensaient la même chose : à savoir que cette fois, il n'était pas impossible que les chasseurs alpins se soient trompés...

Parce que le fait que ces quatre filles-là, justement, et personne d'autre, aient été englouties par une avalanche... c'était possible, bien sûr. Mais ça faisait partie de ces coïncidences auxquelles Boris avait du mal à croire...

Enfin, la chenillette arriva à destination. Boris, Aimé et le capitaine Killy sautèrent de l'engin et se retrouvèrent au cœur d'un paysage si majestueux que les deux « parisiens » eurent du mal à s'arracher à sa contemplation pour se concentrer sur ce qui les avait amenés jusqu'ici. D'un côté, la chaîne alpine, dominée par l'Aiguille du Fruit, culminant à plus de trois mille mètres, les écrasait de sa splendeur anguleuse qui se découpait sur le ciel bleu. De l'autre, c'était une plongée vertigineuse jusque dans les tréfonds d'une vallée que l'on distinguait à peine. Et d'où surgissait une autre montagne. Partout où on dirigeait le regard, ce n'était que du ciel azur et de la neige épaisse, moelleuse, qu'aucun pied, ou aucun ski, ne semblait avoir jamais effleurée. La lumière était si violente que, sans leurs lunettes de soleil, les trois hommes auraient été aveuglés...

Boris et Aimé contemplèrent l'immense surface blanche, quasi-infinie, qui s'étendait entre l'Aiguille du Fruit, au-dessus d'eux, et la vallée des Avals, en bas.

À propos d'aiguille, justement... Retrouver un corps là-dessous, et même quatre... c'était vraiment l'aiguille dans la botte de foin.

Un hélicoptère portant l'écusson des sauveteurs-CRS tournoyait comme un gros insecte au-dessus de cette gigantesque surface, la quadrillant dans tous les sens. À l'intérieur, Boris savait que des hommes armés de jumelles scrutaient méticuleusement la surface blanche, à la recherche de quelque chose : l'extrémité d'un ski... un bras ou une jambe... la tache claire d'une parka...

Un peu au-dessus de l'endroit où s'était arrêtée la chenillette, un autre hélicoptère s'était posé sur une petite surface à peu près plane. Plusieurs hommes en étaient descendus, en tenue de haute montagne. Ils portaient des raquettes aux pieds pour ne pas s'enfoncer dans la poudreuse, et tenaient en laisse des bergers allemands dressés pour flairer la moindre odeur humaine, même sous plusieurs mètres de neige.

Les sauveteurs se dirigèrent vers le milieu de cette espèce d'océan en pente, là où on distinguait nettement une sorte de traînée de neige plus épaisse, comme une coulée de peinture sur une surface déjà peinte. Une coulée aussi blanche que la surface, mais avec une sorte de relief qui la rendait visible.

Le capitaine Killy, bras tendu, désigna la zone à Boris et Aimé :

— Vous voyez, dit-il, c'est là que l'avalanche a eu lieu. On distingue assez bien la couche plus lourde qu'elle a laissée.

— Effectivement, admit Boris. Et il n'y a pas que ça : sur toute la trajectoire de l'avalanche, les sapins sont aux trois-quarts engloutis sous la neige. Il n'y a plus que de petits cônes vert-sombre, qu'on dirait posés sur la surface. Un peu comme dans une zone inondée où on ne voit plus que les toits des maisons qui émergent.

Il ajouta, en désignant d'un geste circulaire le paysage qui les entourait :

— Tandis qu'ailleurs, près de nous, par exemple, les sapins sont couverts de neige, mais ils ne sont pas noyés dedans.

— Bien observé, commandant, fit le capitaine Killy.

Ce dernier, Boris et Aimé contemplèrent pensivement l'hélicoptère des sauveteurs, qui bourdonnait toujours en décrivant des cercles au-dessus de la coulée, et les équipes de maîtres-chiens qui s'y dirigeaient, dans un concert d'ordres secs et d'abolements.

— En tout cas, fit Brichot, je crois qu'on ne peut pas douter qu'une avalanche a bel et bien eu lieu ici. N'est-ce pas, capitaine ?

— Ça, fit le militaire, ça ne fait pas l'ombre d'un doute, en effet.

Pourquoi ? Vous pensiez que les chasseurs alpins nous avaient raconté des blagues ? Ce n'est pas leur genre, vous savez.

Corentin secoua la tête :

— Il est évident que nous ne mettons pas en doute la parole de vos collègues, dit-il. Ce que le mien a voulu dire, c'est que toute cette histoire continue à nous sembler louche. Lui et moi, nous ne pouvons pas nous empêcher de penser qu'il y a quelque chose de... pas net, dans tout ça.

Le gendarme haussa les épaules :

— « Pas net » ?... Ça, c'est sûr... Quatre personnes qui se font engloutir par une avalanche... c'est sûr que ce n'est pas net, en effet.

Ses collègues, déjà loin devant, lui adressèrent des signes de la main.

— Excusez-moi, fit-il, il faut que j'aille me joindre à l'équipe de recherches. On se retrouve ici tout à l'heure, pour regagner la station ?

— Pas de problème, capitaine, fit Boris en lui adressant machinalement l'esquisse d'un salut militaire.

Que l'autre, dans un réflexe, lui rendit.

Quand le capitaine Killy se fut suffisamment éloigné, Boris envoya un coup de coude dans les côtes d'Aimé, heureusement amorti par l'épaisseur de sa parka.

— OK, Mémé, dit-il, je propose qu'on fasse nos propres recherches. On y va ?

Sans attendre la réponse, il commença à dévaler le flanc de la montagne.

— Moi, je veux bien, fit Brichot en s'élançant à sa suite. Mais si tu te crois plus fort que les guides de montagne, les CRS et les sauveteurs expérimentés, là, je trouve que tu pousses un peu !

Faute de raquettes, ils s'enfonçaient dans la neige jusqu'aux genoux. Du coup, chaque pas leur demandait un effort et leur progression devenait vite épuisante.

— Je n'aurais pas cette immodestie, vieux frère, fit Boris. Seulement, il se trouve que pour nos collègues, il ne s'agit que de quatre skieuses qui, en faisant imprudemment du hors-piste, se sont fait prendre par une avalanche. Une situation qui, pour eux, est hélas banale. Un cas qui ne diffère en rien de tous ceux auxquels ils font face régulièrement. Il se trouve simplement que nous, nous en savons un peu plus qu'eux sur les quatre skieuses en question.

Brichot, à bout de souffle, profita de ce que Corentin venait de s'arrêter pour en faire autant, près de lui.

— Boris, fit-il, ne me dis pas que tu crois sincèrement qu'il pourrait y avoir un rapport entre l'affaire des photomontages et une avalanche qui, d'un seul coup, se produit quelque part dans les Alpes ! Parce que là, franchement... j'ai du mal à te suivre.

Il épousseta la neige qui le recouvrait jusqu'à la taille en ajoutant :

— À tous les sens du terme, d'ailleurs.

Corentin ne répondit pas tout de suite. Comme un chien de chasse en arrêt, il semblait flairer l'atmosphère autour de lui, guetter le moindre souffle, le mouvement le plus infime...

Brichot, qui savait que dans ces moments-là, il fallait respecter la concentration de sa flèche, l'observait sans dire un mot. En retenant sa respiration. Quasiment certain qu'il allait sortir quelque chose du bouillonnement qui se produisait en ce moment même sous la boîte crânienne de Boris.

Un assez long moment s'écoula encore. Puis, soudain, Corentin leva le bras en direction d'un groupe de sapins, en contrebas, non loin de la coulée laissée par l'avalanche. Des sapins un peu plus grands que les autres.

— Là... fit-il seulement.

Brichot suivit des yeux le geste de Boris.

— Eh bien quoi ? dit-il. Les sapins ?... Qu'est-ce qu'ils ont de particul... Bon sang !

Corentin laissa échapper un petit rire satisfait :

— Apparemment, tu vois la même chose que moi, Mémé.

L'interpellé hocha la tête :

— Le plus grand, dans ce groupe de sapins... C'est comme si quelqu'un s'était amusé à en trancher net le sommet !

— Exactement, fit Boris en continuant de fixer le conifère en question. Comme un œuf coque d'un coup de couteau. Sauf que, à mon avis, ce n'est pas « quelqu'un », mais quelque chose, qui a fait ça.

— Les pales d'un hélicoptère ! lâcha Aimé.

— En effet. Je ne vois pas ce que ça pourrait être d'autre. D'ailleurs, je suis sûr qu'en cherchant un peu dans ce bosquet, on trouvera le bout de sapin manquant.

Ils progressèrent, non sans mal, jusqu'à l'endroit en question. Une fois sur place, Boris ne mit pas plus de quelques minutes avant de brandir à bout de bras un morceau de tronc effilé, encore garni de ses petites branches et de ses aiguilles vertes. Il le retourna pour mettre la section, plus claire, sous le nez de Brichot.

— Tu vois, dit-il : tranché net. Le vent n'aurait pas produit une coupure aussi précise.

Aimé voulut dire quelque chose, mais déjà, Boris remontait la pente en direction de l'endroit où la chenillette attendait toujours, son pilote aux commandes.

Il s'engouffra dans la cabine. Brichot l'imita, sans trop savoir pourquoi

mais certain que Corentin avait ses raisons. Et que, comme toujours, elles allaient se révéler excellentes.

— Lieutenant, fit Boris après avoir repéré son grade aux « ficelles » blanches qui ornaient le col de l'anorak du pilote, vous allez nous emmener là-haut.

Le militaire suivit le geste de Corentin, qui désignait une zone située beaucoup plus en hauteur : l'endroit où commençaient les « traces » de l'avalanche. C'est-à-dire, là où elle avait pris naissance.

— Bien, commandant, fit le pilote sans poser de questions.

L'engin s'élança dans la poudreuse, toujours d'un train de sénateur. Mais au moins, Boris et Brichot n'avaient pas à lutter à chaque pas, comme s'ils progressaient dans un marécage.

La chenillette dépassa la zone où les sauveteurs à pied et les maîtres-chiens avançaient sur une ligne droite, enfonçant à intervalles réguliers des sondes dans la neige dans l'espoir de rencontrer un corps.

Arrivés à l'endroit désigné par Boris, Brichot et lui sautèrent de la chenillette et commencèrent à tourner en rond, décrivant des cercles de plus en plus larges.

— Si tu avais la bonté de me dire ce qu'on est en train de chercher, fit Aimé, légèrement agacé, ça m'aiderait peut-être...

Corentin eut un geste vague :

— Difficile à dire exactement, Mémé.

— Ah, bon... fit Brichot, renfrogné.

— Ou plutôt, ajouta Boris... On cherche quelque chose... qui aurait pu déclencher cette avalanche.

Aimé le regarda, les yeux plissés derrière ses lunettes noires. Qui ne l'empêchaient pas de voir clairement, cette fois, où sa flèche voulait en venir.

D'ailleurs, Corentin ne mit que quelques minutes supplémentaires avant de parvenir à ses fins.

À une vingtaine de mètres, Aimé le vit ramasser quelque chose dans la neige, et le brandir triomphalement dans sa direction. Avant de se mettre à « courir » vers lui. Ou plutôt, à faire des bonds pour arracher ses jambes à la poudreuse.

Quelques instants plus tard, Boris lui mettait sous le nez un morceau de carton plastifié de couleur grisâtre.

— Renifle ! dit-il.

Brichot s'exécuta et fit la grimace.

— Ça pue ! dit-il. Mais cette odeur-là, elle est gravée dans ma mémoire depuis l'époque de mon service militaire : de la cordite.

— Bonne réponse, Mémé ! fit Boris sur le ton de Jean-Pierre Foucauld

animant « Qui veut gagner des millions ». Et je préciserai même : kapok ! Un explosif qui est une version améliorée de la dynamite et qui dégage une odeur de cordite caractéristique. Et ce bout de carton, c'est un morceau de l'enveloppe qui la contenait !

Il se retourna pour faire face aux grands espaces neigeux qui s'étendaient autour d'eux :

— Tu vois le scénario, Mémé ?

— Je crois que je commence à le voir, en effet.

— Nos quatre filles, fit Boris comme si la scène se déroulait sous ses yeux, sont en pleine descente hors-piste. Elles sont à peu près à mi-chemin entre ici et la vallée des Avals, c'est-à-dire à peu près à la hauteur du sapin coupé. Qui ne l'est pas encore. C'est en descendant très bas, assez bas pour que, disons... le commando puisse sauter à terre et enlever nos quatre skieuses, que l'hélico tranche le sommet du sapin. J'imagine un groupe d'hommes bien entraînés, contre quatre filles sans défense... Elles n'ont pas dû opposer beaucoup de résistance. Une fois les filles embarquées, l'hélico remonte jusqu'ici et balance ce bâton de kapok. Avec cette neige friable et non stabilisée, cette pente très accentuée, ils étaient certains que l'explosion déclencherait une avalanche spectaculaire. Ce qui n'a pas manqué de se produire.

Aimé Brichot hocha admirativement la tête, impressionné par l'esprit de déduction dont sa flèche venait de faire preuve, une fois de plus.

— Et comme ça, dit-il, ni vu ni connu : l'enlèvement des quatre filles ne déclenche aucune enquête. Il n'y a même pas d'enlèvement, d'ailleurs, puisqu'officiellement, elles sont mortes emportées par une gigantesque avalanche...

Il ajouta, après un temps de réflexion :

— Seulement, il y a quand même un petit problème : c'est que, bien évidemment, on ne retrouvera pas les corps. Ce qui pourrait paraître suspect, non ?

Corentin balaya l'objection d'un revers de main :

— Penses-tu... Tu as vu la surface que les recherches sont obligées de couvrir ? Sur une étendue pareille, ça n'étonnera personne qu'on ne les retrouve pas. Ce ne sera pas la première fois, d'ailleurs... Autant chercher des noyés dans l'Atlantique !

Il ajouta :

— D'ailleurs, on retrouvera sûrement quelque chose. Leurs skis, par exemple. Je ne serais pas étonné que les ravisseurs les aient balancés depuis l'hélico, juste avant l'arrivée de l'avalanche. Ce qui, pour les équipes de recherche, constituera une preuve supplémentaire que les filles ont bien été emportées par le torrent de neige...

Sans se presser, cette fois, les deux hommes se dirigèrent vers la chenillette. Qui n'avait plus qu'à retourner sur son lieu de « stationnement » provisoire et à attendre le retour du capitaine Killy, avant de les ramener tous les trois vers Courchevel.

— Et la conclusion de tout ça ? interrogea Brichot, sachant que ladite conclusion était déjà toute prête dans la tête de Corentin.

— La conclusion ? répliqua ce dernier sans hésiter, elle est très simple : un, les maris ont bien reçu les photos ; deux, ils n'ont pas douté un instant de leur authenticité ; trois, leur vengeance a commencé.

Boris s'arrêta juste avant de grimper dans la chenillette, pour ajouter d'un air sombre :

— Reste à savoir quel aspect cette vengeance va prendre... et comment on va bien pouvoir l'empêcher.

Chapitre XIII



Derrière le vaste pare-brise de la chenillette, Courchevel 1850 étendait en contrebas ses hôtels, ses rangées de chalets, et ses terrasses noires de monde. Après quelques jours de déambulations dans la célèbre station, Boris et Aimé avaient fini par s'y repérer aussi facilement qu'au 36, quai des Orfèvres.

Dans une sorte de jeu un peu morose, les deux hommes « s'amusèrent » à désigner de loin les chalets des quatre victimes de Sarah Vartanian, ainsi que celui de cette dernière.

Sarah Vartanian... qui aurait été bien incapable de mesurer toutes les conséquences de cette vengeance, le jour où celle-ci avait pris naissance dans son esprit.

La mort de son fils, Anthony Vilar, d'abord...

L'enlèvement des quatre filles, ensuite.

Le moins qu'on pouvait dire, c'était que les choses ne s'étaient pas passées comme elle l'avait prévu.

Elle avait imaginé pour Sabrina, Flora, Jenny et Érica un divorce fracassant, humiliant, et le retour rapide à la case « pauvreté ».

Malheureusement, la réaction des maris s'était révélée beaucoup moins prévisible que prévue.

Et sans doute infiniment plus cruelle.

Parce qu'une chose au moins était sûre.

On n'organise pas une opération aussi délicate et logistiquement compliquée que l'enlèvement de quatre personnes, par hélicoptère, en pleine montagne, simplement pour demander le divorce.

L'espèce de talkie-walkie au bout d'un fil que le capitaine Killy portait, accroché près du col de sa parka, émit un grésillement. L'officier s'en empara et le porta à sa bouche.

— Capitaine Killy, j'écoute.

— Ici lieutenant Valbert, de l'équipe de recherches. On a retrouvé deux paires de skis. Mais toujours aucune trace des victimes.

— Bien reçu. *Over*.

Le gendarme se tourna vers Corentin, assis à côté de lui :

— Vous avez entendu, commandant ?

— Oui, fit Boris d'un air sombre.

— On dirait que vos hypothèses se confirment.

— On dirait, oui, dit Boris sans le moindre triomphalisme.

Sur le chemin du retour, il avait fait part au capitaine Killy des conclusions auxquelles Brichot et lui étaient arrivés, après avoir remarqué le sapin coupé par les pales d'un hélico et ramassé les restes d'un bâton d'explosif.

La découverte des deux premières paires de skis ne faisait que rendre lesdites conclusions encore plus évidentes.

Aimé Brichot arracha son bonnet rouge qui, à l'intérieur de la cabine, commençait à lui donner chaud.

— Il y a quand même une chose qui m'intrigue, dans tout ça, fit-il. Je comprends le coup de l'hélico, le commando qui saute à terre et qui embarque les quatre filles, tout ça... très bien. Si l'on ose dire. Mais pour pouvoir monter ce coup, il fallait que ses organisateurs sachent que les quatre filles iraient précisément faire du ski aujourd'hui ! Or, si j'en crois le petit mot que Sabrina nous a laissé avant de partir, l'envie d'aller skier toutes les quatre pour se changer les idées les a prises ce matin. Ce que je veux dire, c'est qu'hier, elles-mêmes ne savaient pas qu'elles iraient skier aujourd'hui !

Boris continua de fixer les toits de Courchevel, qui se rapprochaient lentement :

— Tu as raison, Mémé. Pour ma part, je ne vois que deux explications. Soit l'une des quatre a dit à Sarah Vartanian qu'elle allait skier avec les trois autres, et Sarah s'est empressée d'avertir l'un ou l'autre des maris. Mais ça impliquerait qu'elle ait été en cheville avec eux pour organiser la « punition » de leurs femmes. Et ça, tu vois, je n'y crois pas. D'abord parce que je suis sûr que sa petite machination s'est arrêtée avec l'envoi des photos : elle était certaine des dégâts que ces photos provoqueraient et n'avait plus qu'à attendre

pour jouir du résultat. Ensuite, depuis qu'elle a appris la mort de son fils, elle a bien dû arriver toute seule à la conclusion que les maris y étaient pour quelque chose. Et ça, vois-tu, ça lui aura certainement ôté l'envie de collaborer avec eux de quelque manière que ce soit... en admettant qu'il ait pu en être question.

— Je reconnais que ça se défend, fit Aimé. Et l'autre possibilité ?...

Corentin haussa ses épaules carrées, sous sa parka :

— Elle est très simple, en fait. Dans la mesure où Gianni Ricordi a pu faire assassiner Anthony Vilar en plein Courchevel sans que personne ne le remarque, il aura eu encore moins de mal à faire surveiller discrètement les quatre filles, à faire épier leurs moindres faits et gestes et à se faire faire un rapport « en temps réel ».

— Ouais, admit Brichot. On peut voir ça comme ça, en effet. De toute façon, je ne vois pas d'autre solution.

— Ce sont parfois les plus simples qui s'avèrent être les bonnes, conclut Boris.

La chenillette était enfin arrivée au pied des pistes, à l'endroit d'où elle était partie quelques heures plus tôt.

— Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? interrogea le capitaine Killy en descendant avec Boris et Aimé. On se met à la recherche de l'hélicoptère mystérieux ?

Corentin lui adressa un sourire en coin. Décidément, il le trouvait de plus en plus sympathique, ce capitaine Killy. Il avait oublié d'être bête et, en plus, il avait l'air excité comme un chien de chasse à l'idée d'apporter sa contribution à l'enquête des deux collègues parisiens. La « guerre des polices », ce n'était pas son truc, à François Killy.

Boris lui envoya une claque amicale sur le bras :

— Exactement, capitaine. Après tout, un hélico, ça doit communiquer son plan de vol avant de décoller, non ? Comme les avions...

— Affirmatif, commandant, fit Killy, retrouvant soudain le langage militaire. Je propose qu'on fonce tout de suite à l'altiport. Je pense que là-bas, ils pourront nous renseigner sans problème.

Il ne leur fallut pas plus de vingt minutes pour gagner, à pied, l'altiport de Courchevel, qui se trouvait un peu plus haut que la station, à deux mille mètres d'altitude exactement.

Boris s'étonna de découvrir, non pas une simple aire d'atterrissage pour hélicoptères, comme il s'y attendait, mais une véritable piste, assez longue pour accueillir des petits jets. De plus, la piste en question était absolument vierge de toute trace de neige, alors que tout, autour d'eux, en était absolument recouvert. Il fit part de sa surprise au capitaine Killy, qui expliqua, non sans une pointe de fierté :

— L’altiport de Courchevel est la seule piste de montagne en Europe à être déneigée tout l’hiver.

Les bâtiments eux-mêmes étaient de dimensions assez modestes, mais dans un état impeccable. À l’intérieur aussi, ça sentait le fraîchement repeint et le soigneusement entretenu. Quant au bureau d’accueil, il avait presque des allures de salon.

Il fallait dire qu’on n’était pas dans un « vulgaire » aéroport destiné au commun des mortels. Ici, transitaient des stars, des milliardaires, et le gratin de la jet-set internationale. Et pour tout dire, ça se sentait.

Un homme d’une quarantaine d’années, d’allure sportive, sortit d’une petite pièce adjacente et vint à leur rencontre, sourire aux lèvres. Il portait lui aussi les lunettes noires indispensables pour affronter le reflet du soleil sur la neige.

— Salut, François ! fit-il en serrant la main du capitaine Killy.

Lequel présenta Boris et Aimé au responsable de l’altiport, un certain Jean-Marc Winter. Un nom, pensa Boris, parfaitement approprié, tant à ses fonctions qu’à la saison.

— Qu’est-ce que je peux faire pour vous, messieurs ? demanda Winter.

— C’est très simple, répliqua Corentin. Enfin... j’espère que ça l’est. Nous sommes à la recherche d’un hélico, sans doute un assez gros modèle capable d’emporter une dizaine de personnes, qui serait passé par ici aujourd’hui, en fin de matinée.

— Désolé, fit Jean-Marc Winter, aucun hélico ne s’est posé chez nous aujourd’hui.

Aimé Brichot lissa de l’index sa petite moustache blonde.

— Ça, dit-il, nous en sommes à peu près sûrs. L’hélico dont nous parlons n’avait certainement pas envie d’être vu sur les pistes de Courchevel.

Le responsable de l’altiport fronça les sourcils.

— Ah bon, fit-il, et pourquoi donc ?

— Parce que, reprit Corentin, ses occupants se sont livrés à des actions répréhensibles qui doivent pour l’instant rester confidentielles.

Le visage de Jean-Marc Winter se ferma. Le capitaine Killy se pencha vers lui, sur le comptoir qui les séparait.

— Allez, Jean-Marc, fit-il, un bon mouvement. Tu as forcément accès aux plans de vol déposés dans tous les altiports et héliports de la région, non ? Ne serait-ce que pour des raisons de sécurité : pour pouvoir « croiser » ces plans de vol avec ceux des appareils qui décollent d’ici... et éviter les risques de collision.

L’autre eut un geste d’impuissance :

— C’est vrai, admit-il... mais ça fait un paquet ! Tu te rends compte ?

Entre Méribel, Mégève, l'Alpe d'Huez, Corlie, la Motte Chalançon, Val Thorens, Valloire, La Rosière... Et là, je cite les premiers qui me viennent à l'esprit ! Il y en a au moins une quinzaine d'autres !...

Corentin et Brichot échangèrent un regard ennuyé avec le capitaine Killy. C'est vrai que ça faisait beaucoup. Même si chacun de ces altiports ou héliports n'avait pas le trafic de Roissy, en les ajoutant les uns aux autres, ça devait donner un nombre impressionnant de décollages et d'atterrissages...

Boris réfléchit, en sortant machinalement de sa parka son paquet de blondes légères. Il en vissa une au coin de ses lèvres et se fouilla à la recherche de son briquet. Au moment où il portait la flamme à l'extrémité de sa cigarette, son geste s'interrompit net.

— Je sais ! dit-il.

Les trois autres le fixèrent, suspendus à ses lèvres.

— L'Italie ! fit Boris.

Killy et Winter échangèrent un regard perplexe.

— Eh bien quoi, l'Italie ? fit le gendarme.

Corentin, au lieu de lui répondre directement, se tourna vers Aimé :

— L'Italie ! répéta-t-il. C'est de là qu'a été commandité... ce qui s'est passé dans le chalet que nous avons visité l'autre nuit...

Il ajouta :

— Sans avoir la clé.

— Vu ! fit Aimé, comprenant que sa flèche évitait d'évoquer le meurtre du photographe et autres détails de l'enquête devant une personne étrangère à l'affaire.

— Je suis sûr que l'hélicoptère de ce matin a été commandité par la même personne, continua Boris, et qu'il est parti du même endroit : c'est-à-dire d'Italie.

Winter et Killy ouvraient des yeux ronds. Corentin se pencha sur le comptoir, vers le responsable de l'altiport.

— Il faut que vous nous trouviez les plans de vol des hélicoptères partis ce matin d'Italie et qui ont déclaré un héliport français comme destination !

Jean-Marc Winter eut une moue et un haussement d'épaules signifiant qu'il renonçait à comprendre, mais qu'il ne demandait pas mieux que de coopérer. L'attitude la plus sage qui soit, de l'avis de Boris et Aimé.

Il disparut dans la petite pièce attenante et en ressortit l'instant d'après, un mince paquet de feuilles à la main.

— Évidemment, fit-il, l'Italie... ça réduit considérablement le champ des recherches. En plus, vous avez de la chance...

Jean-Marc Winter compta les feuilles qu'il avait en main :

— Il n'y en a que cinq.

Il étudia la première et annonça :

— Tiens ! Un chopper Eagle, capacité douze passagers, a décollé de Parme à 9 h et s'est posé à Chambéry pour refaire le plein de kérosène avant de repartir, destination officielle : l'héliport de Paris, porte de Versailles. Immatriculation de l'hélico : AB842.

Il releva la tête vers Boris :

— Mais évidemment, je ne peux pas vous dire s'il a fait ou non un détour par Courchevel, dans la mesure où il ne s'y est pas posé...

— Moi, je peux ! fit le capitaine Killy en décrochant le talkie-walkie de sa parka.

Il y eut un grésillement et il demanda :

— Central ? Ici unité Courchevel douze, capitaine Killy. Passez-moi la police de l'air, antenne de Grenoble.

— Police de l'air, fit une voix, toujours aussi grésillante, au bout d'un instant très court.

— Gendarmerie Courchevel, continua Killy. J'ai besoin d'une info, en urgence. À propos d'un hélico ayant décollé de Parme, Italie, à zéro neuf cents heures ce matin, direction héliport de Paris, escale à Chambéry. Est-ce qu'on vous a signalé une sortie du plan de vol, avant ou après Chambéry ?

Il y eut un silence prolongé. Au bout duquel la voix grésillante répondit :

— Affirmatif. L'appareil immatriculé en Italie est sorti de sa route officielle après Chambéry. Il a fait un crochet du côté de chez vous. On l'a contacté par radio et le pilote nous a répondu qu'il s'était égaré, dû à une panne momentanée de ses appareils de navigation.

Merci, fit le capitaine Killy. *Over.*

Il croisa le regard de Corentin, où brillait une lueur de triomphe.

— Panne des appareils de navigation, fit Boris... tu parles !

Il serra la main de Jean-Marc Winter et le remercia de son aide. Les trois hommes repartirent au pas de course vers la station. Ce qui était plus facile qu'à l'aller, vu que ça descendait sur tout le trajet.

— Un hélico expédié d'Italie, fit Boris, ça sent la mafia à plein nez. Et qui dit mafia, dit...

— Giovanni Ricordi, compléta Aimé. Un monsieur qui a décidément de gros moyens à sa disposition...

Quelques minutes plus tard, ils pénétraient dans le chalet désert – et pour cause – de Sabrina.

Corentin se jeta sur le téléphone, un œil sur sa montre.

— Pourvu que Rabert et Tardet soient toujours là, fit-il en composant le numéro direct du bureau des Affaires recommandées.

On décrocha à la deuxième sonnerie. Boris reconnut instantanément le

« Allo ! » prononcé la bouche pleine par le « gros » Rabert. Qui était, comme d'habitude, en train de mastiquer l'un de ses éternels sandwiches.

— Rabert, ici Boris !

— Chalut, Borich !

— Écoute-moi, Rabert : Tardet et toi, vous allez laisser tomber ce que vous êtes en train de faire et foncer dare-dare à l'héliport de Paris, porte de Versailles.

— Pourquoi ? On va quelque part ?

— Non. Juste à l'héliport. Il faut m'intercepter un hélico parti ce matin d'Italie et qui...

Il s'arrêta net au milieu de sa phrase, réalisant d'un seul coup l'absurdité de ce qu'il était en train de dire.

— Excuse-moi une seconde, fit-il.

Il releva la tête vers Brichot :

— À ton avis, dit-il, il faut combien de temps à un gros hélicoptère comme celui qui nous intéresse pour aller de Chambéry à Paris ?

Aimé émit une sorte de pet buccal, censé exprimer toute l'étendue de son ignorance en la matière.

Une nouvelle fois, le capitaine Killy vint à leur secours :

— D'après les souvenirs de mon service militaire, que j'ai fait dans l'armée de l'air, dit-il, un machin comme ça ne dépasse pas les deux cents à l'heure. Il faut compter au moins trois bonnes heures pour faire le trajet.

Corentin regarda alternativement sa montre et Aimé Brichot.

— J'ai bien peur qu'on l'ait dans l'os, lâcha-t-il froidement.

Il reprit sa communication avec Rabert :

— Bon, Rabert, écoute... Il y a toutes les chances pour que vous arriviez trop tard. Mais foncez quand-même, on ne sait jamais : l'hélico ne sera peut-être pas encore reparti. Et même dans ce cas-là, les gens de l'héliport pourront sûrement vous donner un certain nombre d'infos à son sujet. Et sur ses passagers. D'après ce que je crois savoir, il doit s'agir de quatre femmes et d'une demi-douzaine de types.

L'hélico est un Chopper Eagle, immatriculation AB842.

— Et qu'est-ce qu'on en fait, si jamais on les rattrape, interrogea Rabert ?

— Vous les mettez tous en état d'arrestation !

Rabert s'étouffa sur son sandwich :

— Tu es marrant, toi ! Et pour quel motif !

— Enlèvement, séquestration, probablement coups et blessures, ça te va ? Emmène des renforts. Ces types sont probablement armés et dangereux.

— Ah oui ? s'étrangla Rabert. Tu parles, qu'on va emmener des renforts ?

— Nous, pendant ce temps-là, reprit Boris, on va sauter dans le prochain TGV et on vous rejoint là-bas. C'est vu ?

— C'est parti, fit Rabert.

Boris raccrocha et secoua la tête d'un air contrarié.

— Je ne le sens pas, ce coup, fit-il... Mais alors, pas du tout.

Chapitre XIV



Outre leur passé de call-girls et leur mariage avec des milliardaires, Sabrina Ricordi, Flora Alvara, Jenny Albright et Érica Frisch avaient une nouvelle chose en commun : l'impression qu'une bombe à neutrons explosait à l'intérieur de leur crâne. Qu'elle explosait même à répétition, déstabilisant leur cerveau sous les ondes de choc qui se transmettaient à tout leur corps, faisant d'elles des pantins désarticulés, flottant dans une semi-conscience.

La dernière image « nette » qu'elles gardaient en mémoire était celle d'elles-mêmes, descendant joyeusement et à toute vitesse la pente raide de la vallée des Avals.

C'est tout de suite après que le cauchemar avait commencé.

Un cauchemar en accéléré.

D'abord, il y avait eu un bruit de moteur, une sorte de vrombissement puissant, venu d'on ne savait où, et qui se rapprochait. Puis, soudain, surgissant d'un creux comme une bête d'Apocalypse, cet hélico énorme et noir évoquant un insecte monstrueux...

Elles avaient à peine eu le temps de freiner sur leurs skis, que, dans la tempête de neige soulevée par les pales de l'engin, six hommes au visage noir sautaient à terre et leur fondaient dessus.

L'instant d'après, on les empoignait fermement et des mains leur collaient sur le visage un morceau de tissu imprégné d'un liquide qui avait une drôle

d'odeur... puis plus rien.

Elles s'étaient réveillées pieds et poings liés, allongées par terre, la joue contre une surface de métal glacé, parcourue d'une vibration sourde.

Malgré les brumes qui s'accrochaient encore à leur cerveau, elles n'avaient pas tardé à réaliser qu'elles se trouvaient à l'intérieur de l'hélicoptère.

C'est à ce moment-là qu'une peur insidieuse avait commencé à se frayer un chemin dans leur ventre...

Une peur qui s'était transformée en panique quand, se tortillant comme des vers pour regarder au-dessus d'elles, les quatre filles avaient découvert leurs ravisseurs.

Ils étaient six. Assis sur les banquettes latérales de l'appareil. Ils portaient des combinaisons de montagne noires et des cagoules qui ne laissaient voir que leurs yeux et leur bouche. D'où l'impression de « visages noirs » que les filles avaient eue, un peu plus tôt, quand ils étaient sortis de l'hélico.

Mais le plus inquiétant, c'était les six pistolets, prolongés de silencieux, que les hommes braquaient dans leur direction.

Dès qu'elle avait retrouvé l'usage de la parole, Sabrina, la première, avait voulu parler :

— Qui êtes-vous ? avait-elle demandé. Qu'est-ce que vous nous voulez ? Et d'abord, où est-ce que vous nous emmenez ?

Pour toute réponse, l'homme en noir avait tendu son flingue vers son visage et armé le chien dans un claquement sec. Aussi sec que le ton sur lequel il avait aboyé quelque chose. En Italien.

Sabrina avait acquis suffisamment de notions de cette langue, depuis son mariage avec Giovanni Ricordi, pour comprendre ce que l'homme venait de lui dire :

— Ta gueule !

C'était clair et net. Quand un type armé vous dit ce genre de chose en vous mettant le canon d'une arme sous le nez, on n'insiste pas.

Ce qui n'avait pas empêché Sabrina de cogiter en silence. Et de faire très vite le rapprochement.

L'homme qui venait de s'adresser à elle était italien. Les cinq autres aussi, probablement.

Pas de doute : tout ça était signé Giovanni. Il avait reçu les photos et décidé de la punir en faisant appel à ses « amis » de la mafia italienne.

Mais pourquoi appliquer le même traitement à Flora, Jenny et Érica ?...

Ça aussi, ça tombait sous le sens. Leurs maris à elles avaient reçu les photos, eux aussi. Et ils avaient mis au point, tous les quatre, une « punition » commune pour leurs femmes. Tout ça avec l'aide de Giovanni, qui avait

fourni la « logistique », grâce à ses connections mafieuses.

La joue contre le sol glacé de l'hélicoptère, Sabrina s'était mise à sangloter.

Dieu seul savait de quoi Giovanni était capable, pour laver son honneur...

Les quatre filles, toujours allongées par terre, n'avaient pas eu conscience que l'appareil approchait de sa destination. Elles poussèrent un cri de surprise effrayée quand l'un des hommes fit coulisser brutalement la porte latérale. L'instant d'après, avoir désentravé leurs chevilles, les cinq autres les soulevaient de terre et les poussaient sans ménagement hors de l'hélico.

Il faisait presque nuit, mais les quatre filles eurent le temps de se rendre compte qu'elles se trouvaient sur un héliport situé à une centaine de mètres d'une sorte d'autoroute suspendue... et embouteillée.

« Le Périphérique ! » eut le temps de se dire Sabrina.

Ils venaient d'atterrir à Paris.

Du coin de l'œil, elle vit deux des hommes en combinaison noire se précipiter, arme au poing, vers les bureaux de l'héliport et y pénétrer en trombe. Les quatre autres les poussèrent en direction d'une immense limousine noire qui attendait à moins de dix mètres de l'hélico. Une de ces « limos » – comme disent les Américains – interminables, capables de contenir presque autant de passagers qu'un petit autobus. Mais en beaucoup plus confortable. Et infiniment plus luxueux. Le genre de véhicule, en tout cas, qu'on voyait plus souvent dans les rues de Los Angeles que dans celles de Paris.

Sabrina trouva encore le moyen de se dire qu'au moins, avec un truc aussi voyant, les flics les repéreraient plus facilement.

Et quand elle pensait « flics », elle pensait évidemment à Boris.

Qui à cet instant, dans son esprit, était devenu le chevalier blanc qui s'était forcément précipité à son secours.

L'ennui, c'est qu'elle ne voyait pas par quel miracle il aurait bien pu retrouver sa trace.

D'accord, il était très fort. C'était même un superflic, doué d'un flair et d'un instinct prodigieux. Mais là, il aurait fallu qu'il soit carrément extralucide...

Les deux hommes qui s'étaient précipités vers les bureaux de l'héliport en ressortirent et rejoignirent la « limo » au pas de course. Ils y grimpèrent avec les autres et la longue automobile démarra en souplesse, presque en silence.

Sabrina avait eu le temps de remarquer que toutes les vitres, à l'exception du pare-brise, étaient fumées, rendant impossible de voir de l'extérieur ce qui se passait à l'intérieur... où le décor était infiniment plus « cosy » que celui de l'hélicoptère. Deux banquettes en cuir noir se faisaient face ; quatre sièges rabattants façon strapontins, en cuir également, étaient intégrés aux quatre

portières arrière (avec les deux portières avant, ça faisait huit en tout). Un ensemble télévision-téléphone-fax, dans la partie avant du « salon », faisait face au bar, intégré dans la banquette arrière.

Le sol, lui, était couvert d'une épaisse moquette noire. Tant mieux pour les quatre prisonnières, qu'on y jeta les unes sur les autres. Les hommes, eux, étaient confortablement installés sur les banquettes.

Sabrina, Flora, Jenny et Érica se redressèrent sur les genoux et échangèrent des regards affolés. Elles n'avaient pas besoin de parler pour savoir que la même question les torturait toutes les quatre : où les emmenait-on ? Et surtout : qu'est-ce qu'on allait leur faire ?

Elles eurent très vite un premier élément de réponse à la seconde question.

— À poil ! jeta l'un des hommes en italien.

Les quatre filles avaient parfaitement compris, mais, mues par le même instinct, avaient fait semblant d'ignorer le sens de ces mots.

— À poil ! répéta un autre des ravisseurs. En Français, cette fois.

Cette fois, plus moyen de jouer les idiots.

— Avec les mains attachées derrière le dos, comment voulez-vous qu'on fasse ? jeta Érica Frisch.

Elle avait espéré que cette objection lui ferait gagner du temps. Elle se trompait. Les yeux brillants, avec un sourire qu'on devinait sous sa cagoule, l'un des hommes fit jaillir la longue lame effilée d'un cran d'arrêt et se pencha vers elle. Érica laissa échapper un cri de frayeur, mais l'homme se contenta de la retourner et de trancher les liens qui lui entravaient les poignets. Dans la foulée, il fit de même avec les trois autres prisonnières.

— Et maintenant, à poil ! répéta-t-il, toujours en français, mais avec un fort accent italien.

Sabrina, Flora, Jenny et Érica échangèrent un regard rapide. Là encore, pas besoin de parler pour comprendre la situation. Ces six ordures n'étaient que des « coursiers », aux ordres de leurs patrons : leurs maris à elles, en l'occurrence. Et pendant le temps que durerait la « course », ils avaient décidé de « s'amuser » un peu avec leurs prisonnières... Histoire de s'offrir un petit « bonus », en plus de la somme qu'on avait dû leur verser.

Les filles n'avaient pas besoin non plus d'étudier longuement la situation pour comprendre qu'elles n'avaient pas le choix : ils étaient six, avec des flingues, face à quatre femmes sans défense.

Quatre filles qui, de toute façon, étaient tout sauf des vierges effarouchées. Et qui en avaient vu d'autres, dans ce domaine. Beaucoup d'autres...

Avec des soupirs résignés, Sabrina, Flora, Jenny et Érica se débarrassèrent des chaussures de ski qu'elles portaient toujours, et firent glisser les zips de leurs combinaisons. Elles les enlevèrent en quelques contorsions souples et les envoyèrent valser à la figure de leurs ravisseurs.

Dont les yeux brillaient maintenant, dans les ouvertures de leurs cagoules, comme ceux d'une meute de loups, prêts à bondir sur leurs proies.

Il y avait de quoi les mettre en appétit, en effet. Serrées les unes contre les autres, transpirant légèrement sous la panique et la chaleur qui régnait dans le salon roulant, les quatre filles aux corps de rêve n'étaient plus vêtues que de petites culottes blanches et de soutiens-gorges de sport. Pas le genre lingerie affriolante. Mais dans les circonstances présentes, ça suffisait à faire aux Italiens le même effet que les guêpières et les porte-jarretelles les plus suggestifs.

D'ailleurs, il n'y avait qu'à voir les bosses qui grossissaient à vue d'œil entre les jambes des six mafieux, tendant le tissu synthétique de leurs combinaisons.

« Détail » qui, évidemment, n'échappa à aucune des quatre « victimes »...

Dans l'habitacle confiné de la « limo », la tension sexuelle devenait électrique. Comme un orage qui s'apprête à éclater à la fin d'une journée de canicule...

— J'ai dit : à poil ! cria celui qui avait déjà parlé.

Ce fut comme si on les avait aiguillonnées avec une tige à bétail délivrant mille volts.

Instantanément, les quatre filles débouclèrent leur soutien-gorge et firent glisser leur culotte en bas de leurs longues jambes.

L'un des hommes attrapa le paquet de vêtements et de chaussures, fit coulisser la vitre de séparation située entre le « salon » et le chauffeur, et expédia le tout sur la banquette avant. Puis il referma la vitre.

— Ça nous donnera un peu plus de place pour... évoluer, rigola-t-il. Et accessoirement, ça vous coupera l'envie d'essayer de nous fausser compagnie. Je vous signale qu'on est en pleine ville, et qu'il y a une circulation d'enfer. Et qu'en plus, il fait zéro degré. Je vous vois mal à poil par cette température, en train de zigzaguer entre les bagnoles...

Les cinq autres émirent des rires bref. Ils appréciaient l'humour de leur copain, mais avaient hâte de passer à des choses plus intéressantes.

Ceux qui étaient vautrés sur la banquette du fond se levèrent, intimant l'ordre aux filles de prendre leur place.

— Comme ça, dit l'un d'eux, vous serez mieux, mes jolies. Et ça sera plus pratique pour nous. Et maintenant, écarter les jambes, toutes les quatre. Et en grand !

Les quatre filles obéirent... jusqu'à un certain point. Les genoux écartés des trois autres les empêchaient de s'ouvrir aussi complètement qu'on le leur ordonnait.

Mais les quatre premiers ravisseurs s'en contentèrent.

Après s'être positionnés à genoux devant les quatre filles, ils firent glisser

le zip de leurs combinaisons situé au bas de leur ventre. Dans le même instant, quatre membres turgescents jaillirent à l'air libre. Sans attendre une seconde de plus, les quatre hommes plongèrent d'un seul coup de reins dans le ventre de leur « partenaire », où ils disparurent jusqu'à la garde.

Sabrina, Flora, Jenny et Érica se mirent à crier ensemble. De douleur, d'abord, à cause de cette pénétration violente et non « préparée ». Puis, petit à petit, leurs cris de souffrance se transformèrent imperceptiblement en gémissements de plaisir.

Ce qui provoqua chez elles un mélange de honte, et de haine.

S'ils continuaient comme ça, ces quatre ordures allaient les faire jouir malgré elles !

Flora Alvara eut un réflexe d'auto-défense – ou un ultime sursaut de dignité – pour repousser l'homme qui violait sa féminité la plus intime.

Aussitôt, celui-ci lui administra une gifle terrible, un « aller-retour » qui lui laissa les joues couleur framboise... Tout ça, bien sûr, sans s'arrêter de la pilonner.

L'un des deux hommes assis sur la banquette du fond, qui tenaient les filles en joue avec leurs armes, approcha la sienne du visage de l'Espagnole.

— Si jamais tu recommences un coup comme ça, grogna-t-il, je te fais exploser ta jolie gueule. Et ça serait dommage, parce que j'ai décidé que tu me sucerais à fond, en avalant tout, après que tu auras vidé les couilles de mon copain.

Flora Alvara se le tint pour dit. Autant, pour l'instant, oublier sa dignité. Qui en avait vu d'autres, de toute façon.

Le second des hommes assis sur la banquette, dans le dos des quatre violeurs, eut un rire gras et s'adressa à son complice :

— Elles auraient vraiment tort de ne pas profiter de l'aubaine de se faire baiser une dernière fois, ces quatre salopes, dit-il. Parce que quand les « autres » se seront occupées d'elles, un régiment pourra leur passer dessus sans qu'elles sentent la différence !...

Les deux hommes éclatèrent de rire.

Les quatre filles, elles, eurent l'impression que leur cœur cessait de battre et que leur sang se figeait dans leurs veines.

L'autre avait parlé en italien. Mais Sabrina, Flora, Érica et Jenny maîtrisaient assez bien cette langue pour comprendre ce qu'il venait de dire.

Du coup, le plaisir qui les envahissait malgré elles s'arrêta d'un seul coup. Pour faire place à une panique hideuse...

Boris Corentin n'arrêtait pas de consulter sa montre. Comme si ça changeait quelque chose... Il avait l'impression que ce TGV, qui méritait pourtant son nom de « train à grande vitesse », n'arriverait jamais à la gare de Lyon.

Bien sûr, Brichot et lui auraient pu exiger de Jean-Marc Winter, le responsable de l'altiport de Courchevel, qui était un pilote confirmé, qu'il les emmène lui-même à Paris dans l'un des petits bimoteurs qu'il avait à sa disposition. Malheureusement, la piste d'atterrissage la plus proche de l'héliport de Paris se trouvait à Toussus-le-Noble, dans l'Essonne. Le temps de rejoindre la porte de Versailles, avec les embouteillages du soir, ils seraient arrivés trop tard.

Le TGV restait la meilleure solution. Ou la moins mauvaise...

Le capitaine Killy les avait conduits à toute vitesse, en prenant des risques insensés, jusqu'à la gare de Chambéry, où ils avaient attrapé « au vol » le Marseille-Paris. Lequel avait filé comme une flèche en direction de la capitale...

— Enfin !... soupira Boris quand le train se mit à longer les quais de la gare de Lyon.

Aimé et lui sautèrent du wagon et Corentin empoigna son téléphone portable.

— Je sais bien que j'ai dit à Rabert que j'attendrais qu'il m'appelle, dit-il histoire de répondre au haussement de sourcils réprobateur de Brichot, mais je n'en peux plus. J'ai besoin de savoir ce qui se passe. Et de le savoir maintenant !

À l'instant où il allait poser le pouce sur le premier chiffre, son portable se mit à sonner.

— Oui ? fit-il en « décrochant ». Ah, c'est toi ? J'allais t'appeler... Alors ?... Oui... Je vois... D'accord...

Aimé Brichot ne quittait pas des yeux le visage de sa flèche. Qui s'assombrissait de seconde en seconde.

— Bien, soupira finalement Boris... Non, je n'ai pas d'autres instructions à vous donner dans l'immédiat... Il faut que je me retourne. Que je réfléchisse... Restez sur place, toi et Tardet, je vous rappelle.

Il rempocha son portable et fit face à Aimé Brichot. Lequel, à voir sa tête, avait déjà compris que l'expédition héliport de Paris n'avait pas donné les résultats escomptés.

— Une vraie catastrophe, lâcha Boris. Quand je te disais que je ne le sentais pas, ce coup...

— Raconte ! s'impacienta Aimé.

— Rabert et Tardet sont arrivés à l'héliport avec des renforts, mais trop tard. L'hélico transportant les filles était déjà arrivé, et reparti. Dans l'intervalle, six types cagoulés ont embarqué les quatre filles dans une énorme limousine noire aux vitres fumées, et se sont noyés dans la circulation du périphérique.

Il prit un temps avant d'ajouter, le regard soudain plus lourd :

— Non sans avoir, au passage, assassiné froidement les deux personnes qui étaient de service à l'héliport. Histoire d'éliminer les éventuels témoins, sans doute.

La mâchoire d'Aimé se décrocha.

— Merde ! lâcha-t-il.

— Comme tu dis, Mémé, fit Boris, toujours aussi sombre. Ça confirme une fois de plus ce qu'on sait depuis déjà un moment : on a affaire à des clients sérieux. Des gens qui ne rigolent pas.

Aimé Brichot tritura pensivement sa moustache, puis demanda :

— Mais dis-moi... Comment Rabert a-t-il pu apprendre tout ce que tu viens de me dire... si les témoins sont morts ?

Corentin eut un sourire amer :

— Par une espèce de petit miracle. Figure-toi que la secrétaire d'accueil était aux toilettes au moment où les types ont fait irruption dans les locaux de l'héliport. Elle n'a pas entendu de coups de feu – les assassins étaient équipés de silencieux –, mais des cris. Quand elle est sortie, elle a découvert les cadavres de ses deux collègues et s'est précipitée à la fenêtre du bureau. Juste à temps pour voir six types cagoulés monter dans la « limo » noire, en y poussant quatre filles qui avaient l'air dans un état second.

Brichot émit un petit sifflement :

— Eh ben dis-donc, fit-il, celle-là, elle peut remercier le Bon Dieu d'avoir eu envie d'aller aux toilettes à ce moment précis. Sans ça, elle y passait à coup sûr avec les deux autres.

Boris hocha la tête :

— Une vraie chance aussi pour elle que les assassins aient été pressés et n'aient pas pris le temps de fouiller les toilettes...

Ils se dirigèrent vers la sortie de la gare, de ce pas un peu flou des gens qui se cherchent un but, ou une destination.

Corentin s'arrêta sur le parvis, au milieu de la foule des gens qui se croisaient, entrant et sortant de la gare.

— Je n'ai pas vraiment le cœur à ça, dit-il, mais je crois qu'il serait judicieux, diplomatiquement parlant, de passer un coup de fil à « Baba », histoire de le mettre au courant des derniers développements...

— C'est ça, grommela Aimé. Histoire de se faire engueuler, pour couronner le tout. Il ne nous manquait plus que ça pour compléter la journée !

Boris composa sur son portable le numéro direct de Charlie Badolini, dont il reconnut aussitôt l'organe tabagique.

— Ah, c'est vous, Boris, fit le patron de la Mondaine entre deux quintes de toux, alors, où en êtes-vous ?

Boris, assez piteusement, lui fit un résumé des récents événements. Il y eut

un lourd silence, au bout du fil. Après quoi, Badolini laissa tomber :

— Eh bien... on peut dire que vous vous êtes surpassés, tous les deux ! C'est la dernière fois que je vous envoie à la montagne. L'air des cimes ne vous réussit pas, apparemment.

— Tout espoir n'est pas encore perdu, patron, tenta de se rattraper Corentin. Il reste cette énorme limousine noire. Ce genre de véhicule n'est tout de même pas si fréquent, à Paris. On pourrait lancer un appel à toutes les patrouilles motorisées en leur demandant de l'intercepter...

— Si vous voulez, fit Badolini. Je m'en occupe. Quoique, sans numéro d'immatriculation...

— Je suggère aussi, enchaîna Boris, de contacter les loueurs spécialisés – il ne devrait pas y en avoir plus de deux ou trois à Paris – pour leur demander à qui ils ont loué un véhicule de ce type au cours des dernières vingt-quatre heures...

— Parce que vous vous imaginez qu'ils vont vous donner le nom de monsieur Giovanni Ricordi, de but en blanc ? fit Badolini. Si c'est lui qui est derrière tout ça, comme vous semblez le croire, vous pensez bien qu'il aura fait en sorte de n'apparaître nulle part. C'est tout sauf un amateur, ce type-là. Votre bagnole, elle aura été louée au nom d'une société quelconque, et vous ne serez pas plus avancé. Et puis, ça ne vous donnera pas sa destination actuelle. Or, c'est précisément cette destination qu'il faudrait connaître, pour avoir une chance de retrouver ces quatre malheureuses avant qu'il ne leur arrive de sérieuses bricoles !

Boris soupira silencieusement. Il avait beau faire appel à toutes ses capacités cérébrales, il avait l'impression que ses neurones tournaient dans le vide. Quelle que soit la direction où il regardait, il se retrouvait face à un mur.

Ce n'était pas la première fois, depuis le début de cette enquête.

Et ça commençait à faire beaucoup de murs...

— Et à part ça, patron ? s'entendit-il demander.

— Pardon ? fit Badolini, interloqué.

— Oui, enchaîna Boris, à part ça... Il n'y a rien, dans les affaires du jour, qui pourrait éventuellement nous mettre sur un début de commencement de piste ?...

Au bout du fil, le patron de la Mondaine poussa un soupir à gonfler les voiles d'un catamaran.

— Décidément, mon pauvre vieux, fit-il, vous êtes tombé bien bas. Vous ne voulez pas consulter l'horoscope du jour, pendant que vous y êtes ?...

N'ayant de toute façon pas d'autre solution à proposer, Badolini se mit à feuilleter sans enthousiasme excessif le paquet de « mains courantes » qu'on avait, comme tous les soirs, déposé sur son bureau. Et qui, comme tous les soirs, ne relataient qu'une série de petits délits ou « événements » sans

intérêts. Pour la Brigade Mondaine, en tout cas.

Dans son portable, Boris entendait le bruissement du papier, sous les doigts secs et jaunis par la nicotine de son supérieur hiérarchique.

— Une « tournante » à Bobigny, récita mollement celui-ci, ça vous intéresse ?... Un viol à Boissy-Saint-Léger... Une affaire de fausses cartes de crédit à Mantes... Un exhibitionniste arrêté ce matin à l'aube, au bois de Vincennes... tiens !...

— Quoi donc, patron ? fit Corentin, prêt à se raccrocher au plus petit espoir.

— Une info qui nous est répercutée par le Ciat ' de Nanterre sud. Un truc assez curieux. Quatre exciseuses maliennes auraient été convoquées pour ce soir dans un pavillon du quartier... On ne donne pas l'adresse exacte. Ce que je trouve étrange, c'est le nombre. D'habitude, ces bonnes-femmes-là ne travaillent pas en équipe. Elles sont bien assez d'une à la fois pour faire leur sale boulot.

Il ajouta, avec un bruit de bouche indifférent :

— Enfin... les collègues de Nanterre sont assez grands pour se débrouiller avec cette histoire...

Corentin serra son portable dans sa main à le faire éclater. Il avait l'impression qu'on venait de lui injecter dix litres d'adrénaline d'un seul coup dans les veines.

D'un seul coup, une petite phrase prononcée par Sabrina Ricordi, au début de cette enquête, venait de lui revenir en mémoire, comme une révélation aveuglante :

« Mon mari est capable de se venger de la façon la plus abominable qui soit, pour une femme... »

— Vous avez bien dit QUATRE exciseuses, patron ? fit-il dans un état de surexcitation qui venait en un éclair de le faire sortir de son état d'abattement.

— Euh... oui, fit Badolini, désorienté par la réaction de Boris, j'ai bien dit quatre. Mais en quoi est-ce que ça vous...

Boris l'interrompit :

— Écoutez-moi, patron ! Vous allez s'il vous plaît nous trouver d'urgence l'adresse exacte du pavillon où les quatre exciseuses sont convoquées pour ce soir, d'accord ? Et vous me rappelez sur mon portable comme la communiquer. Moi et Brichot, pendant ce temps-là, on fonce vers Nanterre. Je compte sur vous, patron, OK ?

— OK, lâcha Badolini d'une voix déjà plus confiante.

Quelque chose lui échappait encore, mais, de toute évidence, le flair légendaire de son « poulain » préféré venait de lui revenir. Il était temps... Du coup, Boris faisait une remontée en flèche dans son estime. Estime qu'il ne lui avait jamais retirée, d'ailleurs.

— Et maintenant Mémé, fit Boris, deux choses : un, appeler Rabert et Tardet pour leur dire de foncer vers Nanterre en amenant leurs renforts avec eux. Deux, trouver une voiture...

Brichot Cavalant derrière lui, Corentin se dirigea à toute vitesse vers le boulevard Diderot, qui passait devant la gare de Lyon. Planté entre les deux files circulatoires, il « scanna » du regard le flot du trafic à la recherche d'une voiture de police. L'une d'elles venait justement dans leur direction. Corentin se planta devant, bras écartés, sa plaque de police à la main, bien visible.

La voiture pila et Boris se pencha à la fenêtre, mettant sa plaque sous le nez des deux agents qui occupaient le véhicule.

— Commandant Corentin, annonça-t-il. Et capitaine Brichot. Vous allez nous piloter d'urgence jusqu'à Nanterre.

Les deux agents échangèrent un regard ennuyé : Nanterre, c'était loin de leur circonscription. Mais du moment que l'ordre venait d'un commandant de police...

Boris et Aimé s'installèrent à l'arrière de la Renault, qui démarra.

— C'est le moment d'utiliser le gyrophare et de faire marcher la sirène, les gars, fit Boris en se penchant vers les deux agents.

Qui obéirent. La voiture se mit aussitôt à produire un hululement assourdissant, qui fit s'ouvrir devant elle le flot de la circulation. Du coup, le pilote enfonça l'accélérateur et la voiture se mit à griller les feux rouges et les limitations de vitesse.

Le genre de petits plaisirs qu'on ne pouvait s'offrir sans risque qu'à condition d'être de la police...

Aimé Brichot, lui, raccrochait déjà son portable après une brève conversation avec Rabert.

— C'est parti, annonça-t-il à Boris : tout le monde fonce vers Nanterre... en attendant qu'on leur précise l'adresse exacte du rendez-vous.

— Pour ça, fit Corentin, je compte sur « Baba ». Mais en contactant le Ciat de Nanterre sud, il ne devrait pas avoir trop de mal à obtenir cette info.

— Et maintenant, fit Aimé après un temps, tu pourrais peut-être m'expliquer ?...

Boris le regarda avec un sourire amer.

— Expliquer, fit-il d'un ton vague... Ça relève moins d'une explication logique que d'un truc que me dit mon instinct.

— Tu sais bien que je lui fais confiance, à ton instinct, sourit Aimé. Et qu'est-ce qu'il te raconte, en l'occurrence ?

— C'est l'histoire des quatre exciseuses qui a attiré mon attention, fit Corentin. Quatre... comme les quatre filles qu'on a enlevées. Ces femmes-là travaillent généralement seules, comme l'a observé « Baba ». Le fait qu'elles soient quatre me fait penser à une sorte de cérémonie sinistre... Exactement le

genre de « châtement exemplaire » que seraient capables d'imaginer quatre esprits tordus et pervers, comme ceux des quatre maris des filles de Courchevel. Parce que, pour être à la fois partouzeurs et catholiques intégristes, tu avoueras, Mémé, que c'est plus que de l'hypocrisie : c'est de la perversion à un stade quasi-clinique !...

Accroché à la portière pour ne pas être projeté contre Boris par les soubresauts de la voiture, Brichot remonta tant bien que mal ses lunettes sur l'arête de son nez.

— D'accord pour la perversion clinique, fit-il. Mais je comprends moins le « châtement » ? Les exciseuses, ça me dit vaguement quelque chose, mais j'avoue que c'est un peu flou dans mon esprit...

— L'exciseuse, expliqua Boris, c'est un personnage qui jouit du plus grand respect dans toutes les parties musulmanes de l'Afrique. Et quand je dis « jouir »... c'est un mot malheureux, puisque leur fonction officielle consiste à exciser les petites filles, c'est-à-dire à leur trancher le clitoris à l'aide d'un instrument coupant. Et ce, pour que plus tard, elles ne puissent jamais jouir, précisément. Cette « opération », hélas solidement enracinée dans la tradition africaine, se fait sans anesthésie. C'est dire la souffrance qu'elle implique pour les malheureuses gamines concernées. Une vraie boucherie. Sans parler des conséquences : elles seront bonnes pour la reproduction, mais ne connaîtront jamais le plaisir. Une abomination dont la seule pensée me donne envie de vomir...

Aimé lui jeta un regard en coin. Ça faisait longtemps qu'il n'avait pas vu Boris bouillir à ce point de rage contenue. Il est vrai qu'un homme à femmes comme lui ne pouvait qu'être encore plus sensible que les autres à l'horreur de ce qu'il venait de décrire.

— C'est vrai, fit Brichot. Ça me revient, maintenant. C'est effectivement à vomir.

— Et ce n'est même pas prescrit par le Coran, renchérit Boris. En fait, c'est peut-être tout simplement une manière, pour les futurs maris de ces pauvres filles, de s'assurer de leur fidélité... puisque l'acte sexuel ne leur fait ni chaud ni froid.

Il plongea un regard sombre dans celui de Brichot :

— Et maintenant, dit-il, tu vois où je veux en venir, quand je parle de « châtement exemplaire » ?...

Aimé le fixa longuement. Boris eut la sensation assez nette que son coéquipier était soudain devenu plus pâle.

— Nom de Dieu ! lâcha Aimé, presque effrayé. Tu n'es pas sérieux ! Est-ce que tu es réellement convaincu que ces quatre dingues auraient l'intention de faire subir à leurs femmes ce... ce supplice monstrueux ?

Corentin eut un sourire en forme de grimace :

— Tu as dit le mot, Mémé : ces quatre « dingues ». Je ne pense pas qu'ils le soient au sens clinique du terme, d'ailleurs. Je les crois parfaitement responsables de leurs actes, au contraire. Sinon, ils n'auraient pas atteint de tels degrés de réussite professionnelle. Leur folie se situe ailleurs... dans leurs fantasmes mystico-religieux. Au nom desquels ils s'arrogent le droit d'être à la fois juges et bourreaux. Un peu comme les inquisiteurs du Moyen-âge.

Aimé Brichot passa une main sur son crâne dégarni :

— Je vois... Du coup, tout ça s'enchaîne assez logiquement. En recevant les photos de leurs femmes en situation compromettante, messieurs Ricordi, Clarendon, Alvara et Frisch ne doutent pas un instant de l'authenticité de ces photos et décident de punir leurs épouses...

— Par là où elles ont « péché », acheva Corentin. C'est-à-dire en leur infligeant un supplice qui les privera définitivement de ce qui est quasiment leur raison de vivre : le plaisir sexuel. C'est d'autant plus pervers que ça ne les empêchera pas, eux, de continuer à profiter d'elles sexuellement.

— Sauf qu'après un crime pareil, s'échauffa Brichot, tu penses bien qu'elles vont demander le divorce ! Sans compter le procès qu'elles leur intenteront pour violences et mutilations sexuelles !

Corentin regarda pensivement la route, entre les épaules des deux gardiens assis à l'avant, puis lâcha :

— Pas si sûr, Mémé... pas si sûr. Tu oublies que ces quatre filles tiennent plus que tout au monde à la fortune de leur mari. D'autre part, elles évoluent dans la jet-set. Ruinées, elles en seraient exclues. Sans compter les moqueries dont elles seraient l'objet dans ce milieu à propos de leur mutilation, si celle-ci était connue. Et elle le serait forcément, si elles faisaient un procès...

— Bref, conclut Aimé après un silence pensif, on a intérêt à arriver à temps.

— Ce sont surtout Sabrina, Flora, Jenny et Érica qui ont intérêt à ce qu'on arrive à temps... ajouta Boris.

Son portable sonna à ce moment-là. C'était Badolini.

— J'ai l'adresse ! lança le chef de la Mondaine : 18, rue Coulonges, à Nanterre.

— OK, patron, fit Boris, on y va.

Il répéta l'adresse à Brichot, qui s'empara de son portable pour la transmettre à Rabert.

La voiture, toutes sirènes hurlantes et gyrophare en action, avait passé le pont de Neuilly, longé le boulevard circulaire de la Défense et fonçait à présent entre les tours d'habitations de Nanterre.

À l'avant, l'un des gardiens s'était mis en communication radio avec le Ciat local, pour se faire guider jusqu'à la rue Coulonges.

Dix minutes plus tard, la voiture de Corentin et Brichot débouchait dans

une longue rue toute droite, le long de laquelle s'alignaient ce qu'on appelait autrefois les « pavillons de banlieue », chacun avec sa petite grille et son petit bout de jardin, plus ou moins entretenu. Il faisait nuit, à présent, et des lumières brillaient à presque toutes les fenêtres.

Sauf à celles du numéro 18, une vilaine baraque en ciment pisseux et au jardin en friche. Les volets de cette maison-là étaient fermés. Mais on distinguait un rai de lumière entre les persiennes du rez-de-chaussée.

Boris avait fait couper le gyrophare et la sirène quelques rues avant d'arriver à destination. Silencieusement, la Renault de la police s'arrêta devant la maison. Ni Rabert et Tardet, ni les renforts qui les accompagnaient, n'étaient encore en vue.

— On n'a pas le temps d'attendre les autres, décréta Boris. On fonce !

Il fit un signe aux deux gardiens de la paix :

— Avec nous, vous autres ! Et en silence.

Corentin poussa la grille qui, par chance, ne grinça pas, longea l'allée très courte et escalada les quatre ou cinq marches qui menaient au perron. Il voulut faire jouer la poignée de la porte, mais celle-ci était fermée.

C'est le moment de faire intervenir une nouvelle fois ton ami « sésame », lui souffla Brichot.

Boris était déjà en train de « travailler » la serrure. En moins d'une minute, elle céda. Brichot et lui, les deux gardiens sur leurs talons, se retrouvèrent dans un couloir d'entrée, étroit et plongé dans le noir, qui sentait le moisi.

Ils avaient à peine ouvert la porte que des cris leur parvinrent. Des cris de femmes. Des cris de terreur...

Provenant de derrière une porte donnant sur le couloir, sous laquelle filtrait un rai de lumière.

Sans hésiter une seconde de plus, Boris se jeta en avant et fit exploser ladite porte d'un coup de pied.

Il se retrouva dans une pièce sinistre, mais vivement éclairée, celle-là.

Où le spectacle qu'il découvrit lui glaça le sang.

Sabrina Ricordi, Flora Alvara, Jenny Albright et Érica Frisch étaient bien là, le visage déformé par la peur et poussant des hurlements de terreur.

Elles étaient intégralement nues, et solidement attachées, les unes à côté des autres, sur quatre fauteuils gynécologiques prolongés d'« étriers » pour les jambes.

Sauf que, contrairement à ce qui se passe chez les médecins spécialistes de l'appareil génital féminin, leurs chevilles étaient liées aux étriers par des lanières de cuir.

Comme leurs poignets l'étaient aux accoudoirs. Et leur cou, au dossier des

fauteuils.

Sabrina, Flora, Jenny et Érica, jambes écartées au maximum, offraient une vue imprenable sur leurs pilosités intimes : un joli échantillonnage, soit dit au passage, allant du blond platine de Sabrina au noir de jais de Flora, en passant par le roux flamboyant de Jenny ; de la tonsure « mohican » de Flora à la toison épanouie de Sabrina, en passant par l'épilation complète d'Érica.

Et bien sûr, dans cette position, les quatre femmes offraient aux regards la corolle nacrée de leur fleur secrète, avec, au cœur de ces pétales délicats, le petit bourgeon rose de leur clitoris.

Comme une petite tête sur le billot, livrée à la hache du bourreau.

Des quatre bourreaux, en l'occurrence.

Les quatre exciseuses maliennes, en boubou d'apparat et turban assorti, qui se trouvaient accroupies entre les jambes des quatre filles qu'on les avait chargées d'« opérer ». Et qui, dans leurs mains noires et expertes, tenaient les deux lames demi-cylindriques, fabriquées par le forgeron de leur village d'origine, qu'elles avaient apportées en France pour continuer d'y exercer leur fonction rituelle sur les fillettes immigrées.

En un coup d'œil rapide à l'intimité des quatre victimes, vierges – si l'on pouvait dire – de toute blessure, Boris constata avec soulagement que l'« opération » n'avait pas encore eu lieu.

— STOP ! hurla-t-il, on arrête tout et on ne bouge plus !

Les quatre exciseuses maliennes se figèrent, leurs instruments en main, tournant vers lui des visages à la fois effrayés et scandalisés.

— Debout ! ordonna Boris. Reculez !

Elles obéirent.

Une cavalcade résonna dans le couloir. Rabert et Tardet firent leur entrée. Leur mâchoire se décrocha et leurs yeux s'arrondirent en découvrant à leur tour le spectacle.

— Embarquez-moi ces quatre-là, fit Corentin en désignant les exciseuses.

Il rengaina son arme et, aidé d'Aimé Brichot, entreprit de délivrer les quatre filles.

Sitôt libérée, Sabrina se jeta dans ses bras en sanglotant de reconnaissance.

Avant d'avoir cette phrase qui stupéfia Boris :

— C'est la dernière fois que je fais du hors-piste !

Les femmes, décidément, resteraient toujours un profond mystère...

Chapitre XV



Le temps était toujours aussi ensoleillé, sur Courchevel, mais un petit vent de montagne s'était levé et il faisait encore plus froid que pendant leur récent séjour dans la station.

Aimé Brichot, à nouveau coiffé de son bonnet rouge d'alpiniste, releva en frissonnant le col de sa parka.

— Enfin ! lâcha-t-il, ce n'est pas trop tôt ! Je commençais à geler sur place.

L'hélicoptère « Alouette » transportant Giovanni Ricordi, Don Juan Alvaro, lord John Clarendon et Joseph Frisch venait de se poser sur l'aire d'atterrissage aménagé en bordure de piste.

Boris Corentin administra une bourrade amicale à son coéquipier :

— Allons nous réchauffer à l'intérieur, Mémé. De toute façon, on sera mieux là pour faire la surprise à nos « clients »...

Par les baies vitrées du salon d'accueil de l'altiport de Courchevel, où transitaient obligatoirement tous les passagers, Boris et Aimé virent descendre de l'hélico les quatre hommes d'affaires, enveloppés dans de gros manteaux et transportant avec eux les attachés-cases contenant leurs documents professionnels.

À peine Ricordi, Clarendon, Alvaro et Frisch eurent-ils mis les pieds à l'intérieur que Boris s'avança vers eux et leur mit sa plaque de police sous le

nez.

— Messieurs, annonça-t-il, bienvenue à Courchevel. J'ai l'avantage de vous annoncer que vous êtes tous les quatre en état d'arrestation.

Le beau visage ridé de « l'Imperator », Giovanni Ricordi, se plissa un peu plus sous l'effet de la colère :

— Quoi ? aboya-t-il, qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie ?

— C'est tout sauf une plaisanterie, fit Corentin sur un ton déjà moins aimable. Vous êtes mis en examen tous les quatre pour enlèvement, coups et blessures, et tentatives de mutilations sexuelles sur les personnes de vos épouses respectives. Naturellement, tout ce que vous direz à partir de maintenant pourra être retenu contre vous. Et ne manquera pas de l'être, faites-moi confiance.

Don Juan Alvara s'avança, son visage en lame de couteau rendu encore plus mince par ses narines pincées d'indignation.

— Cette histoire est absurde et scandaleuse, fit-il. Est-ce que vous savez à qui vous parlez ?

Corentin planta dans le sien un regard déterminé.

— Nous le savons parfaitement : à quatre maris qui ont voulu punir leurs épouses en leur infligeant un supplice abject !

Dans l'encoignure de la porte de son bureau privé, Jean-Marc Winter, le responsable de l'altiport, savourait discrètement le spectacle. Le capitaine de gendarmerie Killy, lui, debout derrière Corentin et Brichot avec quatre ou cinq de ses hommes, suivait la conversation sans laisser paraître aucune réaction.

— « Punir » ? s'emporta Juan Alvara. Punir de quoi. Nous revenons de voyages d'affaires et nous sommes venus ici rejoindre nos épouses. Je ne sais même pas de quoi vous parlez !

— Permettez ? fit alors Aimé Brichot en prenant en souplesse leurs attachés-cases des mains des quatre hommes.

Il les posa sur le comptoir d'accueil et les ouvrit tranquillement.

— Voilà exactement de quoi nous parlons, sourit-il en brandissant les quatre séries de photomontages qu'il venait de récupérer dans les malles.

Les photomontages compromettants que Sarah Vartanian avait envoyés à chacun des maris de ses meilleures « amies ».

Le visage rubicond de lord John Clarendon tremblait légèrement autour de la bouche.

Boris, comprenant qu'il était le plus proche de « craquer », s'avança vers lui.

— Alors, fit-il, vous ne voyez toujours pas de quoi nous parlons ?

L'Anglais se contenta de baisser la tête. Comme un gosse pris en faute.

Corentin se tourna vers le capitaine Killy.

— Soyez aimable de me conduire ces messieurs à l'hôtel de police de Grenoble, dit-il. Je demande quarante-huit heures de garde à vue. En attendant la mise en examen officielle par le juge d'instruction saisi du dossier.

*

* *

— Et alors ? demanda Ghislaine Duval-Cochet en faisant doucement glisser la bretelle de son bustier sur la peau soyeuse de son épaule.

— Et alors, fit Boris, un verre de champagne à la main, ils ont bel et bien été mis en examen pour enlèvement, séquestration et tentative de mutilation sexuelle sur leurs femmes.

À moins de deux mètres du profond canapé où son amant « de cœur » était installé, dans son appartement de Neuilly dominant le bois de Boulogne, Ghislaine Duval-Cochet se tortilla avec un léger frisson.

— Quelle horreur ! fit-elle avec une moue boudeuse de petite fille. Mutilation sexuelle ! Tu te rends compte ! Ne plus pouvoir jouir !... Je deviendrais folle... ou je me flinguerai carrément.

Elle ajouta, avec une ondulation suggestive de ses hanches parfaites :

— Heureusement, j'ai encore tout ce qu'il faut, là où il faut, pour pouvoir prendre mon pied avec mon beau flic d'amour...

À qui elle était en train de faire un strip-tease dans les règles de l'art, en exhibant les créations les plus affriolantes de la dernière ligne de lingerie dont elle venait d'assurer la promotion à l'autre bout de la planète.

Comme d'habitude, à son retour de voyage, elle n'avait rien eu de plus pressé que d'appeler Boris.

Pour le « convoquer » à une soirée en tête-à-tête, chez elle.

Soirée qui, comme à chacune de leurs retrouvailles, s'annonçait très chaude...

— Je te préviens, fit-elle d'une voix qui devenait de plus en plus sensuelle à chaque minute, je ne te toucherai pas avant que tu m'aies tout raconté.

— On a retrouvé l'homme qui avait versé une grosse somme en espèces aux exciseuses maliennes, soupira Boris, à moitié satisfait de devoir faire un second rapport à Ghislaine, après celui qu'il avait déjà fait à Badolini.

Mais s'il ne voulait pas se mettre « sous le bras » l'érection carabinée que provoquait chez lui le strip-tease de son « amie de cœur », il n'avait pas d'autre choix que de satisfaire sa curiosité.

Avant de la satisfaire autrement...

— Cet homme, poursuivit-il, travaillait comme chauffeur dans l'une des entreprises de Joseph Frisch, l'un des quatre maris incriminés. Quant à Giovanni Ricordi, dont les connections avec la mafia ont été prouvées, il a été mis en examen pour avoir commandité le meurtre du photographe Anthony Vilar. D'ailleurs, les quatre maris ont fini par avouer leur petite machination. Ce sont des catholiques intégristes pour qui le divorce n'était pas envisageable. Du coup, ils ont imaginé de punir leurs femmes... autrement.

Il eut un rire amer :

— Le plus beau, c'est qu'aucun d'eux n'a jamais voulu croire que les fameuses photos n'étaient que des montages !... En tout cas, leurs épouses ont toutes les quatre demandé le divorce. Ce qui, pour eux, représente une humiliation publique encore pire que tout le reste.

En suivant le rythme lourd de la *soul music* qu'elle avait mis en fond sonore, Ghislaine fit lentement glisser sur ses jarretelles, puis le long de ses jambes interminables, la petite culotte de dentelle saumon assortie à sa guêpière. Révélant du coup à Boris l'éclatant buisson doré qui se nichait au bas de son ventre.

La température de Corentin monta de plusieurs degrés. Son érection lui faisait mal.

Mais Ghislaine n'en avait pas encore fini avec son « interrogatoire ».

— Et Sarah Vartanian ? demanda-t-elle. Qu'est-ce qu'elle est devenue ?

Boris avala une gorgée de champagne délicieusement frappé avant de répondre :

— Le fait de savoir qu'elle a été indirectement responsable de la mort de son fils constitue une punition bien pire que tout ce que la justice aurait pu lui infliger, si ses quatre « victimes » avaient porté plainte. Ce qu'elles n'ont pas fait. Pour cette raison-là, justement. Je crois savoir qu'elle s'est retirée en Israël, où elle travaille pour une organisation caritative qui s'occupe d'orphelins, aussi bien israéliens que palestiniens.

Le magnifique buisson du ventre de son amante s'avança vers Boris. Qui pouvait presque en respirer le parfum délicat. Mais c'était juste pour permettre à Ghislaine de lui prendre sa coupe de champagne et d'en avaler une gorgée.

— Tu sais, dit-elle, je la connais bien, Sarah Vartanian.

— Ça ne m'étonne pas, sourit Corentin : tu connais tout le monde. Surtout dans la *jet-society*.

Ghislaine eut une expression mutine :

— C'est vrai. D'ailleurs, j'ai passé de nombreuses soirées chez elle...

Le sourire disparut du visage de Boris.

— Est-ce que par hasard, fit-il, tu serais en train de me dire à demi-mots que tu as, toi aussi, participé aux soirées très... spéciales des Vartanian ?

Ghislaine prit un air faussement rêveur et se pencha vers lui, pour plonger

ses yeux violets dans les siens.

— Je ne dis rien du tout, fit-elle. Tu as eu assez d'émotions comme ça avec cette affaire. Et il est temps pour toi... pour nous... de passer à un autre genre d'émotions...

Tout en parlant, elle avait savamment débouclé sa ceinture et libéré sa virilité.

L'instant d'après, Boris se sentit disparaître dans le fourreau humide et tiède de sa bouche, et sa tête se remplit d'étoiles...

Au milieu desquelles flottait un léger doute...

TABLE



QUATRIÈME

Chapitre I

Chapitre II

Chapitre III

Chapitre IV

Chapitre V

Chapitre VI

Chapitre VII

Chapitre VIII

Chapitre IX

Chapitre X

Chapitre XI

Chapitre XII

Chapitre XIII

Chapitre XIV

Chapitre XV

TABLE

[1] Rythm and blues.

[2] Aimé fait bien sûr allusion au grand Jean-Claude Killy, triple médaillé des Jeux Olympiques d’hiver de Grenoble, en 1968.

[3] La partie située à peu près à mi-distance entre Central Park et la pointe sud de l’île.

[4] La gendarmerie française fait partie des forces armées. Les gendarmes sont donc des militaires.

[5] La torture, dans le langage de l’Inquisition.

[6] « Prions », en latin.

[7] « Testicules », en espagnol.

[8] Voile islamique recouvrant entièrement le corps des femmes, avec une sorte de grillage tricoté à la hauteur du visage, pour leur permettre de voir et de respirer. Un accessoire rendu tristement célèbre par les Taliban, en Afghanistan.